﻿The Project Gutenberg EBook of Contes de la Becasse, by Guy de Maupassant

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Contes de la Becasse

Author: Guy de Maupassant

Release Date: March 25, 2004 [EBook #11714]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CONTES DE LA BECASSE \*\*\*

Produced by Miranda van de Heijning, Christine De Ryck and the PG

Online Distributed Proofreaders. This file was produced from images

generously made available by the Bibliothèque nationale de France

(BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr.

GUY DE MAUPASSANT

CONTES DE LA BÉCASSE

SEIZIÈME ÉDITION

PARIS

1894

LA BÉCASSE

Le vieux baron des Ravots avait été pendant quarante ans le roi des

chasseurs de sa province. Mais, depuis cinq à six années, une paralysie

des jambes le clouait à son fauteuil, et il ne pouvait plus que tirer

des pigeons de la fenêtre de son salon ou du haut de son grand perron.

Le reste du temps il lisait.

C'était un homme de commerce aimable chez qui était resté beaucoup de

l'esprit lettré du dernier siècle. Il adorait les contes, les petits

contes polissons, et aussi les histoires vraies arrivées dans son

entourage. Dès qu'un ami entrait chez lui, il demandait:

--Eh bien, quoi de nouveau?

Et il savait interroger à la façon d'un juge d'instruction.

Par les jours de soleil il faisait rouler devant la porte son large

fauteuil pareil à un lit. Un domestique, derrière son dos, tenait les

fusils, les chargeait et les passait à son maître; un autre valet, caché

dans un massif, lâchait un pigeon de temps en temps, à des intervalles

irréguliers, pour que le baron ne fût pas prévenu et demeurât en éveil.

Et, du matin au soir, il tirait les oiseaux rapides, se désolant quand

il s'était laissé surprendre, et riant aux larmes quand la bête tombait

d'aplomb ou faisait quelque culbute inattendue et drôle. Il se tournait

alors vers le garçon qui chargeait les armes, et il demandait, en

suffoquant de gaieté:

--Y est-il, celui-là, Joseph! As-tu vu comme il est descendu?

Et Joseph répondait invariablement:

--Oh! monsieur le baron ne les manque pas.

A l'automne, au moment des chasses, il invitait, comme à l'ancien temps,

ses amis, et il aimait entendre au loin les détonations. Il les

comptait, heureux quand elles se précipitaient. Et, le soir, il exigeait

de chacun le récit fidèle de sa journée.

Et on restait trois heures à table en racontant des coups de fusil.

C'étaient d'étranges et invraisemblables aventures, où se complaisait

l'humeur hâbleuse des chasseurs. Quelques-unes avaient fait date et

revenaient régulièrement. L'histoire d'un lapin que le petit vicomte de

Bourril avait manqué dans son vestibule les faisait se tordre chaque

année de la même façon. Toutes les cinq minutes un nouvel orateur

prononçait:

--J'entends: «Birr! birr!» et une compagnie magnifique me part à dix

pas. J'ajuste: pif! paf! j'en vois tomber une pluie, une vraie pluie. Il

y en avait sept!

Et tous, étonnés, mais réciproquement crédules, s'extasiaient.

Mais il existait dans la maison une vieille coutume, appelée le «conte

de la Bécasse».

Au moment du passage de cette reine des gibiers, la même cérémonie

recommençait à chaque dîner.

Comme ils adoraient l'incomparable oiseau, on en mangeait tous les soirs

un par convive; mais on avait soin de laisser dans un plat toutes les

têtes.

Alors le baron, officiant comme un évêque, se faisait apporter sur une

assiette un peu de graisse, oignait avec soin les têtes précieuses en

les tenant par le bout de la mince aiguille qui leur sert le bec. Une

chandelle allumée était posée près de lui, et tout le monde se taisait,

dans l'anxiété de l'attente.

Puis il saisissait un des crânes ainsi préparés, le fixait sur une

épingle, piquait l'épingle sur un bouchon, maintenait le tout en

équilibre au moyen de petits bâtons croisés comme des balanciers, et

plantait délicatement cet appareil sur un goulot de bouteille en manière

de tourniquet.

Tous les convives comptaient ensemble, d'une voix forte:

--Une,--deux,--trois.

Et le baron, d'un coup de doigt, faisait vivement pivoter ce joujou.

Celui des invités que désignait, en s'arrêtant, le long bec pointu

devenait maître de toutes les têtes, régal exquis qui faisait loucher

ses voisins.

Il les prenait une à une et les faisait griller sur la chandelle. La

graisse crépitait, la peau rissolée fumait, et l'élu du hasard croquait

le crâne suiffé en le tenant par le nez et en poussant des exclamations

de plaisir.

Et chaque fois les dîneurs, levant leurs verres, buvaient à sa santé.

Puis, quand il avait achevé le dernier, il devait, sur l'ordre du baron,

conter une histoire pour indemniser les déshérités.

Voici quelques-uns de ces récits:

CE COCHON DE MORIN

\_A M. Oudinot.\_

I

«Ça, mon ami, dis-je à Labarbe, tu viens encore de prononcer ces quatre

mots, «ce cochon de Morin». Pourquoi, diable, n'ai-je jamais entendu

parler de Morin sans qu'on le traitât de «cochon»?

Labarbe, aujourd'hui député, me regarda avec des yeux de chat-huant.

«Comment, tu ne sais pas l'histoire de Morin, et tu es de la Rochelle?»

J'avouai que je ne savais pas l'histoire de Morin. Alors Labarbe se

frotta les mains et commença son récit.

«Tu as connu Morin, n'est-ce pas, et tu te rappelles son grand magasin

de mercerie sur le quai de la Rochelle?

--«Oui, parfaitement.

--«Eh bien, sache qu'en 1862 ou 63 Morin alla passer quinze jours à

Paris, pour son plaisir, ou ses plaisirs, mais sous prétexte de

renouveler ses approvisionnements. Tu sais ce que sont, pour un

commerçant de province, quinze jours de Paris. Cela vous met le feu dans

le sang. Tous les soirs des spectacles, des frôlements de femmes, une

continuelle excitation d'esprit. On devient fou. On ne voit plus que

danseuses en maillot, actrices décolletées, jambes rondes, épaules

grasses, tout cela presque à portée de la main, sans qu'on ose ou qu'on

puisse y toucher. C'est à peine si on goûte, une fois ou deux, à

quelques mets inférieurs. Et l'on s'en va, le coeur encore tout secoué,

l'âme émoustillée, avec une espèce de démangeaison de baisers qui vous

chatouillent les lèvres.

Morin se trouvait dans cet état, quand il prit son billet pour la

Rochelle par l'express de 8 h. 40 du soir. Et il se promenait plein de

regrets et de trouble dans la grande salle commune du chemin de fer

d'Orléans, quand il s'arrêta net devant une jeune femme qui embrassait

une vieille dame. Elle avait relevé sa voilette, et Morin, ravi,

murmura: «Bigre, la belle personne!»

Quand elle eut fait ses adieux à la vieille, elle entra dans la salle

d'attente, et Morin la suivit; puis elle passa sur le quai, et Morin la

suivit encore; puis elle monta dans un wagon vide, et Morin la suivit

toujours.

Il y avait peu de voyageurs pour l'express. La locomotive siffla; le

train partit. Ils étaient seuls.

Morin la dévorait des yeux. Elle semblait avoir dix-neuf à vingt ans;

elle était blonde, grande, d'allure hardie. Elle roula autour de ses

jambes une couverture de voyage, et s'étendit sur les banquettes pour

dormir.

Morin se demandait: «Qui est-ce?» Et mille suppositions, mille projets

lui traversaient l'esprit. Il se disait: «On raconte tant d'aventures de

chemin de fer. C'en est une peut-être qui se présente pour moi. Qui

sait? une bonne fortune est si vite arrivée. Il me suffirait peut-être

d'être audacieux. N'est-ce pas Danton qui disait: «De l'audace, de

l'audace, et toujours de l'audace.» Si ce n'est pas Danton, c'est

Mirabeau. Enfin, qu'importe. Oui, mais je manque d'audace, voilà le hic.

Oh! Si on savait, si on pouvait lire dans les âmes! Je parie qu'on passe

tous les jours, sans s'en douter, à côté d'occasions magnifiques. Il lui

suffirait d'un geste pourtant pour m'indiquer qu'elle ne demande pas

mieux...»

Alors, il supposa des combinaisons qui le conduisaient au triomphe. Il

imaginait une entrée en rapport chevaleresque, des petits services qu'il

lui rendait, une conversation vive, galante, finissait par une

déclaration qui finissait par... par ce que tu penses.

Mais ce qui lui manquait toujours, c'était le début, le prétexte. Et il

attendait une circonstance heureuse, le coeur ravagé, l'esprit sens

dessus dessous.

La nuit cependant s'écoulait et la belle enfant dormait toujours, tandis

que Morin méditait sa chute. Le jour parut, et bientôt le soleil lança

son premier rayon, un long rayon clair venu du bout de l'horizon, sur le

doux visage de la dormeuse.

Elle s'éveilla, s'assit, regarda la campagne, regarda Morin et sourit.

Elle sourit en femme heureuse, d'un air engageant et gai. Morin

tressaillit. Pas de doute, c'était pour lui ce sourire-là, c'était bien

une invitation discrète, le signal rêvé qu'il attendait. Il voulait

dire, ce sourire: «Êtes-vous bête, êtes-vous niais, êtes-vous jobard,

d'être resté là, comme un pieu, sur votre siège depuis hier soir.

«Voyons, regardez-moi, ne suis-je pas charmante? Et vous demeurez comme

ça toute une nuit en tête à tête avec une jolie femme sans rien oser,

grand sot.»

Elle souriait toujours en le regardant; elle commençait même à rire; et

il perdait la tête, cherchant un mot de circonstance, un compliment,

quelque chose à dire enfin, n'importe quoi. Mais il ne trouvait rien,

rien. Alors, saisi d'une audace de poltron, il pensa: «Tant pis, je

risque tout»; et brusquement, sans crier «gare», il s'avança, les mains

tendues, les lèvres gourmandes, et, la saisissant à pleins bras, il

l'embrassa.

D'un bond elle fut debout criant: «Au secours», hurlant d'épouvante. Et

elle ouvrit la portière, elle agita ses bras dehors, folle de peur,

essayant de sauter, tandis que Morin éperdu, persuadé qu'elle allait se

précipiter sur la voie, la retenait par sa jupe en bégayant: «Madame...

oh!... madame.»

Le train ralentit sa marche, s'arrêta. Deux employés se précipitèrent

aux signaux désespérés de la jeune femme qui tomba dans leurs bras en

balbutiant: «Cet homme a voulu... a voulu... me... me...» Et elle

s'évanouit.

On était en gare de Mauzé. Le gendarme présent arrêta Morin.

Quand la victime de sa brutalité eut repris connaissance, elle fit sa

déclaration. L'autorité verbalisa. Et le pauvre mercier ne put regagner

son domicile que le soir, sous le coup d'une poursuite judiciaire pour

outrage aux bonnes moeurs dans un lieu public.

II

J'étais alors rédacteur en chef du \_nal des Charentes\_; et je voyais

Morin, chaque soir, au Café du commerce.

Dès le lendemain de son aventure, il vint me trouver, ne sachant que

faire. Je ne lui cachai pas mon opinion: «Tu n'es qu'un cochon. On ne se

conduit pas comme ça.»

Il pleurait; sa femme l'avait battu; et il voyait son commerce ruiné,

son nom dans la boue, déshonoré, ses amis, indignés, ne le saluant plus.

Il finit par me faire pitié, et j'appelai mon collaborateur Rivet, un

petit homme goguenard et de bon conseil, pour prendre ses avis.

Il m'engagea à voir le procureur impérial, qui était de mes amis. Je

renvoyai Morin chez lui et je me rendis chez ce magistrat.

J'appris que la femme outragée était une jeune fille, Mlle Henriette

Bonnel, qui venait de prendre à Paris ses brevets d'institutrice et qui,

n'ayant plus ni père ni mère, passait ses vacances chez son oncle et sa

tante, braves petits bourgeois de Mauzé.

Ce qui rendait grave la situation de Morin, c'est que l'oncle avait

porté plainte. Le ministère public consentait à laisser tomber l'affaire

si cette plainte était retirée. Voilà ce qu'il fallait obtenir.

Je retournai chez Morin. Je le trouvai dans son lit, malade d'émotion et

de chagrin. Sa femme, une grande gaillarde osseuse et barbue, le

maltraitait sans repos. Elle m'introduisit dans la chambre en me criant

par la figure: «Vous venez voir ce cochon de Morin? Tenez, le voilà, le

coco!»

Et elle se planta devant le lit, les poings sur les hanches. J'exposai

la situation; et il me supplia d'aller trouver la famille. La mission

était délicate; cependant je l'acceptai. Le pauvre diable ne cessait de

répéter: «Je t'assure que je ne l'ai pas même embrassée, non, pas même.

Je te le jure!»

Je répondis: «C'est égal, tu n'es qu'un cochon.» Et je pris mille francs

qu'il m'abandonna pour les employer comme je le jugerais convenable.

Mais comme je ne tenais pas à m'aventurer seul dans la maison des

parents, je priai Rivet de m'accompagner. Il y consentit, à la condition

qu'on partirait immédiatement, car il avait, le lendemain dans

l'après-midi, une affaire urgente à la Rochelle.

Et, deux heures plus tard, nous sonnions à la porte d'une jolie maison

de campagne. Une belle jeune fille vint nous ouvrir. C'était elle

assurément. Je dis tout bas à Rivet: «Sacrebleu, je commence à

comprendre Morin.»

L'oncle, M. Tonnelet, était justement un abonné du \_Fanal\_, un fervent

coreligionnaire politique qui nous reçut à bras ouverts, nous félicita,

nous congratula, nous serra les mains, enthousiasmé d'avoir chez lui les

deux rédacteurs de son journal. Rivet me souffla dans l'oreille: «Je

crois que nous pourrons arranger l'affaire de ce cochon de Morin.»

La nièce s'était éloignée; et j'abordai la question délicate. J'agitai

le spectre du scandale; je fis valoir la dépréciation inévitable que

subirait la jeune personne après le bruit d'une pareille affaire; car on

ne croirait jamais à un simple baiser.

Le bonhomme semblait indécis; mais il ne pouvait rien décider sans sa

femme qui ne rentrerait que tard dans la soirée. Tout à coup il poussa

un cri de triomphe: «Tenez, j'ai une idée excellente. Je vous tiens, je

vous garde. Vous allez dîner et coucher ici tous les deux; et, quand ma

femme sera revenue, j'espère que nous nous entendrons.»

Rivet résistait; mais le désir de tirer d'affaire ce cochon de Morin le

décida; et nous acceptâmes l'invitation.

L'oncle se leva, radieux, appela sa nièce, et nous proposa une promenade

dans sa propriété en proclamant: «A ce soir les affaires sérieuses.»

Rivet et lui se mirent à parler politique. Quant à moi, je me trouvai

bientôt à quelques pas en arrière, à côté de la jeune fille. Elle était

vraiment charmante, charmante!

Avec des précautions infinies, je commençai à lui parler de son aventure

pour tâcher de m'en faire une alliée.

Mais elle ne parut pas confuse le moins du monde; elle m'écoutait de

l'air d'une personne qui s'amuse beaucoup.

Je lui disais: «Songez donc, mademoiselle, à tous les ennuis que vous

aurez. Il vous faudra comparaître devant le tribunal, affronter les

regards malicieux, parler en face de tout ce monde, raconter

publiquement cette triste scène du wagon. Voyons, entre nous,

n'auriez-vous pas mieux fait de ne rien dire, de remettre à sa place ce

polisson sans appeler les employés; et de changer simplement de

voiture.»

Elle se mit à rire. «C'est vrai ce que vous dites! mais que voulez-vous?

J'ai eu peur; et, quand on a peur, on ne raisonne plus. Après avoir

compris la situation, j'ai bien regretté mes cris; mais il était trop

tard. Songez aussi que cet imbécile s'est jeté sur moi comme un furieux,

sans prononcer un mot, avec une figure de fou. Je ne savais même pas ce

qu'il me voulait.»

Elle me regardait en face, sans être troublée ou intimidée. Je me

disais: «Mais c'est une gaillarde, cette fille. Je comprends que ce

cochon de Morin se soit trompé.

Je repris, en badinant: «Voyons Mademoiselle, avouez qu'il était

excusable, car, enfin, on ne peut pas se trouver en face d'une aussi

belle personne que vous sans éprouver le désir absolument légitime de

l'embrasser.»

Elle rit plus fort, toutes les dents au vent: «Entre le désir et

l'action, monsieur, il y a place pour le respect.»

La phrase était drôle, bien que peu claire. Je demandai brusquement: «Eh

bien, voyons, si je vous embrassais, moi, maintenant; qu'est-ce que vous

feriez?»

Elle s'arrêta pour me considérer du haut en bas, puis elle dit,

tranquillement: «Oh, vous, ce n'est pas la même chose.»

Je le savais bien, parbleu, que ce n'était pas la même chose, puisqu'on

m'appelait dans toute la province «le beau Labarbe». J'avais trente ans,

alors, mais je demandai: «Pourquoi ça?»

Elle haussa les épaules, et répondit: «Tiens! parce que vous n'êtes pas

aussi bête que lui.» Puis elle ajouta, en me regardant en dessous: «Ni

aussi laid.»

Avant qu'elle eût pu faire un mouvement pour m'éviter, je lui avais

planté un bon baiser sur la joue. Elle sauta de côté, mais trop tard.

Puis elle dit: «Eh bien vous n'êtes pas gêné non plus, vous. Mais ne

recommencez pas ce jeu-là.»

Je pris un air humble et je dis à mi-voix: «Oh! mademoiselle, quant à

moi, si j'ai un désir au coeur, c'est de passer devant un tribunal pour

la même cause que Morin.»

Elle demanda à son tour: «Pourquoi ça?» Je la regardai au fond des yeux

sérieusement. «Parce que vous êtes une des plus belles créatures qui

soient; parce que ce serait pour moi un brevet, un titre, une gloire,

que d'avoir voulu vous violenter. Parce qu'on dirait après vous avoir

vue: «Tiens, Labarbe n'a pas volé ce qui lui arrive, mais il a de la

chance tout de même.»

Elle se remit à rire de tout son coeur.

«Êtes-vous drôle?» Elle n'avait pas fini le mot «\_drôle\_» que je la

tenais à pleins bras et je lui jetais des baisers voraces partout où je

trouvais une place, dans les cheveux, sur le front, sur les yeux, sur la

bouche parfois, sur les joues, par toute la tête, dont elle découvrait

toujours malgré elle un coin pour garantir les autres.

A la fin, elle se dégagea, rouge et blessée. «Vous êtes un grossier,

monsieur, et vous me faites repentir de vous avoir écouté.»

Je lui saisis la main, un peu confus, balbutiant: «Pardon, pardon,

mademoiselle. Je vous ai blessée; j'ai été brutal! Ne m'en voulez pas.

Si vous saviez?...» Je cherchais vainement une excuse.

Elle prononça, au bout d'un moment: «Je n'ai rien à savoir, monsieur.»

Mais j'avais trouvé; je m'écriai: «Mademoiselle, voici un an que je vous

aime!»

Elle fut vraiment surprise et releva les yeux. Je repris: «Oui,

mademoiselle, écoutez-moi. Je ne connais pas Morin et je me moque bien

de lui. Peu m'importe qu'il aille en prison et devant les tribunaux. Je

vous ai vue ici l'an passé, vous étiez là-bas, devant la grille. J'ai

reçu une secousse en vous apercevant et votre image ne m'a plus quitté.

Croyez-moi, ou ne me croyez pas, peu m'importe. Je vous ai trouvée

adorable; votre souvenir me possédait; j'ai voulu vous revoir; j'ai

saisi le prétexte de cette bête de Morin; et me voici. Les circonstances

m'ont fait passer les bornes; pardonnez-moi, je vous en supplie,

pardonnez-moi.»

Elle guettait la vérité dans mon regard, prête à sourire de nouveau; et

elle murmura: «Blagueur.»

Je levai la main, et, d'un ton sincère (je crois même que j'étais

sincère): «Je vous jure que je ne mens pas.»

Elle dit simplement: «Allons donc.»

Nous étions seuls, tout seuls, Rivet et l'oncle ayant disparu dans les

allées tournantes; et je lui fis une vraie déclaration, longue, douce,

en lui pressant et lui baisant les doigts. Elle écoutait cela comme une

chose agréable et nouvelle, sans bien savoir ce qu'elle en devait

croire.

Je finissais par me sentir troublé; par penser ce que je disais; j'étais

pâle, oppressé, frissonnant; et, doucement, je lui pris la taille.

Je lui parlais tout bas dans les petits cheveux frisés de l'oreille.

Elle semblait morte tant elle restait rêveuse.

Puis sa main rencontra la mienne et la serra; je pressai lentement sa

taille d'une étreinte tremblante et toujours grandissante; elle ne

remuait plus du tout; j'effleurais sa joue de ma bouche; et tout à coup

mes lèvres, sans chercher, trouvèrent les siennes. Ce fut un long, long

baiser; et il aurait encore duré longtemps; si je n'avais entendu «hum,

hum» à quelques pas derrière moi.

Elle s'enfuit à travers un massif. Je me retournai et j'aperçus Rivet

qui me rejoignait.

Il se campa au milieu du chemin; et sans rire: «Eh bien! c'est comme ça

que tu arranges l'affaire de ce cochon de Morin.»

Je répondis avec fatuité: «On fait ce qu'on peut, mon cher. Et l'oncle?

Qu'en as-tu obtenu? Moi, je réponds de la nièce.»

Rivet déclara: «J'ai été moins heureux avec l'oncle.»

Et je lui pris le bras pour rentrer.

III

Le dîner acheva de me faire perdre la tête. J'étais à côté d'elle et ma

main sans cesse rencontrait sa main sous la nappe; mon pied pressait son

pied; nos regards se joignaient, se mêlaient.

On fit ensuite un tour au clair de lune et je lui murmurai dans l'âme

toutes les tendresses qui me montaient du coeur. Je la tenais serrée

contre moi, l'embrassant à tout moment, mouillant mes lèvres aux

siennes. Devant nous, l'oncle et Rivet discutaient. Leurs ombres les

suivaient gravement sur le sable des chemins.

On rentra. Et bientôt l'employé du télégraphe apporta une dépêche de la

tante annonçant qu'elle ne reviendrait que le lendemain matin, à sept

heures, par le premier train.

L'oncle, dit: «Eh bien, Henriette, va montrer leurs chambres à ces

messieurs.» On serra la main du bonhomme et on monta. Elle nous

conduisit d'abord dans l'appartement de Rivet, et il me souffla dans

l'oreille: «Pas de danger qu'elle nous ait menés chez toi d'abord.» Puis

elle me guida vers mon lit. Dès qu'elle fut seule avec moi, je la saisis

de nouveau dans mes bras, tâchant d'affoler sa raison et de culbuter sa

résistance. Mais, quand elle se sentit tout près de défaillir, elle

s'enfuit.

Je me glissais entre mes draps, très contrarié, très agité, et très

penaud, sachant bien que je ne dormirais guère, cherchant quelle

maladresse j'avais pu commettre, quand on heurta doucement ma porte.

Je demandai: «Qui est là?»

Une voix légère répondit: «Moi.»

Je me vêtis à la hâte; j'ouvris; elle entra. «J'ai oublié, dit-elle, de

vous demander ce que vous prenez le matin: du chocolat, du thé, ou du

café?»

Je l'avais enlacée impétueusement, la dévorant de caresses, bégayant:

«Je prends... je prends... je prends...» Mais elle me glissa entre les

bras, souffla ma lumière, et disparut.

Je restai seul, furieux, dans l'obscurité, cherchant des allumettes,

n'en trouvant pas. J'en découvris enfin et je sortis dans le corridor, à

moitié fou, mon bougeoir à la main.

Qu'allais-je faire? Je ne raisonnais plus; je voulais la trouver; je la

voulais. Et je fis quelques pas sans réfléchir à rien. Puis, je pensai

brusquement: «Mais si j'entre chez l'oncle? que dirais-je?... Et je

demeurai immobile, le cerveau vide, le coeur battant. Au bout de

plusieurs secondes, la réponse me vint: «Parbleu je dirai que je

cherchais la chambre de Rivet pour lui parler d'une chose urgente.»

Et je me mis à inspecter les portes m'efforçant de découvrir la sienne,

à elle. Mais rien ne pouvait me guider. Au hasard je pris une clef que

je tournai. J'ouvris, j'entrai... Henriette assise dans son lit,

effarée, me regardait.

Alors je poussai doucement le verrou; et, m'approchant sur la pointe des

pieds, je lui dis: «J'ai oublié, mademoiselle, de vous demander quelque

chose à lire.» Elle se débattait; mais j'ouvris bientôt le livre que je

cherchais. Je n'en dirai pas le titre. C'était vraiment le plus

merveilleux des romans, et le plus divin des poèmes.

Une fois tournée la première page, elle me le laissa parcourir à mon

gré; et j'en feuilletai tant de chapitres que nos bougies s'usèrent

jusqu'au bout.

Puis, après l'avoir remerciée, je regagnais, à pas de loup, ma chambre,

quand une main brutale m'arrêta; et une voix, celle de Rivet, me

chuchota dans le nez: «Tu n'as donc pas fini d'arranger l'affaire de ce

cochon de Morin?»

Dès sept heures du matin elle m'apportait elle-même une tasse de

chocolat. Je n'en ai jamais bu de pareil. Un chocolat à s'en faire

mourir, moelleux, velouté, parfumé, grisant. Je ne pouvais ôter ma

bouche des bords délicieux de sa tasse.

A peine la jeune fille était-elle sortie que Rivet entra. Il semblait un

peu nerveux, agacé comme un homme qui n'a guère dormi, il me dit d'un

ton maussade: «Si tu continues, tu sais, tu finiras par gâter l'affaire

de ce cochon de Morin.»

A huit heures, la tante arrivait. La discussion fut courte. Les braves

gens retiraient leur plainte, et je laisserais cinq cents francs aux

pauvres du pays.

Alors on voulut nous retenir à passer la journée. On organiserait même

une excursion pour aller visiter des ruines. Henriette derrière le dos

de ses parents me faisait des signes de tête: «Oui, restez donc.»

J'acceptais, mais Rivet s'acharna à s'en aller.

Je le pris à part; je le priai, je le sollicitai; je lui disais:

«Voyons, mon petit Rivet, fais cela pour moi.» Mais il semblait exaspéré

et me répétait dans la figure: «J'en ai assez, entends-tu, de l'affaire

de ce cochon de Morin.»

Je fus bien contraint de partir aussi. Ce fut un des moments les plus

durs de ma vie. J'aurais bien arrangé cette affaire-là pendant toute mon

existence.

Dans le wagon, après les énergiques et muettes poignées de main des

adieux, je dis à Rivet: «Tu n'es qu'une brute». Il répondit: «Mon petit,

tu commençais à m'agacer bougrement».

En arrivant aux bureaux du \_Fanal\_, j'aperçus une foule qui nous

attendait... On cria dès qu'on nous vit: «Eh bien, avez-vous arrangé

l'affaire de ce cochon de Morin?»

Tout la Rochelle en était troublé. Rivet, dont la mauvaise humeur

s'était dissipée en route, eut grand'peine à ne pas rire en déclarant:

«Oui, c'est fait, grâce à Labarbe.»

Et nous allâmes chez Morin.

Il était étendu dans un fauteuil, avec des sinapismes aux jambes et des

compresses d'eau froide sur le crâne, défaillant d'angoisse. Et il

toussait sans cesse, d'une petite toux d'agonisant, sans qu'on sût d'où

lui était venu ce rhume. Sa femme le regardait avec des yeux de tigresse

prête à le dévorer.

Dès qu'il nous aperçut, il eut un tremblement qui lui secouait les

poignets et les genoux. Je dis: «C'est arrangé, salaud, mais ne

recommence pas.»

Il se leva, suffoquant, me prit les mains, les baisa comme celles d'un

prince, pleura, faillit perdre connaissance, embrassa Rivet, embrassa

même Mme Morin qui le rejeta d'une poussée dans son fauteuil.

Mais il ne se remit jamais de ce coup-là, son émotion avait été trop

brutale.

On ne l'appelait plus dans toute la contrée que «ce cochon de Morin», et

cette épithète le traversait comme un coup d'épée chaque fois qu'il

l'entendait.

Quand un voyou dans la rue criait: «Cochon», il se retournait la tête

par instinct. Ses amis le criblaient de plaisanteries horribles, lui

demandant, chaque fois qu'ils mangeaient du jambon: Est-ce du tien?»

Il mourut deux ans plus tard.

Quant à moi, me présentant à la députation, en 1875, j'allai faire une

visite intéressée au nouveau notaire de Tousserre, Me Belloncle. Une

grande femme opulente et belle me reçut.

«Vous ne me reconnaissez pas? dit-elle.»

Je balbutiai: «Mais..... non..... madame.»

--«Henriette Bonnel.»

--«Ah!»--Et je me sentis devenir pâle.

Elle semblait parfaitement à son aise, et souriait en me regardant.

Dès qu'elle m'eut laissé seul avec son mari, il me prit les mains, les

serrant à les broyer: «Voici longtemps, cher monsieur, que je veux aller

vous voir. Ma femme m'a tant parlé de vous. Je sais..... oui, je sais en

quelle circonstance douloureuse vous l'avez connue, je sais aussi comme

vous avez été parfait, plein de délicatesse, de tact, de dévouement dans

l'affaire.....» Il hésita, puis prononça plus bas, comme s'il eût

articulé un mot grossier «.....Dans l'affaire de ce cochon de Morin.»

LA FOLLE

\_A Robert de Bannières.\_

Tenez, dit M. Mathieu d'Endolin, les bécasses me rappellent une bien

sinistre anecdote de la guerre.

Vous connaissez ma propriété dans le faubourg de Cormeil. Je l'habitais

au moment de l'arrivée des Prussiens.

J'avais alors pour voisine une espèce de folle, dont l'esprit s'était

égaré sous les coups du malheur. Jadis, à l'âge de vingt-cinq ans, elle

avait perdu, en un seul mois, son père, son mari et son enfant

nouveau-né.

Quand la mort est entrée une fois dans une maison, elle y revient

presque toujours immédiatement, comme si elle connaissait la porte.

La pauvre jeune femme, foudroyée par le chagrin, prit le lit, délira

pendant six semaines. Puis, une sorte de lassitude calme succédant à

cette crise violente, elle resta sans mouvement, mangeant à peine,

remuant seulement les yeux. Chaque fois qu'on voulait la faire lever,

elle criait comme si on l'eût tuée. On la laissa donc toujours couchée,

ne la tirant de ses draps que pour les soins de sa toilette et pour

retourner ses matelas.

Une vieille bonne restait près d'elle, la faisant boire de temps en

temps ou mâcher un peu de viande froide. Que se passait-il dans cette

âme désespérée? On ne le sut jamais; car elle ne parla plus.

Songeait-elle aux morts? Rêvassait-elle tristement, sans souvenir

précis? Ou bien sa pensée anéantie restait-elle immobile comme de l'eau

sans courant?

Pendant quinze années, elle demeura ainsi fermée et inerte.

La guerre vint; et, dans les premiers jours de décembre, les Prussiens

pénétrèrent à Cormeil.

Je me rappelle cela comme d'hier. Il gelait à fendre les pierres; et

j'étais étendu moi-même dans un fauteuil, immobilisé par la goutte,

quand j'entendis le battement lourd et rythmé de leurs pas. De ma

fenêtre, je les vis passer.

Ils défilaient interminablement, tous pareils, avec ce mouvement de

pantins qui leur est particulier. Puis les chefs distribuèrent leurs

hommes aux habitants. J'en eus dix-sept. La voisine, la folle, en avait

douze, dont un commandant, vrai soudard, violent, bourru.

Pendant, les premiers jours tout se passa normalement. On avait dit à

l'officier d'à côté que la dame était malade; et il ne s'en inquiéta

guère. Mais bientôt cette femme qu'on ne voyait jamais l'irrita. Il

s'informa de la maladie; on répondit que son hôtesse était couchée

depuis quinze ans par suite d'un violent chagrin. Il n'en crut rien sans

doute, et s'imagina que la pauvre insensée ne quittait pas son lit par

fierté, pour ne pas voir les Prussiens, et ne leur point parler, et ne

les point frôler.

Il exigea qu'elle le reçût; on le fit entrer dans sa chambre. Il demanda,

d'un ton brusque.

--Je vous prierai, matame, de fous lever et de tescentre pour qu'on fous

foie.

Elle tourna vers lui ses yeux vagues, ses yeux vides, et ne répondit

pas.

Il reprit:

--Che ne tolérerai bas d'insolence. Si fous ne fous levez bas de ponne

volonté, che trouverai pien un moyen de fous faire bromener tout seule.

Elle ne fit pas un geste, toujours immobile comme si elle ne l'eût pas

vu.

Il rageait, prenant ce silence calme pour une marque de mépris suprême.

Et il ajouta:

--Si vous n'êtes pas tescentue temain...

Puis, il sortit.

\* \* \* \* \*

Le lendemain la vieille bonne, éperdue, la voulut habiller; mais la

folle se mit à hurler en se débattant. L'officier monta bien vite; et la

servante, se jetant à ses genoux, cria:

--Elle ne veut pas, monsieur, elle ne veut pas. Pardonnez-lui; elle est

si malheureuse.

Le soldat restait embarrassé, n'osant, malgré sa colère, la faire tirer

du lit par ses hommes. Mais soudain il se mit à rire et donna des ordres

en allemand.

Et bientôt on vit sortir un détachement qui soutenait un matelas comme

on porte un blessé. Dans ce lit qu'on n'avait point défait, la folle,

toujours silencieuse, restait tranquille, indifférente aux événements

tant qu'on la laissait couchée. Un homme par derrière portait un paquet

de vêtements féminins.

Et l'officier prononça en se frottant les mains:

--Nous ferrons pien si vous ne poufez bas vous hapiller toute seule et

faire une bétite bromenate.

Puis on vit s'éloigner le cortège dans la direction de la forêt

d'Imauville.

Deux heures plus tard les soldats revinrent tout seuls.

On ne revit plus la folle. Qu'en avaient-ils fait? Où l'avaient-ils

portée! On ne le sut jamais.

\* \* \* \* \*

La neige tombait maintenant jour et nuit, ensevelissant la plaine et les

bois sous un linceul de mousse glacée. Les loups venaient hurler

jusqu'à nos portes.

La pensée de cette femme perdue me hantait; et je fis plusieurs

démarches auprès de l'autorité prussienne, afin d'obtenir des

renseignements. Je faillis être fusillé.

Le printemps revint. L'armée d'occupation s'éloigna. La maison de ma

voisine restait fermée; l'herbe drue poussait dans les allées.

La vieille bonne était morte pendant l'hiver. Personne ne s'occupait

plus de cette aventure; moi seul y songeais sans cesse.

Qu'avaient-ils fait de cette femme? s'était-elle enfuie à travers les

bois! L'avait-on recueillie quelque part, et gardée dans un hôpital sans

pouvoir obtenir d'elle aucun renseignement. Rien ne venait alléger mes

doutes; mais, peu à peu, le temps apaisa le souci de mon coeur.

Or, à l'automne suivant, les bécasses passèrent en masse; et, comme ma

goutte me laissait un peu de répit, je me traînai jusqu'à la forêt.

J'avais déjà tué quatre ou cinq oiseaux à long bec, quand j'en abattis

un qui disparut dans un fossé plein de branches. Je fus obligé d'y

descendre pour y ramasser ma bête. Je la trouvai tombée auprès d'une

tête de mort. Et brusquement le souvenir de la folle m'arriva dans la

poitrine comme un coup de poing. Bien d'autres avaient expiré dans ces

bois peut-être en cette année sinistre; mais je ne sais pourquoi,

j'étais sûr, sûr, vous dis-je, que je rencontrais la tête de cette

misérable maniaque.

Et soudain je compris, je devinai tout. Ils l'avaient abandonnée sur ce

matelas, dans la forêt froide et déserte; et, fidèle à son idée fixe,

elle s'était laissée mourir sous l'épais et léger duvet des neiges et

sans remuer le bras ou la jambe.

Puis les loups l'avaient dévorée.

Et les oiseaux avaient fait leur nid avec la laine de son lit déchiré.

J'ai gardé ce triste ossement. Et je fais des voeux pour que nos fils ne

voient plus jamais de guerre.

PIERROT

\_A Henry Roujon.\_

Mme Lefèvre était une dame de campagne, une veuve, une de ces

demi-paysannes à rubans et à chapeaux falbalas, de ces personnes qui

parlent avec des cuirs, prennent en public des airs grandioses, et

cachent une âme de brute prétentieuse sous des dehors comiques et

chamarrés, comme elles dissimulent leurs grosses mains rouges sous des

gants de soie écrue.

Elle avait pour servante une brave campagnarde toute simple, nommée

Rose.

Les deux femmes habitaient une petite maison à volets verts, le long

d'une route, en Normandie, au centre du pays de Caux.

Comme elles possédaient, devant l'habitation, un étroit jardin, elles

cultivaient quelques légumes.

Or, une nuit, on lui vola une douzaine d'oignons.

Dès que Rose s'aperçut du larcin, elle courut prévenir madame, qui

descendit en jupe de laine. Ce fut une désolation et une terreur. On

avait volé, volé Mme Lefèvre! Donc, on volait dans le pays, puis on

pouvait revenir.

Et les deux femmes effarées contemplaient les traces de pas,

bavardaient, supposaient des choses: «Tenez, ils ont passé par là. Ils

ont mis leurs pieds sur le mur; ils ont sauté dans la plate-bande.»

Et elles s'épouvantaient pour l'avenir. Comment dormir tranquilles

maintenant!

Le bruit du vol se répandit. Les voisins arrivèrent, constatèrent,

discutèrent à leur tour; et les deux femmes expliquaient à chaque

nouveau venu leurs observations et leurs idées.

Un fermier d'à côté leur offrit ce conseil: «Vous devriez avoir un

chien.»

C'était vrai, cela; elles devraient avoir un chien, quand ce ne serait

que pour donner l'éveil. Pas un gros chien, Seigneur! Que feraient-elles

d'un gros chien! Il les ruinerait en nourriture. Mais un petit chien (en

Normandie, on prononce \_quin\_), un petit freluquet de \_quin\_ qui jappe.

Dès que tout le monde fut parti, Mme Lefèvre discuta longtemps cette

idée de chien. Elle faisait, après réflexion, mille objections,

terrifiée par l'image d'une jatte pleine de pâtée; car elle était de

cette race parcimonieuse de dames campagnardes qui portent toujours des

centimes dans leur poche pour faire l'aumône ostensiblement aux pauvres

des chemins, et donner aux quêtes du dimanche.

Rose, qui aimait les bêtes, apporta ses raisons et les défendit avec

astuce. Donc il fut décidé qu'on aurait un chien, un tout petit chien.

On se mit à sa recherche, mais on n'en trouvait que des grands, des

avaleurs de soupe à faire frémir. L'épicier de Rolleville en avait bien

un, un tout petit; mais il exigeait qu'on le lui payât deux francs, pour

couvrir ses frais d'élevage. Mme Lefèvre déclara qu'elle voulait bien

nourrir un «quin», mais qu'elle n'en achèterait pas.

Or, le boulanger, qui savait les événements, apporta, un matin, dans sa

voiture, un étrange petit animal tout jaune, presque sans pattes, avec

un corps de crocodile, une tête de renard et une queue en trompette, un

vrai panache, grand comme tout le reste de sa personne. Un client

cherchait à s'en défaire. Mme Lefèvre trouva fort beau ce roquet

immonde, qui ne coûtait rien. Rose l'embrassa, puis demanda comment on

le nommait. Le boulanger répondit: «Pierrot.»

Il fut installé dans une vieille caisse à savon et on lui offrit d'abord

de l'eau à boire. Il but. On lui présenta ensuite un morceau de pain. Il

mangea. Mme Lefèvre, inquiète, eut une idée: «Quand il sera bien

accoutumé à la maison, on le laissera libre. Il trouvera à manger en

rôdant par le pays.»

On le laissa libre, en effet, ce qui ne l'empêcha point d'être affamé.

Il ne jappait d'ailleurs que pour réclamer sa pitance; mais, dans ce

cas, il jappait avec acharnement.

Tout le monde pouvait entrer dans le jardin. Pierrot allait caresser

chaque nouveau venu, et demeurait absolument muet.

Mme Lefèvre cependant s'était accoutumée à cette bête. Elle en arrivait

même à l'aimer, et à lui donner de sa main, de temps en temps, des

bouchées de pain trempées dans la sauce de son fricot.

Mais elle n'avait nullement songé à l'impôt, et quand on lui réclama

huit francs,--huit francs, madame!--pour ce freluquet de \_quin\_ qui ne

jappait seulement point, elle faillit s'évanouir de saisissement.

Il fut immédiatement décidé qu'on se débarrasserait de Pierrot. Personne

n'en voulut. Tous les habitants le refusèrent à dix lieues aux environs.

Alors on se résolut, faute d'autre moyen, à lui faire «piquer du mas».

«Piquer du mas», c'est «manger de la marne». On fait piquer du mas à

tous les chiens dont on veut se débarrasser.

Au milieu d'une vaste plaine, on aperçoit une espèce de hutte, ou plutôt

un tout petit toit de chaume, posé sur le sol. C'est l'entrée de la

marnière. Un grand puits tout droit s'enfonce jusqu'à vingt mètres sous

terre, pour aboutir à une série de longues galeries de mines.

On descend une fois par an dans cette carrière, à l'époque où l'on marne

les terres. Tout le reste du temps, elle sert de cimetière aux chiens

condamnés; et souvent, quand on passe auprès de l'orifice, des

hurlements plaintifs, des aboiements furieux ou désespérés, des appels

lamentables montent jusqu'à vous.

Les chiens des chasseurs et des bergers s'enfuient avec épouvante des

abords de ce trou gémissant; et, quand on se penche au-dessus, il sort

de là une abominable odeur de pourriture.

Des drames affreux s'y accomplissent dans l'ombre.

Quand une bête agonise depuis dix à douze jours dans le fond, nourrie

par les restes immondes de ses devanciers, un nouvel animal, plus gros,

plus vigoureux certainement, est précipité tout à coup. Ils sont là,

seuls, affamés, les yeux luisants. Ils se guettent, se suivent,

hésitent, anxieux. Mais la faim les presse: ils s'attaquent, luttent

longtemps, acharnés; et le plus fort mange le plus faible, le dévore

vivant.

Quand il fut décidé qu'on ferait «piquer du mas» à Pierrot, on s'enquit

d'un exécuteur. Le cantonnier qui binait la route demanda dix sous pour

la course. Cela parut follement exagéré à Mme Lefèvre. Le goujat du

voisin se contentait de cinq sous; c'était trop encore; et, Rose ayant

fait observer qu'il valait mieux qu'elles le portassent elles-mêmes,

parce qu'ainsi il ne serait pas brutalisé en route et averti de son

sort, il fut résolu qu'elles iraient toutes les deux, à la nuit

tombante.

On lui offrit, ce soir-là, une bonne soupe avec un doigt de beurre. Il

l'avala jusqu'à la dernière goutte; et, comme il remuait la queue de

contentement, Rose le prit dans son tablier.

Elles allaient à grands pas, comme des maraudeuses, à travers la plaine.

Bientôt elles aperçurent la marnière et l'atteignirent; Mme Lefèvre se

pencha pour écouter si aucune bête ne gémissait.--Non--il n'y en avait

pas; Pierrot serait seul. Alors Rose qui pleurait, l'embrassa, puis le

lança dans le trou; et elles se penchèrent toutes deux, l'oreille

tendue.

Elles entendirent d'abord un bruit sourd; puis la plainte aiguë,

déchirante, d'une bête blessée, puis une succession de petits cris de

douleur, puis des appels désespérés, des supplications de chien qui

implorait, la tête levée vers l'ouverture.

Il jappait, oh! il jappait!

Elles furent saisies de remords, d'épouvante, d'une peur folle et

inexplicable; et elles se sauvèrent en courant. Et, comme Rose allait

plus vite, Mme Lefèvre criait: «Attendez-moi, Rose, attendez-moi!»

Leur nuit fut hantée de cauchemars épouvantables.

Mme Lefèvre rêva qu'elle s'asseyait à table pour manger la soupe, mais,

quand elle découvrait la soupière, Pierrot était dedans. Il s'élançait

et la mordait au nez.

Elle se réveilla et crut l'entendre japper encore. Elle écouta; elle

s'était trompée.

Elle s'endormit de nouveau et se trouva sur une grande route, une route

interminable, qu'elle suivait. Tout à coup, au milieu du chemin, elle

aperçut un panier, un grand panier de fermier, abandonné; et ce panier

lui faisait peur.

Elle finissait cependant par l'ouvrir, et Pierrot, blotti dedans, lui

saisissait la main, ne la lâchait plus; et elle se sauvait éperdue,

portant ainsi au bout du bras le chien suspendu, la gueule serrée.

Au petit jour, elle se leva, presque folle, et courut à la marnière.

Il jappait; il jappait encore, il avait jappé toute la nuit. Elle se mit

à sangloter et l'appela avec mille petits noms caressants. Il répondit

avec toutes les inflexions tendres de sa voix de chien.

Alors elle voulut le revoir, se promettant de le rendre heureux jusqu'à

sa mort.

Elle courut chez le puisatier chargé de l'extraction de la marne, et

elle lui raconta son cas. L'homme écoutait sans rien dire. Quand elle

eut fini, il prononça: «Vous voulez votre quin? Ce sera quatre francs.»

Elle eut un sursaut; toute sa douleur s'envola du coup.

«Quatre francs! vous vous en feriez mourir! quatre francs!»

Il répondit: «Vous croyez que j'vas apporter mes cordes, mes

manivelles, et monter tout ça, et m'n aller là-bas avec mon garçon et

m'faire mordre encore par votre maudit quin, pour l'plaisir de vous le

r'donner? fallait pas l'jeter.»

Elle s'en alla, indignée.--Quatre francs!

Aussitôt rentrée, elle appela Rose et lui dit les prétentions du

puisatier. Rose, toujours résignée, répétait: «Quatre francs! c'est de

l'argent, Madame.»

Puis, elle ajouta: «Si on lui jetait à manger, à ce pauvre quin, pour

qu'il ne meure pas comme ça?»

Mme Lefèvre approuva, toute joyeuse; et les voilà reparties, avec un

gros morceau de pain beurré.

Elles le coupèrent par bouchées qu'elles lançaient l'une après l'autre,

parlant tour à tour à Pierrot. Et si tôt que le chien avait achevé un

morceau, il jappait pour réclamer le suivant.

Elles revinrent le soir, puis le lendemain, tous les jours. Mais elles

ne faisaient plus qu'un voyage.

\* \* \* \* \*

Or, un matin, au moment de laisser tomber la première bouchée, elles

entendirent tout à coup un aboiement formidable dans le puits. Ils

étaient deux! On avait précipité un autre chien, un gros!

Rose cria: «Pierrot!» Et Pierrot jappa, jappa. Alors on se mit à jeter

la nourriture; mais, chaque fois elles distinguaient parfaitement une

bousculade terrible, puis les cris plaintifs de Pierrot mordu par son

compagnon, qui mangeait tout, étant le plus fort.

Elles avaient beau spécifier: «C'est pour toi, Pierrot!» Pierrot,

évidemment, n'avait rien.

Les deux femmes interdites, se regardaient; et Mme Lefèvre prononça d'un

ton aigre: «Je ne peux pourtant pas nourrir tous les chiens qu'on

jettera là-dedans. Il faut y renoncer».

Et, suffoquée à l'idée de tous ces chiens vivant à ses dépens, elle s'en

alla, emportant même ce qui restait du pain qu'elle se mit à manger en

marchant.

Rose la suivit en s'essuyant les yeux du coin de son tablier bleu.

MENUET

\_A Paul Bourget.\_

Les grands malheurs ne m'attristent guère, dit Jean Bridelle, un vieux

garçon qui passait pour sceptique. J'ai vu la guerre de bien près:

j'enjambais les corps sans apitoiement. Les fortes brutalités de la

nature ou des hommes peuvent nous faire pousser des cris d'horreur ou

d'indignation, mais ne nous donnent point ce pincement au coeur, ce

frisson qui vous passe dans le dos à la vue de certaines petites choses

navrantes.

La plus violente douleur qu'on puisse éprouver, certes, est la perte

d'un enfant pour une mère, et la perte de la mère pour un homme. Cela

est violent, terrible, cela bouleverse et déchire; mais on guérit de ces

catastrophes comme des larges blessures saignantes. Or, certaines

rencontres, certaines choses entr'aperçues, devinées, certains chagrins

secrets, certaines perfidies du sort, qui remuent en nous tout un monde

douloureux de pensées, qui entr'ouvrent devant nous brusquement la porte

mystérieuse des souffrances morales, compliquées, incurables, d'autant

plus profondes qu'elles semblent bénignes, d'autant plus cuisantes

qu'elles semblent presque insaisissables, d'autant plus tenaces qu'elles

semblent factices, nous laissent à l'âme comme une traînée de tristesse,

un goût d'amertume, une sensation de désenchantement dont nous sommes

longtemps à nous débarrasser.

J'ai toujours devant les yeux deux ou trois choses que d'autres

n'eussent point remarquées assurément, et qui sont entrées en moi comme

de longues et minces piqûres inguérissables.

Vous ne comprendriez peut-être pas l'émotion qui m'est restée de ces

rapides impressions. Je ne vous en dirai qu'une. Elle est très vieille,

mais vive comme d'hier. Il se peut que mon imagination seule ait fait

les frais de mon attendrissement.

J'ai cinquante ans. J'étais jeune alors et j'étudiais le droit. Un peu

triste, un peu rêveur, imprégné d'une philosophie mélancolique, je

n'aimais guère les cafés bruyants, les camarades braillards, ni les

filles stupides. Je me levais tôt; et une de mes plus chères voluptés

était de me promener seul, vers huit heures du matin, dans la pépinière

du Luxembourg.

Vous ne l'avez pas connue, vous autres, cette pépinière? C'était comme

un jardin oublié de l'autre siècle, un jardin joli comme un doux

sourire de vieille. Des haies touffues séparaient les allées étroites et

régulières, allées calmes entre deux murs de feuillage taillés avec

méthode. Les grands ciseaux du jardinier alignaient sans relâche ces

cloisons de branches; et, de place en place, on rencontrait des

parterres de fleurs, des plates-bandes de petits arbres rangés comme des

collégiens en promenade, des sociétés de rosiers magnifiques ou des

régiments d'arbres à fruits.

Tout un coin de ce ravissant bosquet était habité par les abeilles.

Leurs maisons de paille, savamment espacées sur les planches, ouvraient

au soleil leurs portes grandes comme l'entrée d'un dé à coudre; et on

rencontrait tout le long des chemins les mouches bourdonnantes et

dorées, vraies maîtresses de ce lieu pacifique, vraies promeneuses de

ces tranquilles allées en corridors.

Je venais là presque tous les matins. Je m'asseyais sur un banc et je

lisais. Parfois je laissais retomber le livre sur mes genoux pour rêver,

pour écouter autour de moi vivre Paris, et jouir du repos infini de ces

charmilles à la mode ancienne.

Mais je m'aperçus bientôt que je n'étais pas seul à fréquenter ce lieu

dès l'ouverture des barrières, et je rencontrais parfois, nez à nez, au

coin d'un massif, un étrange petit vieillard.

Il portait des souliers à boucles d'argent, une culotte à pont, une

redingote tabac d'Espagne, une dentelle en guise de cravate et un

invraisemblable chapeau gris à grands bords et à grands poils, qui

faisait penser au déluge.

Il était maigre, fort maigre, anguleux, grimaçant et souriant. Ses yeux

vifs palpitaient, s'agitaient sous un mouvement continu des paupières;

et il avait toujours à la main une superbe canne à pommeau d'or qui

devait être pour lui quelque souvenir magnifique.

Ce bonhomme m'étonna d'abord, puis m'intéressa outre mesure. Et je le

guettais à travers les murs de feuilles, je le suivais de loin,

m'arrêtant au détour des bosquets pour n'être point vu.

Et voilà qu'un matin, comme il se croyait bien seul, il se mit à faire

des mouvements singuliers: quelques petits bonds d'abord, puis une

révérence; puis il battit, de sa jambe grêle, un entrechat encore

alerte, puis il commença à pivoter galamment, sautillant, se trémoussant

d'une façon drôle, souriant comme devant un public, faisant des grâces,

arrondissant les bras, tortillant son pauvre corps de marionnette,

adressant dans le vide de légers saluts attendrissants et ridicules. Il

dansait!

Je demeurais pétrifié d'étonnement, me demandant lequel des deux était

fou, lui, ou moi.

Mais il s'arrêta soudain, s'avança comme font les acteurs sur la scène,

puis s'inclina en reculant avec des sourires gracieux et des baisers de

comédienne qu'il jetait de sa main tremblante aux deux rangées d'arbres

taillés.

Et il reprit avec gravité sa promenade.

\* \* \* \* \*

A partir de ce jour, je ne le perdis plus de vue; et, chaque matin, il

recommençait son exercice invraisemblable.

Une envie folle me prit de lui parler. Je me risquai, et, l'ayant salué,

je lui dis:

--Il fait bien bon aujourd'hui, monsieur.

Il s'inclina.

--Oui, monsieur, c'est un vrai temps de jadis.

Huit jours après, nous étions amis, et je connus son histoire. Il avait

été maître de danse à l'Opéra, du temps du roi Louis XV. Sa belle canne

était un cadeau du comte de Clermont. Et, quand on lui parlait de

danse, il ne s'arrêtait plus de bavarder.

Or, voilà qu'un jour il me confia:

--J'ai épousé la Castris, monsieur. Je vous présenterai si vous voulez,

mais elle ne vient ici que sur le tantôt. Ce jardin, voyez-vous, c'est

notre plaisir et notre vie. C'est tout ce qui nous reste d'autrefois. Il

nous semble que nous ne pourrions plus exister si nous ne l'avions

point. Cela est vieux et distingué, n'est-ce pas? Je crois y respirer un

air qui n'a point changé depuis ma jeunesse. Ma femme et moi, nous y

passons toutes nos après-midi. Mais, moi, j'y viens dès le matin, car je

me lève de bonne heure.

\* \* \* \* \*

Dès que j'eus fini de déjeuner, je retournai au Luxembourg, et bientôt

j'aperçus mon ami qui donnait le bras avec cérémonie à une toute vieille

petite femme vêtue de noir, et à qui je fus présenté. C'était la

Castris, la grande danseuse aimée des princes, aimée du roi, aimée de

tout ce siècle galant qui semble avoir laissé dans le monde une odeur

d'amour.

Nous nous assîmes sur un banc de pierre. C'était au mois de mai. Un

parfum de fleurs voltigeait dans les allées proprettes; un bon soleil

glissait entre les feuilles et semait sur nous de larges gouttes de

lumière. La robe noire de la Castris semblait toute mouillée de clarté.

Le jardin était vide. On entendait au loin rouler des fiacres.

--Expliquez-moi donc, dis-je au vieux danseur, ce que c'était que le

menuet?

Il tressaillit.

--Le menuet, monsieur, c'est la reine des danses, et la danse des

Reines, entendez-vous? Depuis qu'il n'y a plus de Rois, il n'y a plus de

menuet.

Et il commença, en style pompeux, un long éloge dithyrambique auquel je

ne compris rien. Je voulus me faire décrire les pas, tous les

mouvements, les posés. Il s'embrouillait, s'exaspérant de son

impuissance, nerveux et désolé.

Et soudain, se tournant vers son antique compagne, toujours silencieuse

et grave:

--Élise, veux-tu, dis, veux-tu, tu seras bien gentille, veux-tu que nous

montrions à monsieur ce que c'était?

Elle tourna ses yeux inquiets de tous les côtés, puis se leva sans dire

un mot et vint se placer en face de lui.

Alors je vis une chose inoubliable.

Ils allaient et venaient avec des simagrées enfantines, se souriaient,

se balançaient, s'inclinaient, sautillaient pareils à deux vieilles

poupées qu'aurait fait danser une mécanique ancienne, un peu brisée,

construite jadis par un ouvrier fort habile, suivant la manière de son

temps.

Et je les regardais, le coeur troublé de sensations extraordinaires,

l'âme émue d'une indicible mélancolie. Il me semblait voir une

apparition lamentable et comique, l'ombre démodée d'un siècle. J'avais

envie de rire et besoin de pleurer.

Tout à coup ils s'arrêtèrent, ils avaient terminé les figures de la

danse. Pendant quelques secondes ils restèrent debout l'un devant

l'autre, grimaçant d'une façon surprenante; puis ils s'embrassèrent en

sanglotant.

\* \* \* \* \*

Je partais, trois jours après, pour la province. Je ne les ai point

revus. Quand je revins à Paris, deux ans plus tard, on avait détruit la

pépinière. Que sont-ils devenus sans le cher jardin d'autrefois avec ses

chemins en labyrinthe, son odeur du passé et les détours gracieux des

charmilles?

Sont-ils morts? Errent-ils par les rues modernes comme des exilés sans

espoir? Dansent-ils, spectres falots, un menuet fantastique entre les

cyprès d'un cimetière, le long des sentiers bordés de tombes, au clair

de lune?

Leur souvenir me hante, m'obsède, me torture, demeure en moi comme une

blessure. Pourquoi? Je n'en sais rien.

Vous trouverez cela ridicule, sans doute?

LA PEUR

\_A J. K. Huysmans.\_

On remonta sur le pont après dîner. Devant nous la Méditerranée n'avait

pas un frisson sur toute sa surface, qu'une grande lune calme moirait.

Le vaste bateau glissait, jetant sur le ciel, qui semblait ensemencé

d'étoiles, un gros serpent de fumée noire; et, derrière nous, l'eau

toute blanche, agitée par le passage rapide du lourd bâtiment, battue

par l'hélice, moussait, semblait se tordre, remuait tant de clartés

qu'on eût dit de la lumière de lune bouillonnant.

Nous étions là, six ou huit, silencieux, admirant, l'oeil tourné vers

l'Afrique lointaine où nous allions. Le commandant, qui fumait un cigare

au milieu de nous, reprit soudain la conversation du dîner.

--Oui, j'ai eu peur ce jour-là. Mon navire est resté six heures avec ce

rocher dans le ventre, battu par la mer. Heureusement que nous avons été

recueillis, vers le soir, par un charbonnier anglais qui nous aperçut.

Alors un grand homme à figure brûlée, à l'aspect grave, un de ces hommes

qu'on sent avoir traversé de longs pays inconnus, au milieu de dangers

incessants, et dont l'oeil tranquille semble garder, dans sa profondeur,

quelque chose des paysages étranges qu'il a vus; un de ces hommes qu'on

devine trempés dans le courage, parla pour la première fois:

--Vous dites, commandant, que vous avez eu peur; je n'en crois rien.

Vous vous trompez sur le mot et sur la sensation que vous avez

éprouvée. Un homme énergique n'a jamais peur en face du danger pressant.

Il est ému, agité, anxieux; mais, la peur, c'est autre chose.

Le commandant reprit en riant:

--Fichtre! je vous réponds bien que j'ai eu peur, moi.

Alors l'homme au teint bronzé prononça d'une voix lente:

--Permettez-moi de m'expliquer! La peur (et les hommes les plus hardis

peuvent avoir peur), c'est quelque chose d'effroyable, une sensation

atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée

et du coeur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse. Mais

cela n'a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la

mort inévitable, ni devant toutes les formes connues du péril: cela a

lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences

mystérieuses, en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque

chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. Un

homme qui croit aux revenants, et qui s'imagine apercevoir un spectre

dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur.

Moi, j'ai deviné la peur en plein jour, il y a dix ans environ. Je l'ai

ressentie l'hiver dernier, par une nuit de décembre.

Et, pourtant, j'ai traversé bien des hasards, bien des aventures qui

semblaient mortelles. Je me suis battu souvent. J'ai été laissé pour

mort par des voleurs. J'ai été condamné, comme insurgé, à être pendu en

Amérique, et jeté à la mer du pont d'un bâtiment sur les côtes de Chine.

Chaque fois je me suis cru perdu, j'en ai pris immédiatement mon parti,

sans attendrissement et même sans regrets.

Mais la peur, ce n'est pas cela.

Je l'ai pressentie en Afrique. Et pourtant elle est fille du Nord; le

soleil la dissipe comme un brouillard. Remarquez bien ceci, messieurs.

Chez les Orientaux, la vie ne compte pour rien; on est résigné tout de

suite; les nuits sont claires et vides de légendes, les âmes aussi vides

des inquiétudes sombres qui hantent les cerveaux dans les pays froids.

En Orient, on peut connaître la panique, on ignore la peur.

Eh bien! voici ce qui m'est arrivé sur cette terre d'Afrique:

Je traversais les grandes dunes au sud de Ouargla. C'est là un des plus

étranges pays du monde. Vous connaissez le sable uni, le sable droit des

interminables plages de l'Océan. Eh bien! figurez-vous l'Océan lui-même

devenu sable au milieu d'un ouragan; imaginez une tempête silencieuse de

vagues immobiles en poussière jaune. Elles sont hautes comme des

montagnes, ces vagues inégales, différentes, soulevées tout à fait comme

des flots déchaînés, mais plus grandes encore, et striées comme de la

moire. Sur cette mer furieuse, muette et sans mouvement, le dévorant

soleil du sud verse sa flamme implacable et directe. Il faut gravir ces

lames de cendre d'or, redescendre, gravir encore, gravir sans cesse,

sans repos et sans ombre. Les chevaux râlent, enfoncent jusqu'aux

genoux, et glissent en dévalant l'autre versant des surprenantes

collines.

Nous étions deux amis suivis de huit spahis et de quatre chameaux avec

leurs chameliers. Nous ne parlions plus, accablés de chaleur, de

fatigue, et desséchés de soif comme ce désert ardent. Soudain un de ces

hommes poussa une sorte de cri; tous s'arrêtèrent; et nous demeurâmes

immobiles, surpris par un inexplicable phénomène connu des voyageurs en

ces contrées perdues.

Quelque part, près de nous, dans une direction indéterminée, un tambour

battait, le mystérieux tambour des dunes; il battait distinctement,

tantôt plus vibrant, tantôt affaibli, arrêtant, puis reprenant son

roulement fantastique.

Les Arabes, épouvantés, se regardaient; et l'un dit, en sa langue: «La

mort est sur nous.» Et voilà que tout à coup mon compagnon, mon ami,

presque mon frère, tomba de cheval, la tête en avant, foudroyé par une

insolation.

Et pendant deux heures, pendant que j'essayais en vain de le sauver,

toujours ce tambour insaisissable m'emplissait l'oreille de son bruit

monotone, intermittent et incompréhensible; et je sentais se glisser

dans mes os la peur, la vraie peur, la hideuse peur, en face de ce

cadavre aimé, dans ce trou incendié par le soleil entre quatre monts de

sable, tandis que l'écho inconnu nous jetait, à deux cents lieues de

tout village français, le battement rapide du tambour.

Ce jour-là, je compris ce que c'était que d'avoir peur; je l'ai su

mieux encore une autre fois...

Le commandant interrompit le conteur:

--Pardon, monsieur, mais ce tambour? Qu'était-ce?

Le voyageur répondit:

--Je n'en sais rien. Personne ne sait. Les officiers, surpris souvent

par ce bruit singulier, l'attribuent généralement à l'écho grossi,

multiplié, démesurément enflé par les valonnements des dunes, d'une

grêle de grains de sable emportés dans le vent et heurtant une touffe

d'herbes sèches; car on a toujours remarqué que le phénomène se produit

dans le voisinage de petites plantes brûlées par le soleil, et dures

comme du parchemin.

Ce tambour ne serait donc qu'une sorte de mirage du son. Voilà tout.

Mais je n'appris cela que plus tard.

J'arrive à ma seconde émotion.

C'était l'hiver dernier, dans une forêt du nord-est de la France. La

nuit vint deux heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour

guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous

une voûte de sapins dont le vent déchaîné tirait des hurlements. Entre

les cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus

qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense

rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement

de souffrance; et le froid m'envahissait, malgré mon pas rapide et mon

lourd vêtement.

Nous devions souper et coucher chez un garde forestier dont la maison

n'était plus éloignée de nous. J'allais là pour chasser.

Mon guide, parfois, levait les yeux et murmurait: «Triste temps!» Puis

il me parla des gens chez qui nous arrivions. Le père avait tué un

braconnier deux ans auparavant, et, depuis ce temps, il semblait

sombre, comme hanté d'un souvenir. Ses deux fils, mariés, vivaient avec

lui.

Les ténèbres étaient profondes. Je ne voyais rien devant moi, ni autour

de moi, et toute la branchure des arbres entrechoqués emplissait la nuit

d'une rumeur incessante. Enfin, j'aperçus une lumière, et bientôt mon

compagnon heurtait une porte. Des cris aigus de femmes nous répondirent.

Puis, une voix d'homme, une voix étranglée, demanda: «Qui va là?» Mon

guide se nomma. Nous entrâmes. Ce fut un inoubliable tableau.

Un vieux homme à cheveux blancs, à l'oeil fou, le fusil chargé dans la

main, nous attendait debout au milieu de la cuisine, tandis que deux

grands gaillards, armés de haches, gardaient la porte. Je distinguai

dans les coins sombres deux femmes à genoux, le visage caché contre le

mur.

On s'expliqua. Le vieux remit son arme contre le mur et ordonna de

préparer ma chambre; puis, comme les femmes ne bougeaient point, il me

dit brusquement:

--Voyez-vous, monsieur, j'ai tué un homme, voilà deux ans cette nuit.

L'autre année, il est revenu m'appeler. Je l'attends encore ce soir.

Puis il ajouta d'un ton qui me fit sourire:

--Aussi, nous ne sommes pas tranquilles.

Je le rassurai comme je pus, heureux d'être venu justement ce soir-là,

et d'assister au spectacle de cette terreur superstitieuse. Je racontai

des histoires, et je parvins à calmer à peu près tout le monde.

Près du foyer, un vieux chien presque aveugle et moustachu, un de ces

chiens qui ressemblent à des gens qu'on connaît, dormait le nez dans ses

pattes.

Au dehors, la tempête acharnée battait la petite maison, et, par un

étroit carreau, une sorte de judas placé près de la porte, je voyais

soudain tout un fouillis d'arbres bousculés par le vent à la lueur de

grands éclairs.

Malgré mes efforts, je sentais bien qu'une terreur profonde tenait ces

gens, et chaque fois que je cessais de parler, toutes les oreilles

écoutaient au loin. Las d'assister à ces craintes imbéciles, j'allais

demander à me coucher, quand le vieux garde tout à coup fit un bond de

sa chaise, saisit de nouveau son fusil, en bégayant d'une voix égarée:

«Le voilà! le voilà! Je l'entends!» Les deux femmes retombèrent à genoux

dans leurs coins, en se cachant le visage; et les fils reprirent leurs

haches. J'allais tenter encore de les apaiser, quand le chien endormi

s'éveilla brusquement et, levant sa tête, tendant le cou, regardant vers

le feu de son oeil presque éteint, il poussa un de ces lugubres

hurlements qui font tressaillir les voyageurs, le soir, dans la

campagne. Tous les yeux se portèrent sur lui, il restait maintenant

immobile, dressé sur ses pattes comme hanté d'une vision, et il se remit

à hurler vers quelque chose d'invisible, d'inconnu, d'affreux sans

doute, car tout son poil se hérissait. Le garde, livide, cria: «Il le

sent! il le sent! il était là quand je l'ai tué.» Et les femmes égarées

se mirent, toutes les deux, à hurler avec le chien.

Malgré moi, un grand frisson me courut entre les épaules. Cette vision

de l'animal dans ce lieu, à cette heure, au milieu de ces gens éperdus,

était effrayante à voir.

Alors, pendant une heure, le chien hurla sans bouger; il hurla comme

dans l'angoisse d'un rêve; et la peur, l'épouvantable peur entrait en

moi; la peur de quoi? Le sais-je? C'était la peur, voilà tout.

Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un événement

affreux, l'oreille tendue, le coeur battant, bouleversés au moindre

bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les

murs et gémissant toujours. Cette bête nous rendait fous! Alors, le

paysan qui m'avait amené, se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme

de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour,

jeta l'animal dehors.

Il se tut aussitôt; et nous restâmes plongés dans un silence plus

terrifiant encore. Et soudain, tous ensemble, nous eûmes une sorte de

sursaut: un être glissait contre le mur du dehors vers la forêt; puis il

passa contre la porte, qu'il sembla tâter, d'une main hésitante; puis on

n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des

insensés; puis il revint, frôlant toujours la muraille; et il gratta

légèrement, comme ferait un enfant avec son ongle; puis soudain une tête

apparut contre la vitre du judas, une tête blanche, avec des yeux

lumineux comme ceux des fauves. Et un son sortit de sa bouche, un son

indistinct, un murmure plaintif.

Alors un bruit formidable éclata dans la cuisine. Le vieux garde avait

tiré. Et aussitôt les fils se précipitèrent, bouchèrent le judas en

dressant la grande table qu'ils assujettirent avec le buffet.

Et je vous jure qu'au fracas du coup de fusil que je n'attendais point,

j'eus une telle angoisse du coeur, de l'âme et du corps, que je me

sentis défaillir, prêt à mourir de peur.

Nous restâmes là jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot,

crispés dans un affolement indicible.

On n'osa débarricader la sortie qu'en apercevant, par la fente d'un

auvent, un mince rayon de jour.

Au pied du mur, contre la porte, le vieux chien gisait, la gueule brisée

d'une balle.

Il était sorti de la cour en creusant un trou sous une palissade.

L'homme au visage brun se tut; puis il ajouta:

--Cette nuit-là pourtant, je ne courus aucun danger; mais j'aimerais

mieux recommencer toutes les heures où j'ai affronté les plus terribles

périls, que la seule minute du coup de fusil sur la tête barbue du

judas.

FARCE NORMANDE

\_A A. de Joinville.\_

La procession se déroulait dans le chemin creux ombragé par les grands

arbres poussés sur les talus des fermes. Les jeunes mariés venaient

d'abord, puis les parents, puis les invités, puis les pauvres du pays,

et les gamins qui tournaient autour du défilé, comme des mouches,

passaient entre les rangs, grimpaient aux branches pour mieux voir.

Le marié était un beau gars, Jean Patu, le plus riche fermier du pays.

C'était, avant tout, un chasseur frénétique qui perdait le bon sens à

satisfaire cette passion, et dépensait de l'argent gros comme lui pour

ses chiens, ses gardes, ses furets et ses fusils.

La mariée, Rosalie Roussel, avait été fort courtisée par tous les partis

des environs, car on la trouvait avenante, et on la savait bien dotée;

mais elle avait choisi Patu, peut-être parce qu'il lui plaisait mieux

que les autres, mais plutôt encore, en Normande réfléchie, parce qu'il

avait plus d'écus.

Lorsqu'ils tournèrent la grande barrière de la ferme maritale, quarante

coups de fusil éclatèrent sans qu'on vît les tireurs cachés dans les

fossés. A ce bruit, une grosse gaieté saisit les hommes qui gigottaient

lourdement en leurs habits de fête; et Patu, quittant sa femme, sauta

sur un valet qu'il apercevait derrière un arbre, empoigna son arme, et

lâcha lui-même un coup de feu en gambadant comme un poulain.

Puis on se remit en route sous les pommiers déjà lourds de fruits, à

travers l'herbe haute, au milieu des veaux qui regardaient de leurs gros

yeux, se levaient lentement et restaient debout, le mufle tendu vers la

noce.

Les hommes redevenaient graves en approchant du repas. Les uns, les

riches, étaient coiffés de hauts chapeaux de soie luisants, qui

semblaient dépaysés en ce lieu; les autres portaient d'anciens

couvre-chefs à poils longs, qu'on aurait dits en peau de taupe; les plus

humbles étaient couronnés de casquettes.

Toutes les femmes avaient des châles lâchés dans le dos, et dont elles

tenaient les bouts sur leurs bras avec cérémonie. Ils étaient rouges,

bigarrés, flamboyants, ces châles; et leur éclat semblait étonner les

poules noires sur le fumier, les canards au bord de la mare, et les

pigeons sur les toits de chaume.

Tout le vert de la campagne, le vert de l'herbe et des arbres, semblait

exaspéré au contact de cette pourpre ardente et les deux couleurs ainsi

voisines devenaient aveuglantes sous le feu du soleil de midi.

La grande ferme paraissait attendre là-bas, au bout de la voûte des

pommiers. Une sorte de fumée sortait de la porte et des fenêtres

ouvertes, et une odeur épaisse de mangeaille s'exhalait du vaste

bâtiment, de toutes ses ouvertures, des murs eux-mêmes.

Comme un serpent, la suite des invités s'allongeait à travers la cour.

Les premiers, atteignant la maison, brisaient la chaîne,

s'éparpillaient, tandis que là-bas il en entrait toujours par la

barrière ouverte. Les fossés maintenant étaient garnis de gamins et de

pauvres curieux; et les coups de fusil ne cessaient pas, éclatant de

tous les côtés à la fois, mêlant à l'air une buée de poudre et cette

odeur qui grise comme de l'absinthe.

Devant la porte, les femmes tapaient sur leurs robes pour en faire

tomber la poussière, dénouaient les oriflammes qui servaient de rubans à

leurs chapeaux, défaisaient leurs châles et les posaient sur leurs bras,

puis entraient dans la maison pour se débarrasser définitivement de ces

ornements.

La table était mise dans la grande cuisine, qui pouvait contenir cent

personnes.

On s'assit à deux heures. A huit heures on mangeait encore. Les hommes

déboutonnés, en bras de chemise, la face rougie, engloutissaient comme

des gouffres. Le cidre jaune luisait, joyeux, clair et doré, dans les

grands verres, à côté du vin coloré, du vin sombre, couleur de sang.

Entre chaque plat on faisait un trou, le trou normand, avec un verre

d'eau-de-vie qui jetait du feu dans les corps et de la folie dans les

têtes.

De temps en temps, un convive plein comme une barrique, sortait

jusqu'aux arbres prochains, se soulageait, puis rentrait avec une faim

nouvelle aux dents.

Les fermières, écarlates, oppressées, les corsages tendus comme des

ballons, coupées en deux par le corset, gonflées du haut et du bas,

restaient à table par pudeur. Mais une d'elles, plus gênée, étant

sortie, toutes alors se levèrent à la suite. Elles revenaient plus

joyeuses, prêtes à rire. Et les lourdes plaisanteries commencèrent.

C'étaient des bordées d'obscénités lâchées à travers la table, et toutes

sur la nuit nuptiale. L'arsenal de l'esprit paysan fut vidé. Depuis cent

ans, les mêmes grivoiseries servaient aux mêmes occasions, et, bien que

chacun les connût, elles portaient encore, faisaient partir en un rire

retentissant les deux enfilées de convives.

Un vieux à cheveux gris appelait: «Les voyageurs pour Mézidon en

voiture». Et c'étaient des hurlements de gaieté.

Tout au bout de la table, quatre gars, des voisins, préparaient des

farces aux mariés, et ils semblaient en tenir une bonne, tant ils

trépignaient en chuchotant.

L'un d'eux, soudain, profitant d'un moment de calme, cria:

--C'est les braconniers qui vont s'en donner c'te nuit, avec la lune

qu'y a!... Dis donc, Jean, c'est pas c'te lune-là qu'tu guetteras, toi?

Le marié, brusquement, se tourna:

--Qu'i z'y viennent, les braconniers!

Mais l'autre se mit à rire:

--Ah! i peuvent y venir; tu quitteras pas ta besogne pour ça!

Toute la tablée fut secouée par la joie. Le sol en trembla, les verres

vibrèrent.

Mais le marié, à l'idée qu'on pouvait profiter de sa noce pour

braconner chez lui, devint furieux:

--J'te dis qu'ça: qu'i z'y viennent!

Alors ce fut une pluie de polissonneries à double sens qui faisaient un

peu rougir la mariée, toute frémissante d'attente.

Puis, quand on eut bu des barils d'eau-de-vie, chacun partit se coucher;

et les jeunes époux entrèrent en leur chambre, située au

rez-de-chaussée, comme toutes les chambres de ferme; et, comme il y

faisait un peu chaud, ils ouvrirent la fenêtre et fermèrent l'auvent.

Une petite lampe de mauvais goût, cadeau du père de la femme, brûlait

sur la commode; et le lit était prêt à recevoir le couple nouveau, qui

ne mettait point à son premier embrassement tout le cérémonial des

bourgeois dans les villes.

Déjà la jeune femme avait enlevé sa coiffure et sa robe, et elle

demeurait en jupon, délaçant ses bottines, tandis que Jean achevait un

cigare, en regardant de coin sa compagne.

Il la guettait d'un oeil luisant, plus sensuel que tendre; car il la

désirait plutôt qu'il ne l'aimait; et, soudain, d'un mouvement brusque,

comme un homme qui va se mettre à l'ouvrage, il enleva son habit.

Elle avait défait ses bottines, et maintenant elle retirait ses bas,

puis elle lui dit, le tutoyant depuis l'enfance: «Va te cacher là-bas,

derrière les rideaux, que j' me mette au lit».

Il fit mine de refuser, puis il y alla d'un air sournois, et se

dissimula, sauf la tête. Elle riait, voulait envelopper ses yeux, et ils

jouaient d'une façon amoureuse et gaie, sans pudeur apprise et sans

gêne.

Pour finir il céda; alors, en une seconde, elle dénoua son dernier

jupon, qui glissa le long de ses jambes, tomba autour de ses pieds et

s'aplatit en rond par terre. Elle l'y laissa, l'enjamba, nue sous la

chemise flottante et elle se glissa dans le lit, dont les ressorts

chantèrent sous son poids.

Aussitôt il arriva, déchaussé lui-même, en pantalon, et il se courbait

vers sa femme, cherchant ses lèvres qu'elle cachait dans l'oreiller,

quand un coup de feu retentit au loin, dans la direction du bois des

Râpées, lui sembla-t-il.

Il se redressa inquiet, le coeur crispé, et, courant à la fenêtre, il

décrocha l'auvent.

La pleine lune baignait la cour d'une lumière jaune. L'ombre des

pommiers faisait des taches sombres à leur pied; et, au loin, la

campagne, couverte de moissons mûres, luisait.

Comme Jean s'était penché au dehors, épiant toutes les rumeurs de la

nuit, deux bras nus vinrent se nouer sous son cou, et sa femme, le

tirant en arrière, murmura: «Laisse donc, qu'est-ce que ça fait,

viens-t'en.»

Il se retourna, la saisit, l'étreignit, la palpant sous la toile légère;

et, l'enlevant dans ses bras robustes, il l'emporta vers leur couche.

Au moment où il la posait sur le lit, qui plia sous le poids, une

nouvelle détonation, plus proche celle-là, retentit.

Alors Jean, secoué d'une colère tumultueuse, jura: «Non de D...! ils

croient que je ne sortirai pas à cause de toi?... Attends, attends!» Il

se chaussa, décrocha son fusil toujours pendu à portée de sa main, et,

comme sa femme se traînait à ses genoux et le suppliait, éperdue, il se

dégagea vivement, courut à la fenêtre et sauta dans la cour.

Elle attendit une heure, deux heures, jusqu'au jour. Son mari ne rentra

pas. Alors elle perdit la tête, appela, raconta la fureur de Jean et sa

course après les braconniers.

Aussitôt les valets, les charretiers, les gars partirent à la recherche

du maître.

On le retrouva à deux lieues de la ferme, ficelé des pieds à la tête, à

moitié mort de fureur, son fusil tordu, sa culotte à l'envers, avec

trois lièvres trépassés autour du cou et une pancarte sur la poitrine:

«Qui va à la chasse, perd sa place.»

Et, plus tard, quand il racontait cette nuit d'épousailles, il ajoutait:

«Oh! pour une farce! c'était une bonne farce. Ils m'ont pris dans un

collet comme un lapin, les salauds, et ils m'ont caché la tête dans un

sac. Mais si je les tâte un jour, gare à eux!»

\* \* \* \* \*

Et voilà comment on s'amuse, les jours de noce, au pays normand.

LES SABOTS

\_A Léon Fontaine.\_

Le vieux curé bredouillait les derniers mots de son sermon au-dessus des

bonnets blancs des paysannes et des cheveux rudes ou pommadés des

paysans. Les grands paniers des fermières venues de loin pour la messe

étaient posés à terre à côté d'elles; et la lourde chaleur d'un jour de

juillet dégageait de tout le monde une odeur de bétail, un fumet de

troupeau. Les voix des coqs entraient par la grande porte ouverte, et

aussi les meuglements des vaches couchées dans un champ voisin. Parfois

un souffle d'air chargé d'aromes des champs s'engouffrait sous le

portail et, en soulevant sur son passage les longs rubans des coiffures,

il allait faire vaciller sur l'autel les petites flammes jaunes au bout

des cierges... «Comme le désire le bon Dieu. Ainsi soit-il!» prononçait

le prêtre. Puis il se tut, ouvrit un livre et se mit, comme chaque

semaine, à recommander à ses ouailles les petites affaires intimes de la

commune. C'était un vieux homme à cheveux blancs qui administrait la

paroisse depuis bientôt quarante ans, et le prône lui servait pour

communiquer familièrement avec tout son monde.

Il reprit: «Je recommande à vos prières Désiré Vallin, qu'est bien

malade et aussi la Paumelle qui ne se remet pas vite de ses couches.»

Il ne savait plus; il cherchait les bouts de papier posés dans un

bréviaire. Il en retrouva deux enfin, et continua: «Il ne faut pas que

les garçons et les filles viennent comme ça, le soir, dans le cimetière,

ou bien je préviendrai le garde champêtre.--M. Césaire Omont voudrait

bien trouver une jeune fille honnête comme servante.» Il réfléchit

encore quelques secondes, puis ajouta: «C'est tout, mes frères, c'est la

grâce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du

Saint-Esprit.»

Et il descendit de la chaire pour terminer sa messe.

\* \* \* \* \*

Quand les Malandain furent rentrés dans leur chaumière, la dernière du

hameau de la Sablière, sur la route de Fourville, le père, un vieux

petit paysan sec et ridé, s'assit devant la table, pendant que sa femme

décrochait la marmite et que sa fille Adélaïde prenait dans le buffet

les verres et les assiettes, et il dit: «Ça s'rait p'têtre bon, c'te

place chez maîtr' Omont, vu que le v'là veuf, que sa bru l'aime pas,

qu'il est seul et qu'il a d'quoi. J'ferions p'têtre ben d'y envoyer

Adélaïde.»

La femme posa sur la table la marmite toute noire, enleva le couvercle,

et, pendant que montait au plafond une vapeur de soupe pleine d'une

odeur de choux, elle réfléchit.

L'homme reprit: «Il a d'quoi, pour sûr. Mais qu'il faudrait être

dégourdi et qu'Adélaïde l'est pas un brin.»

La femme alors articula: «J'pourrions voir tout d'même.» Puis, se

tournant vers sa fille, une gaillarde à l'air niais, aux cheveux jaunes,

aux grosses joues rouges comme la peau des pommes, elle cria:

«T'entends, grande bête. T'iras chez maît' Omont t'proposer comme

servante, et tu f'ras tout c'qu'il te commandera.»

La fille se mit à rire sottement sans répondre. Puis tous trois

commencèrent à manger.

Au bout de dix minutes, le père reprit: «Écoute un mot, la fille, et

tâche d'n' point te mettre en défaut sur ce que j'vas te dire...»

Et il lui traça en termes lents et minutieux toute une règle de

conduite, prévoyant les moindres détails, la préparant à cette conquête

d'un vieux veuf mal avec sa famille.

La mère avait cessé de manger pour écouter, et elle demeurait, la

fourchette à la main, les yeux sur son homme et sur sa fille tour à

tour, suivant cette instruction avec une attention concentrée et muette.

Adélaïde restait inerte, le regard errant et vague, docile et stupide.

Dès que le repas fut terminé, la mère lui fit mettre son bonnet, et

elles partirent toutes deux pour aller trouver M. Césaire Omont. Il

habitait une sorte de petit pavillon de briques adossé aux bâtiments

d'exploitation qu'occupaient ses fermiers. Car il s'était retiré du

faire-valoir, pour vivre de ses rentes.

Il avait environ cinquante-cinq ans; il était gros, jovial et bourru

comme un homme riche. Il riait et criait à faire tomber les murs, buvait

du cidre et de l'eau-de-vie à pleins verres, et passait encore pour

chaud, malgré son âge.

Il aimait à se promener dans les champs, les mains derrière le dos,

enfonçant ses sabots de bois dans la terre grasse, considérant la levée

du blé ou la floraison des colzas d'un oeil d'amateur à son aise, qui

aime ça, mais qui ne se la foule plus.

On disait de lui: «C'est un père Bon-Temps, qui n'est pas bien levé tous

les jours.»

Il reçut les deux femmes, le ventre à table, achevant son café. Et, se

renversant, il demanda:

--Qu'est-ce que vous désirez?

La mère prit la parole:

--C'est not' fille Adélaïde que j'viens vous proposer pour servante, vu

c'qu'a dit çu matin monsieur le curé.»

Maître Omont considéra la fille, puis, brusquement: «Quel âge qu'elle a,

c'te grande bique-là?»

«--Vingt-un ans à la Saint-Michel, monsieur Omont.»

«--C'est bien; all'aura quinze francs par mois et l'fricot. J'l'attends

d'main, pour faire ma soupe du matin.»

Et il congédia les deux femmes.

Adélaïde entra en fonctions le lendemain et se mit à travailler dur,

sans dire un mot, comme elle faisait chez ses parents.

Vers neuf heures, comme elle nettoyait les carreaux de la cuisine,

monsieur Omont la héla.

«--Adélaïde!»

Elle accourut. «Me v'là, not' maître.»

Dès qu'elle fut en face de lui, les mains rouges et abandonnées, l'oeil

trouble, il déclara: «Écoute un peu, qu'il n'y ait pas d'erreur entre

nous. T'es ma servante, mais rien de plus. T'entends. Nous ne mêlerons

point nos sabots.

--Oui, not' maître.

--Chacun sa place, ma fille, t'as ta cuisine; j'ai ma salle. A part ça,

tout sera pour té comme pour mé. C'est convenu?

--Oui, not' maître.

--Allons, c'est bien, va à ton ouvrage.

Et elle alla reprendre sa besogne.

A midi elle servit le dîner du maître dans sa petite salle à papier

peint, puis, quand la soupe fut sur la table, elle alla prévenir M.

Omont.

«--C'est servi, not' maître.»

Il entra, s'assit, regarda autour de lui, déplia sa serviette, hésita

une seconde, puis, d'une voix de tonnerre:

«--Adélaïde!»

Elle arriva, effarée. Il cria comme s'il allait la massacrer. «Eh bien,

nom de D... et té, ousqu'est ta place?»

«--Mais... not' maître...»

Il hurlait: «J'aime pas manger tout seul, nom de D...; tu vas te mett'

là ou bien foutre le camp si tu n'veux pas. Va chercher t'nassiette et

ton verre.»

Épouvantée, elle apporta son couvert en balbutiant: «Me v'là, not'

maître.»

Et elle s'assit en face de lui.

Alors il devint jovial; il trinquait, tapait sur la table, racontait des

histoires qu'elle écoutait les yeux baissés, sans oser prononcer un mot.

De temps en temps elle se levait pour aller chercher du pain, du cidre,

des assiettes.

En apportant le café, elle ne déposa qu'une tasse devant lui; alors,

repris de colère, il grogna:

--Eh bien, et pour té?

--J'n'en prends point, not' maître.

--Pourquoi que tu n'en prends point?

--Parce que je l'aime point.

Alors il éclata de nouveau: «J'aime pas prend' mon café tout seul, nom

de D... Si tu n'veux pas t'mett'à en prendre itou, tu vas foutre le

camp, nom de D... Va chercher une tasse et plus vite que ça.»

Elle alla chercher une tasse, se rassit, goûta la noire liqueur, fit la

grimace, mais, sous l'oeil furieux du maître, avala jusqu'au bout. Puis

il lui fallut boire le premier verre d'eau-de-vie de la rincette, le

second du pousse-rincette, et le troisième du coup-de-pied-au-cul.

Et M. Omont la congédia. «Va laver ta vaisselle maintenant, t'es une

bonne fille.»

Il en fut de même au dîner. Puis elle dut faire sa partie de dominos;

puis il l'envoya se mettre au lit.

«--Va te coucher, je monterai tout à l'heure.»

Et elle gagna sa chambre, une mansarde sous le toit. Elle fit sa

prière, se dévêtit et se glissa dans ses draps.

Mais soudain elle bondit, effarée. Un cri furieux faisait trembler la

maison.

--Adélaïde?

Elle ouvrit sa porte et répondit de son grenier:

«--Me v'là, not' maître.»

--Ousque t'es?

--Mais j'suis dans mon lit, donc, not' maître.

Alors il vociféra: «Veux-tu bien descendre, nom de D... J'aime pas

coucher tout seul, nom de D..., et si tu n'veux point, tu vas me foutre

le camp, nom de D...»

Alors, elle répondit d'en haut, éperdue, cherchant sa chandelle:

«--Me v'là, not' maître!»

Et il entendit ses petits sabots découverts battre le sapin de

l'escalier; et, quand elle fut arrivée aux dernières marches, il la

prit par le bras, et dès qu'elle eut laissé devant la porte ses étroites

chaussures de bois à côté des grosses galoches du maître, il la poussa

dans sa chambre en grognant:

«--Plus vite que ça, donc, nom de D...!»

Et elle répétait sans cesse, ne sachant plus ce qu'elle disait:

«--Me v'là, me v'là, not' maître.»

\* \* \* \* \*

Six mois après, comme elle allait voir ses parents, un dimanche, son

père l'examina curieusement, puis demanda:

--T'es-ti point grosse?

Elle restait stupide, regardant son ventre, répétant: «Mais non, je n'

crois point.»

Alors, il l'interrogea, voulant tout savoir:

--Dis-mé si vous n'avez point, quéque soir, mêlé vos sabots?

--Oui, je les ons mêlés l'premier soir et puis l'sautres.

--Mais alors t'es pleine, grande futaille.

Elle se mit à sangloter, balbutiant: «J'savais ti, mé? J'savais ti, mé?»

Le père Malandain la guettait, l'oeil éveillé, la mine satisfaite. Il

demanda:

--Quéque tu ne savais point?

Elle prononça, à travers ses pleurs: «J'savais ti, mé, que ça se faisait

comme ça, d's'éfants!»

Sa mère rentrait. L'homme articula, sans colère: «La v'là grosse, à

c't'heure.»

Mais la femme se fâcha, révoltée d'instinct, injuriant à pleine gueule

sa fille en larmes, la traitant de «manante» et de «traînée».

Alors le vieux la fit taire. Et comme il prenait sa casquette pour aller

causer de leurs affaires avec maît' Césaire Omont, il déclara:

«All' est tout d' même encore pu sotte que j'aurais cru. All' n'savait

point c'qu'all' faisait, c'te niente.

Au prône du dimanche suivant, le vieux curé publiait les bans de M.

Onufre-Césaire Omont avec Céleste-Adélaïde Malandain.

LA REMPAILLEUSE

\_A Léon Hennique.\_

C'était à la fin du dîner d'ouverture de chasse chez le marquis de

Bertrans. Onze chasseurs, huit jeunes femmes et le médecin du pays

étaient assis autour de la grande table illuminée, couverte de fruits et

de fleurs.

On vint à parler d'amour, et une grande discussion s'éleva, l'éternelle

discussion, pour savoir si on pouvait aimer vraiment une fois ou

plusieurs fois. On cita des exemples de gens n'ayant jamais eu qu'un

amour sérieux; on cita aussi d'autres exemples de gens ayant aimé

souvent, avec violence. Les hommes, en général, prétendaient que la

passion, comme les maladies, peut frapper plusieurs fois le même être,

et le frapper à le tuer si quelque obstacle se dresse devant lui. Bien

que cette manière de voir ne fût pas contestable, les femmes, dont

l'opinion s'appuyait sur la poésie bien plus que sur l'observation,

affirmaient que l'amour, l'amour vrai, le grand amour, ne pouvait tomber

qu'une fois sur un mortel, qu'il était semblable à la foudre, cet amour,

et qu'un coeur touché par lui demeurait ensuite tellement vidé, ravagé,

incendié, qu'aucun autre sentiment puissant, même aucun rêve, n'y

pouvait germer de nouveau.

Le marquis ayant aimé beaucoup, combattait vivement cette croyance:

--Je vous dis, moi, qu'on peut aimer plusieurs fois avec toutes ses

forces et toute son âme. Vous me citez des gens qui se sont tués par

amour, comme preuve de l'impossibilité d'une seconde passion. Je vous

répondrai que, s'ils n'avaient pas commis cette bêtise de se suicider,

ce qui leur enlevait toute chance de rechute, ils se seraient guéris; et

ils auraient recommencé, et toujours, jusqu'à leur mort naturelle. Il en

est des amoureux comme des ivrognes. Qui a bu boira--qui a aimé aimera.

C'est une affaire de tempérament, cela.

On prit pour arbitre le docteur, vieux médecin parisien retiré aux

champs, et on le pria de donner son avis.

Justement il n'en avait pas:

--Comme l'a dit le marquis, c'est une affaire de tempérament; quant à

moi, j'ai eu connaissance d'une passion qui dura cinquante-cinq ans,

sans un jour de répit, et qui ne se termina que par la mort.

La marquise battit des mains.

--Est-ce beau cela! Et quel rêve d'être aimé ainsi! Quel bonheur de

vivre cinquante-cinq ans tout enveloppé de cette affection acharnée et

pénétrante! Comme il a dû être heureux, et bénir la vie, celui qu'on

adora de la sorte!

Le médecin sourit:

--En effet, madame, vous ne vous trompez pas sur ce point, que l'être

aimé fut un homme. Vous le connaissez, c'est M. Chouquet, le pharmacien

du bourg. Quant à elle, la femme, vous l'avez connue aussi, c'est la

vieille rempailleuse de chaises qui venait tous les ans au château. Mais

je vais me faire mieux comprendre.

L'enthousiasme des femmes était tombé; et leur visage dégoûté disait:

«Pouah!» comme si l'amour n'eût dû frapper que des êtres fins et

distingués, seuls dignes de l'intérêt des gens comme il faut.

\* \* \* \* \*

Le médecin reprit:

--J'ai été appelé, il y a trois mois, auprès de cette vieille femme, à

son lit de mort. Elle était arrivée la veille, dans la voiture qui lui

servait de maison, traînée par la rosse que vous avez vue, et

accompagnée de ses deux grands chiens noirs, ses amis et ses gardiens.

Le curé était déjà là. Elle nous fit ses exécuteurs testamentaires, et,

pour nous dévoiler le sens de ses volontés dernières, elle nous raconta

toute sa vie. Je ne sais rien de plus singulier et de plus poignant.

Son père était rempailleur et sa mère rempailleuse. Elle n'a jamais eu

de logis planté en terre.

Toute petite, elle errait, haillonneuse, vermineuse, sordide. On

s'arrêtait à l'entrée des villages, le long des fossés; on dételait la

voiture; le cheval broutait; le chien dormait, le museau sur ses pattes;

et la petite se roulait dans l'herbe pendant que le père et la mère

rafistolaient, à l'ombre des ormes du chemin, tous les vieux sièges de

la commune. On ne parlait guère, dans cette demeure ambulante. Après les

quelques mots nécessaires pour décider qui ferait le tour des maisons en

poussant le cri bien connu: «Remmm-pailleur de chaises!» on se mettait à

tortiller la paille, face à face ou côte à côte. Quand l'enfant allait

trop loin ou tentait d'entrer en relations avec quelque galopin du

village, la voix colère du père la rappelait: «Veux-tu bien revenir ici,

crapule!» C'étaient les seuls mots de tendresse qu'elle entendait.

Quand elle devint plus grande, on l'envoya faire la récolte des fonds de

siège avariés. Alors elle ébaucha quelques connaissances de place en

place avec les gamins; mais c'étaient alors les parents de ses nouveaux

amis qui rappelaient brutalement leurs enfants: «Veux-tu bien venir ici,

polisson! Que je te voie causer avec les va-nu-pieds!...»

Souvent les petits gars lui jetaient des pierres.

Des dames lui ayant donné quelques sous, elle les garda soigneusement.

\* \* \* \* \*

Un jour--elle avait alors onze ans--comme elle passait par ce pays, elle

rencontra derrière le cimetière le petit Chouquet qui pleurait parce

qu'un camarade lui avait volé deux liards. Ces larmes d'un petit

bourgeois, d'un de ces petits qu'elle s'imaginait dans sa frêle caboche

de déshéritée, être toujours contents et joyeux, la bouleversèrent. Elle

s'approcha, et, quand elle connut la raison de sa peine, elle versa

entre ses mains toutes ses économies, sept sous, qu'il prit

naturellement, en essuyant ses larmes. Alors, folle de joie, elle eut

l'audace de l'embrasser. Comme il considérait attentivement sa monnaie,

il se laissa faire. Ne se voyant ni repoussée ni battue, elle

recommença; elle l'embrassa à pleins bras, à plein coeur. Puis elle se

sauva.

Que se passa-t-il dans cette misérable tête? S'est-elle attachée à ce

mioche parce qu'elle lui avait sacrifié sa fortune de vagabonde, ou

parce qu'elle lui avait donné son premier baiser tendre? Le mystère est

le même pour les petits que pour les grands.

Pendant des mois, elle rêva de ce coin de cimetière et de ce gamin. Dans

l'espérance de le revoir, elle vola ses parents, grappillant un sou

par-ci, un sou par-là, sur un rempaillage, ou sur les provisions qu'elle

allait acheter.

Quand elle revint, elle avait deux francs dans sa poche, mais elle ne

put qu'apercevoir le petit pharmacien, bien propre, derrière les

carreaux de la boutique paternelle, entre un bocal rouge et un ténia.

Elle ne l'en aima que davantage, séduite, émue, extasiée par cette

gloire de l'eau colorée, cette apothéose des cristaux luisants.

Elle garda en elle son souvenir ineffaçable, et, quand elle le

rencontra, l'an suivant, derrière l'école, jouant aux billes avec ses

camarades, elle se jeta sur lui, le saisit dans ses bras, et le baisa

avec tant de violence qu'il se mit à hurler de peur. Alors, pour

l'apaiser, elle lui donna son argent: trois francs vingt, un vrai

trésor, qu'il regardait avec des yeux agrandis.

Il le prit et se laissa caresser tant qu'elle voulut.

Pendant quatre ans encore, elle versa entre ses mains toutes ses

réserves, qu'il empochait avec conscience en échange de baisers

consentis. Ce fut une fois trente sous, une fois deux francs, une fois

douze sous (elle en pleura de peine et d'humiliation, mais l'année avait

été mauvaise) et la dernière fois, cinq francs, une grosse pièce ronde,

qui le fit rire d'un rire content.

Elle ne pensait plus qu'à lui; et il attendait son retour avec une

certaine impatience, courait au-devant d'elle en la voyant, ce qui

faisait bondir le coeur de la fillette.

Puis il disparut. On l'avait mis au collège. Elle le sut en interrogeant

habilement. Alors elle usa d'une diplomatie infinie pour changer

l'itinéraire de ses parents et les faire passer par ici au moment des

vacances. Elle y réussit, mais après un an de ruses. Elle était donc

restée deux ans sans le revoir; et elle le reconnut à peine, tant il

était changé, grandi, embelli, imposant dans sa tunique à boutons d'or.

Il feignit de ne pas la voir et passa fièrement près d'elle.

Elle en pleura pendant deux jours; et depuis lors elle souffrit sans

fin.

Tous les ans elle revenait; passait devant lui sans oser le saluer et

sans qu'il daignât même tourner les yeux vers elle. Elle l'aimait

éperdument. Elle me dit: «C'est le seul homme que j'aie vu sur la terre,

monsieur le médecin; je ne sais pas si les autres existaient seulement.»

Ses parents moururent. Elle continua leur métier, mais elle prit deux

chiens au lieu d'un, deux terribles chiens qu'on n'aurait pas osé

braver.

Un jour, en rentrant dans ce village où son coeur était resté, elle

aperçut une jeune femme qui sortait de la boutique Chouquet au bras de

son bien-aimé. C'était sa femme. Il était marié.

Le soir même, elle se jeta dans la mare qui est sur la place de la

Mairie. Un ivrogne attardé la repêcha, et la porta à la pharmacie. Le

fils Chouquet descendit en robe de chambre, pour la soigner, et, sans

paraître la reconnaître, la déshabilla, la frictionna, puis il lui dit

d'une voix dure: «Mais vous êtes folle! Il ne faut pas être bête comme

ça!

Cela suffit pour la guérir. Il lui avait parlé! Elle était heureuse

pour longtemps.

Il ne voulut rien recevoir en rémunération de ses soins, bien qu'elle

insistât vivement pour le payer.

Et toute sa vie s'écoula ainsi. Elle rempaillait en songeant à Chouquet.

Tous les ans, elle l'apercevait derrière ses vitraux. Elle prit

l'habitude d'acheter chez lui des provisions de menus médicaments. De la

sorte elle le voyait de près, et lui parlait, et lui donnait encore de

l'argent.

Comme je vous l'ai dit en commençant, elle est morte ce printemps. Après

m'avoir raconté toute cette triste histoire, elle me pria de remettre à

celui qu'elle avait si patiemment aimé toutes les économies de son

existence, car elle n'avait travaillé que pour lui, disait-elle, jeûnant

même pour mettre de côté, et être sûre qu'il penserait à elle, au moins

une fois, quand elle serait morte.

Elle me donna donc deux mille trois cent vingt-sept francs. Je laissai

à M. le curé les vingt-sept francs pour l'enterrement, et j'emportai le

reste quand elle eut rendu le dernier soupir.

Le lendemain, je me rendis chez les Chouquet. Ils achevaient de

déjeuner, en face l'un de l'autre, gros et rouges, fleurant les produits

pharmaceutiques, importants et satisfaits.

On me fit asseoir; on m'offrit un kirsch, que j'acceptai; et je

commençai mon discours d'une voix émue, persuadé qu'ils allaient

pleurer.

Dès qu'il eut compris qu'il avait été aimé de cette vagabonde, de cette

rempailleuse, de cette rouleuse, Chouquet bondit d'indignation, comme si

elle lui avait volé sa réputation, l'estime des honnêtes gens, son

honneur intime, quelque chose de délicat qui lui était plus cher que la

vie.

Sa femme, aussi exaspérée que lui, répétait: «Cette gueuse! cette

gueuse! cette gueuse!...» Sans pouvoir trouver autre chose.

Il s'était levé; il marchait à grands pas derrière la table, le bonnet

grec chaviré sur une oreille. Il balbutiait: «Comprend-on ça, docteur?

Voilà de ces choses horribles pour un homme! Que faire? Oh! si je

l'avais su de son vivant, je l'aurais fait arrêter par la gendarmerie et

flanquer en prison. Et elle n'en serait pas sortie, je vous en réponds!»

Je demeurais stupéfait du résultat de ma démarche pieuse. Je ne savais

que dire ni que faire. Mais j'avais à compléter ma mission. Je repris:

«Elle m'a chargé de vous remettre ses économies, qui montent à deux

mille trois cents francs. Comme ce que je viens de vous apprendre semble

vous être fort désagréable, le mieux serait peut-être de donner cet

argent aux pauvres.»

Ils me regardaient, l'homme et la femme, perdus de saisissement.

Je tirai l'argent de ma poche, du misérable argent de tous les pays et

de toutes les marques, de l'or et des sous mêlés. Puis je demandai: «Que

décidez-vous?»

Mme Chouquet parla la première: «Mais, puisque c'était sa dernière

volonté, à cette femme... il me semble qu'il nous est bien difficile de

refuser.»

Le mari, vaguement confus, reprit: «Nous pourrions toujours acheter avec

ça quelque chose pour nos enfants.»

Je dis d'un air sec: «Comme vous voudrez.»

Il reprit: «Donnez toujours, puisqu'elle vous en a chargé; nous

trouverons bien moyen de l'employer à quelque bonne oeuvre.»

Je remis l'argent, je saluai, et je partis.

\* \* \* \* \*

Le lendemain Chouquet vint me trouver et, brusquement: «Mais elle a

laissé ici sa voiture, cette... cette femme. Qu'est-ce que vous en

faites, de cette voiture?

«--Rien, prenez-la si vous voulez.

«--Parfait; cela me va; j'en ferai une cabane pour mon potager.»

Il s'en allait. Je le rappelai. «Elle a laissé aussi son vieux cheval et

ses deux chiens. Les voulez-vous?» Il s'arrêta, surpris: «Ah! non, par

exemple; que voulez-vous que j'en fasse? Disposez-en comme vous

voudrez.» Et il riait. Puis il me tendit sa main que je serrai. Que

voulez-vous? Il ne faut pas dans un pays, que le médecin et le

pharmacien soient ennemis.

J'ai gardé les chiens chez moi. Le curé, qui a une grande cour, a pris

le cheval. La voiture sert de cabane à Chouquet; et il a acheté cinq

obligations de chemin de fer avec l'argent.

Voilà le seul amour profond que j'aie rencontré, dans ma vie.»

Le médecin se tut.

Alors la marquise, qui avait des larmes dans les yeux, soupira:

«Décidément, il n'y a que les femmes pour savoir aimer!»

EN MER

\_A Henry Céara.\_

On lisait dernièrement dans les journaux les lignes suivantes:

«BOULOGNE-SUR-MER, 22 janvier.--On nous écrit:

«Un affreux malheur vient de jeter la consternation parmi notre

population maritime déjà si éprouvée depuis deux années. Le bateau de

pêche commandé par le patron Javel, entrant dans le port, a été jeté à

l'Ouest et est venu se briser sur les roches du brise-lames de la jetée.

«Malgré les efforts du bateau de sauvetage et des lignes envoyées au

moyen du fusil porte-amarre, quatre hommes et le mousse ont péri.

«Le mauvais temps continue. On craint de nouveaux sinistres.»

Quel est ce patron Javel? Est-il le frère du manchot?

Si le pauvre homme roulé par la vague, et mort peut-être sous les débris

de son bateau mis en pièces, est celui auquel je pense, il avait

assisté, voici dix-huit ans maintenant, à un autre drame, terrible et

simple comme sont toujours ces drames formidables des flots.

\* \* \* \* \*

Javel aîné était alors patron d'un chalutier.

Le chalutier est le bateau de pêche par excellence. Solide à ne craindre

aucun temps, le ventre rond, roulé sans cesse par les lames comme un

bouchon, toujours dehors, toujours fouetté par les vents durs et salés

de la Manche, il travaille la mer, infatigable, la voile gonflée,

traînant par le flanc un grand filet qui racle le fond de l'Océan, et

détache et cueille toutes les bêtes endormies dans les roches, les

poissons plats collés au sable, les crabes lourds aux pattes crochues,

les homards aux moustaches pointues.

Quand la brise est fraîche et la vague courte, le bateau se met à

pêcher. Son filet est fixé tout le long d'une grande tige de bois garnie

de fer qu'il laisse descendre au moyen de deux câbles glissant sur deux

rouleaux aux deux bouts de l'embarcation. Et le bateau, dérivant sous le

vent et le courant, tire avec lui cet appareil qui ravage et dévaste le

sol de la mer.

Javel avait à son bord son frère cadet, quatre hommes et un mousse. Il

était sorti de Boulogne par un beau temps clair pour jeter le chalut.

Or, bientôt le vent s'éleva, et une bourrasque survenant força le

chalutier à fuir. Il gagna les côtes d'Angleterre; mais la mer démontée

battait les falaises, se ruait contre la terre, rendait impossible

l'entrée des ports. Le petit bateau reprit le large et revint sur les

côtes de France. La tempête continuait à faire infranchissables les

jetées, enveloppant d'écume, de bruit et de danger tous les abords des

refuges.

Le chalutier repartit encore, courant sur le dos des flots, ballotté,

secoué, ruisselant, souffleté par des paquets d'eau, mais gaillard,

malgré tout, accoutumé à ces gros temps qui le tenaient parfois cinq ou

six jours errant entre les deux pays voisins sans pouvoir aborder l'un

ou l'autre.

Puis enfin l'ouragan se calma comme il se trouvait en pleine mer, et,

bien que la vague fût encore forte, le patron commanda de jeter le

chalut.

Donc le grand engin de pêche fut passé par-dessus bord, et deux hommes à

l'avant, deux hommes à l'arrière, commencèrent à filer sur les rouleaux

les amarres qui le tenaient. Soudain il toucha le fond; mais une haute

lame inclinant le bateau, Javel cadet, qui se trouvait à l'avant et

dirigeait la descente du filet, chancela, et son bras se trouva saisi

entre la corde un instant détendue par la secousse et le bois où elle

glissait. Il fit un effort désespéré, tâchant de l'autre main de

soulever l'amarre, mais le chalut traînait déjà et le câble roidi ne

céda point.

L'homme crispé par la douleur appela. Tous accoururent. Son frère quitta

la barre. Ils se jetèrent sur la corde, s'efforçant de dégager le membre

qu'elle broyait. Ce fut en vain. «Faut couper», dit un matelot, et il

tira de sa poche un large couteau, qui pouvait, en deux coups, sauver le

bras de Javel cadet.

Mais couper, c'était perdre le chalut, et ce chalut valait de l'argent,

beaucoup d'argent, quinze cents francs; et il appartenait à Javel aîné,

qui tenait à son avoir.

Il cria, le coeur torturé: «Non, coupe pas, attends, je vas lofer.» Et

il courut au gouvernail, mettant toute la barre dessous.

Le bateau n'obéit qu'à peine, paralysé par ce filet qui immobilisait son

impulsion, et entraîné d'ailleurs par la force de la dérive et du vent.

Javel cadet s'était laissé tomber sur les genoux, les dents serrées, les

yeux hagards. Il ne disait rien. Son frère revint, craignant toujours le

couteau d'un marin: «Attends, attends, coupe pas, faut mouiller

l'ancre.»

L'ancre fut mouillée, toute la chaîne filée, puis on se mit à virer au

cabestan pour détendre les amarres du chalut. Elles s'amollirent, enfin,

et on dégagea le bras inerte, sous la manche de laine ensanglantée.

Javel cadet semblait idiot. On lui retira la vareuse et on vit une chose

horrible, une bouillie de chairs dont le sang jaillissait à flots qu'on

eût dit poussés par une pompe. Alors l'homme regarda son bras et

murmura: «Foutu».

Puis, comme l'hémorragie faisait une mare sur le pont du bateau, un des

matelots cria: «Il va se vider, faut nouer la veine.»

Alors ils prirent une ficelle, une grosse ficelle brune et goudronnée,

et, enlaçant le membre au-dessus de la blessure, ils serrèrent de toute

leur force. Les jets de sang s'arrêtaient peu à peu; ils finirent par

cesser tout à fait.

\* \* \* \* \*

Javel cadet se leva, son bras pendait à son côté. Il le prit de l'autre

main, le souleva, le tourna, le secoua. Tout était rompu, les os cassés;

les muscles seuls retenaient ce morceau de son corps. Il le considérait

d'un oeil morne, réfléchissant. Puis il s'assit sur une voile pliée, et

les camarades lui conseillèrent de mouiller sans cesse la blessure pour

empêcher le mal noir.

On mit un seau auprès de lui, et, de minute en minute, il puisait dedans

au moyen d'un verre, et baignait l'horrible plaie en laissant couler

dessus un petit filet d'eau claire.

--Tu serais mieux en bas, lui dit son frère. Il descendit, mais au bout

d'une heure il remonta, ne se sentant pas bien tout seul. Et puis, il

préférait le grand air. Il se rassit sur sa voile et recommença à

bassiner son bras.

La pêche était bonne. Les larges poissons à ventre blanc gisaient à côté

de lui, secoués par des spasmes de mort; il les regardait sans cesser

d'arroser ses chairs écrasées.

\* \* \* \* \*

Comme on allait regagner Boulogne, un nouveau coup de vent se déchaîna;

et le petit bateau recommença sa course folle, bondissant et culbutant,

secouant le triste blessé.

La nuit vint. Le temps fut gros jusqu'à l'aurore. Au soleil levant on

apercevait de nouveau l'Angleterre, mais, comme la mer était moins dure,

on repartit pour la France en louvoyant.

Vers le soir, Javel cadet appela ses camarades et leur montra des traces

noires, toute une vilaine apparence de pourriture sur la partie du

membre qui ne tenait plus à lui.

Les matelots regardaient, disant leur avis.

«--Ça pourrait bien être le Noir», pensait l'un.

«--Faudrait de l'eau salée là-dessus», déclarait un autre.

On apporta donc de l'eau salée et on en versa sur le mal. Le blessé

devint livide, grinça des dents, se tordit un peu; mais il ne cria pas.

Puis, quand la brûlure se fut calmée: «Donne-moi ton couteau», dit-il à

son frère. Le frère tendit son couteau.

«Tiens-moi le bras en l'air, tout drait, tire dessus.»

On fit ce qu'il demandait.

Alors il se mit à couper lui-même. Il coupait doucement, avec réflexion,

tranchant les derniers tendons avec cette lame aiguë, comme un fil de

rasoir; et bientôt il n'eut plus qu'un moignon. Il poussa un profond

soupir et déclara. «Fallait ça. J'étais foutu».

Il semblait soulagé et respirait avec force. Il recommença à verser de

l'eau sur le tronçon de membre qui lui restait.

La nuit fut mauvaise encore et on ne put atterrir.

Quand le jour parut, Javel cadet prit son bras détaché et l'examina

longuement. La putréfaction se déclarait. Les camarades vinrent aussi

l'examiner, et ils se le passaient de main en main, le tâtaient, le

retournaient, le flairaient.

Son frère dit: «Faut jeter ça à la mer à c't'heure.»

Mais Javel cadet se fâcha: «Ah! mais non, ah! mais non. J'veux point.

C'est à moi, pas vrai, pisque c'est mon bras.»

Il le reprit et le posa entre ses jambes.

«--Il va pas moins pourrir», dit l'aîné. Alors une idée vint au blessé.

Pour conserver le poisson quand on tenait longtemps la mer, on

l'empilait en des barils de sel.

Il demanda: «J'pourrions t'y point l'mettre dans la saumure.

«Ça, c'est vrai», déclarèrent les autres.

Alors on vida un des barils, plein déjà de la pêche des jours derniers;

et, tout au fond, on déposa le bras. On versa du sel dessus, puis on

replaça, un à un, les poissons.

Un des matelots fit cette plaisanterie: «Pourvu que je l'vendions point

à la criée.»

Et tout le monde rit, hormis les deux Javel.

Le vent soufflait toujours. On louvoya encore en vue de Boulogne

jusqu'au lendemain dix heures. Le blessé continuait sans cesse à jeter

de l'eau sur sa plaie.

De temps en temps il se levait et marchait d'un bout à l'autre du

bateau.

Son frère, qui tenait la barre, le suivait de l'oeil en hochant la tête.

On finit par rentrer au port.

Le médecin examina la blessure et la déclara en bonne voie. Il fit un

pansement complet et ordonna le repos. Mais Javel ne voulut pas se

coucher sans avoir repris son bras, et il retourna bien vite au port

pour retrouver le baril qu'il avait marqué d'une croix.

On le vida devant lui et il ressaisit son membre, bien conservé dans la

saumure, ridé, rafraîchi. Il l'enveloppa dans une serviette emportée à

cette intention, et rentra chez lui.

Sa femme et ses enfants examinèrent longuement ce débris du père, tâtant

les doigts, enlevant les brins de sel restés sous les ongles; puis on

fit venir le menuisier qui prit mesure pour un petit cercueil.

Le lendemain l'équipage complet du chalutier suivit l'enterrement du

bras détaché. Les deux frères, côte à côte, conduisaient le deuil. Le

sacristain de la paroisse tenait le cadavre sous son aisselle.

Javel cadet cessa de naviguer. Il obtint un petit emploi dans le port,

et, quand il parlait plus tard de son accident, il confiait tout bas à

son auditeur: «Si le frère avait voulu couper le chalut, j'aurais encore

mon bras, pour sûr. Mais il était regardant à son bien.»

UN NORMAND

\_A Paul Alexis.\_

Nous venions de sortir de Rouen et nous suivions au grand trot la route

de Jumièges. La légère voiture filait, traversant les prairies; puis le

cheval se mit au pas pour monter la côte de Canteleu.

C'est là un des horizons les plus magnifiques qui soient au monde.

Derrière nous Rouen, la ville aux églises, aux clochers gothiques,

travaillés comme des bibelots d'ivoire; en face, Saint-Sever, le

faubourg aux manufactures qui dresse ses mille cheminées fumantes sur le

grand ciel vis-à-vis des mille clochetons sacrés de la vieille cité.

Ici la flèche de la cathédrale, le plus haut sommet des monuments

humains; et là-bas, la «Pompe à feu» de la «Foudre», sa rivale presque

aussi démesurée, et qui passe d'un mètre la plus géante des pyramides

d'Égypte.

Devant nous la Seine se déroulait, ondulante, semée d'îles, bordée à

droite de blanches falaises que couronnait une forêt, à gauche de

prairies immenses qu'une autre forêt limitait, là-bas, tout là-bas.

De place en place, des grands navires à l'ancre le long des berges du

large fleuve. Trois énormes vapeurs s'en allaient, à la queue leu-leu,

vers le Havre; et un chapelet de bâtiments, formé d'un trois-mâts, de

deux goélettes et d'un brick, remontait vers Rouen, traîné par un petit

remorqueur vomissant un nuage de fumée noire.

Mon compagnon, né dans le pays, ne regardait même point ce surprenant

paysage; mais il souriait sans cesse; il semblait rire en lui-même. Tout

à coup, il éclata: «Ah! vous allez voir quelque chose de drôle: la

chapelle au père Mathieu. Ça, c'est du nanan, mon bon.»

Je le regardai d'un oeil étonné. Il reprit:

--Je vais vous faire sentir un fumet de Normandie qui vous restera dans

le nez. Le père Mathieu est le plus beau Normand de la province, et sa

chapelle une des merveilles du monde, ni plus ni moins; mais je vais

vous donner d'abord quelques mots d'explication.

Le père Mathieu, qu'on appelle aussi le père «La Boisson», est un ancien

sergent-major revenu dans son village natal. Il unit en des proportions

admirables pour faire un ensemble parfait la blague du vieux soldat à la

malice finaude du Normand. De retour au pays, il est devenu, grâce à

des protections multiples et à des habiletés invraisemblables, gardien

d'une chapelle miraculeuse, une chapelle protégée par la Vierge et

fréquentée principalement par les filles enceintes. Il a baptisé sa

statue merveilleuse: «Notre-Dame du Gros-Ventre», et il la traite avec

une certaine familiarité goguenarde qui n'exclut point le respect. Il a

composé lui-même et fait imprimer une pièce spéciale pour sa BONNE

VIERGE. Cette prière est un chef-d'oeuvre d'ironie involontaire,

d'esprit normand où la raillerie se mêle à la peur du SAINT, à la peur

superstitieuse de l'influence secrète de quelque chose. Il ne croit pas

beaucoup à sa patronne; cependant il y croit un peu, par prudence, et il

la ménage, par politique.

\* \* \* \* \*

Voici le début de cette étonnante oraison:

«Notre bonne madame la Vierge Marie, patronne naturelle des

filles-mères en ce pays et par toute la terre, protégez votre servante

qui a fauté dans un moment d'oubli.»

.........................................

Cette supplique se termine ainsi:

«Ne m'oubliez pas surtout auprès de votre saint Époux et intercédez

auprès de Dieu le Père, pour qu'il m'accorde un bon mari semblable au

vôtre.»

Cette prière, interdite par le clergé de la contrée, est vendue par lui

sous le manteau, et elle passe pour salutaire à celles qui la récitent

avec onction.

En somme, il parle de la bonne Vierge, comme faisait de son maître le

valet de chambre d'un prince redouté, confident de tous les petits

secrets intimes. Il sait sur son compte une foule d'histoires amusantes,

qu'il dit tout bas, entre amis, après boire.

Mais vous verrez par vous-même.

Comme les revenus fournis par la Patronne ne lui semblaient point

suffisants, il a annexé à la Vierge principale un petit commerce de

Saints. Il les tient tous ou presque tous. La place manquant dans la

chapelle, il les a emmagasinés au bûcher, d'où il les sort sitôt qu'un

fidèle les demande. Il a façonné lui-même ces statuettes de bois,

invraisemblablement comiques, et les a peintes toutes en vert à pleine

couleur, une année qu'on badigeonnait sa maison. Vous savez que les

Saints guérissent les maladies; mais chacun a sa spécialité; et il ne

faut pas commettre de confusion ni d'erreurs. Ils sont jaloux les uns

des autres comme des cabotins.

Pour ne pas se tromper, les vieilles bonnes femmes viennent consulter

Mathieu.

--Pour les maux d'oreilles, qué saint qu'est l'meilleur?

--Mais y a saint Osyme qu'est bon; y a aussi saint Pamphile qu'est pas

mauvais.

Ce n'est pas tout.

Comme Mathieu a du temps de reste, il boit; mais il boit en artiste, en

convaincu, si bien qu'il est gris régulièrement tous les soirs. Il est

gris, mais il le sait; il le sait si bien qu'il note, chaque jour, le

degré exact de son ivresse. C'est là sa principale occupation; la

chapelle ne vient qu'après.

Et il a inventé, écoutez bien et cramponnez-vous, il a inventé le

saoulomètre.

L'instrument n'existe pas, mais les observations de Mathieu sont aussi

précises que celles d'un mathématicien.

Vous l'entendez dire sans cesse:--«D'puis lundi, j'ai passé

quarante-cinq.»

Ou bien:--«J'étais entre cinquante-deux et cinquante-huit.»

Ou bien:--«J'en avais bien soixante-six à soixante-dix.»

Ou bien:--«Cré coquin, je m'croyais dans les cinquante, v'là que

j'm'aperçois qu'j'étais dans les soixante-quinze!»

Jamais il ne se trompe.

Il affirme n'avoir pas atteint le mètre, mais comme il avoue que ses

observations cessent d'être précises quand il a passé quatre-vingt-dix,

on ne peut se fier absolument à son affirmation.

Quand Mathieu reconnaît avoir passé quatre-vingt-dix, soyez tranquille,

il était crânement gris.

Dans ces occasions-là, sa femme, Mélie, une autre merveille, se met en

des colères folles. Elle l'attend sur sa porte, quand il rentre, et elle

hurle:--«Te voilà, salaud, cochon, bougre d'ivrogne!»

Alors Mathieu, qui ne rit plus, se campe en face d'elle, et, d'un ton

sévère:--«Tais-toi, Mélie, c'est pas le moment de causer. Attends à

d'main.»

Si elle continue à vociférer, il s'approche et, la voix

tremblante:--«Gueule plus; j'suis dans les quatre-vingt-dix; je

n'mesure plus; j'vas cogner, prends garde!»

Alors, Mélie bat en retraite.

Si elle veut, le lendemain, revenir sur ce sujet, il lui rit au nez et

répond:--«Allons, allons! assez causé; c'est passé. Tant qu'jaurai pas

atteint le mètre, y a pas de mal. Mais, si j'passe le mètre, j'te

permets de m'corriger, ma parole!»

\* \* \* \* \*

Nous avions gagné le sommet de la côte. La route s'enfonçait dans

l'admirable forêt de Roumare.

L'automne, l'automne merveilleux, mêlait son or et sa pourpre aux

dernières verdures restées vives, comme si des gouttes de soleil fondu

avaient coulé du ciel dans l'épaisseur des bois.

On traversa Duclair, puis, au lieu de continuer sur Jumièges, mon ami

tourna vers la gauche et, prenant un chemin de traverse, s'enfonça dans

le taillis.

Et bientôt, du sommet d'une grande côte nous découvrions de nouveau la

magnifique vallée de la Seine, et le fleuve tortueux s'allongeant à nos

pieds.

Sur la droite, un tout petit bâtiment couvert d'ardoises et surmonté

d'un clocher haut comme une ombrelle s'adossait contre une jolie maison

aux persiennes vertes, toute vêtue de chèvrefeuilles et de rosiers.

Une grosse voix cria: «V'là des amis!» Et Mathieu parut sur le seuil.

C'était un homme de soixante ans, maigre, portant la barbiche et de

longues moustaches blanches.

Mon compagnon lui serra la main, me présenta, et Mathieu nous fit entrer

dans une fraîche cuisine qui lui servait aussi de salle. Il disait:

«Moi, monsieur, j'nai pas d'appartement distingué. J'aime bien à n'point

m'éloigner du fricot. Les casseroles, voyez-vous, ça tient compagnie.»

Puis, se tournant vers mon ami:

«Pourquoi venez-vous un jeudi? Vous savez bien que c'est jour de

consultation d'ma Patronne. J'peux pas sortir c't'après-midi.»

Et, courant à la porte, il poussa un effroyable beuglement: «Mélie-e-e!»

qui dut faire lever la tête aux matelots des navires qui descendaient ou

remontaient le fleuve, là-bas, tout au fond de la creuse vallée.

Mélie ne répondit point.

Alors Mathieu cligna de l'oeil avec malice.

--«A n'est pas contente après moi, voyez-vous, parce qu'hier je m'suis

trouvé dans les quatre-vingt-dix.»

Mon voisin se mit à rire:--«Dans les quatre-vingt-dix, Mathieu! Comment

avez-vous fait?»

Mathieu répondit:

--«J'vas vous dire. J'n'ai trouvé, l'an dernier, qu'vingt rasières

d'pommes d'abricot. Y n'y en a pu; mais pour faire du cidre y n'y a

qu'ça. Donc j'en fis une pièce qu'je mis hier en perce. Pour du nectar,

c'est du nectar; vous m'en direz des nouvelles. J'avais ici Polyte;

j'nous mettons à boire un coup, et puis encore un coup, sans s'rassasier

(on en boirait jusqu'à d'main), si bien que, d'coup en coup, je m'sens

une fraîcheur dans l'estomac. J'dis à Polyte: «Si on buvait un verre de

fine pour se réchauffer!» Y consent. Mais c'te fine, ça vous met l'feu

dans l'corps, si bien qu'il a fallu r'venir au cidre. Mais v'là que

d'fraîcheur en chaleur et d'chaleur en fraîcheur, j'maperçois que j'suis

dans les quatre-vingt-dix. Polyte était pas loin du mètre.»

La porte s'ouvrit. Mélie parut, et tout de suite, avant de nous avoir

dit bonjour: «... Crès cochons, vous aviez bien l'mètre tous les deux.»

Alors Mathieu se fâcha:--«Dis pas ça, Mélie, dis pas ça; j'ai jamais

été au mètre.»

On nous fit un déjeuner exquis, devant la porte, sous deux tilleuls, à

côté de la petite chapelle de «Notre-Dame du Gros-Ventre» et en face de

l'immense paysage. Et Mathieu nous raconta, avec une raillerie mêlée de

crédulités inattendues, d'invraisemblables histoires de miracles.

Nous avions bu beaucoup de ce cidre adorable, piquant et sucré, frais et

grisant qu'il préférait à tous les liquides et nous fumions nos pipes, à

cheval sur nos chaises, quand deux bonnes femmes se présentèrent.

Elles étaient vieilles, sèches, courbées. Après avoir salué, elles

demandèrent saint Blanc. Mathieu cligna de l'oeil vers nous et répondit:

--J'vas vous donner ça.

Et il disparut dans son bûcher.

Il y resta bien cinq minutes; puis il revint avec une figure

consternée. Il levait les bras:

--J'sais pas oùs qu'il est, je l'trouve pu; j'suis pourtant sûr que je

l'avais.

Alors, faisant de ses mains un porte-voix, il mugit de nouveau:

«Mélie-e-e!» Du fond de la cour sa femme répondit:

--«Qué qu'y a?»

--«Ousqu'il est saint Blanc! Je l'trouve pu dans l'bûcher.»

Alors, Mélie jeta cette explication:

--«C'est-y pas celui qu't'as pris l'autre semaine pour boucher l'trou

d'la cabine à lapins?»

Mathieu tressaillit:--«Nom d'un tonnerre, ça s'peut bien!»

Alors il dit aux femmes:--«Suivez-moi.»

Elles suivirent. Nous en fîmes autant, malades de rires étouffés.

En effet, saint Blanc, piqué en terre comme un simple pieu, maculé de

boue et d'ordures, servait d'angle à la cabine à lapins.

Dès qu'elles l'aperçurent, les deux bonnes femmes tombèrent à genoux, se

signèrent et se mirent à murmurer des \_Oremus\_. Mais Mathieu se

précipita: «Attendez, vous v'là dans la crotte; j'vas vous donner une

botte de paille.»

Il alla chercher la paille et leur en fit un prie-Dieu. Puis,

considérant son saint fangeux, et, craignant sans doute un discrédit

pour son commerce, il ajouta:

--«J'vas vous l'débrouiller un brin.»

Il prit un seau d'eau, une brosse et se mit à laver vigoureusement le

bonhomme de bois, pendant que les deux vieilles priaient toujours.

Puis, quand il eut fini, il ajouta:--«Maintenant il n'y a plus d'mal.»

Et il nous ramena boire un coup.

Comme il portait le verre à sa bouche, il s'arrêta, et, d'un air un peu

confus:--«C'est égal, quand j'ai mis saint Blanc aux lapins, j'croyais

bien qu'i n'f'rait pu d'argent. Y avait deux ans qu'on n'le d'mandait

plus. Mais les saints, voyez-vous, ça n'passe jamais.»

Il but et reprit.

--«Allons, buvons encore un coup. Avec des amis y n'faut pas y aller à

moins d'cinquante; et j'n'en sommes seulement pas à trente-huit.»

LE TESTAMENT

\_A Paul Hervieu.\_

Je connaissais ce grand garçon qui s'appelait René de Bourneval. Il

était de commerce aimable, bien qu'un peu triste, semblait revenu de

tout, fort sceptique, d'un scepticisme précis et mordant, habile surtout

à désarticuler d'un mot les hypocrisies mondaines. Il répétait souvent:

«Il n'y a pas d'hommes honnêtes; ou du moins ils ne le sont que

relativement aux crapules.»

Il avait deux frères qu'il ne voyait point, MM. de Courcils. Je le

croyais d'un autre lit, vu leurs noms différents. On m'avait dit à

plusieurs reprises qu'une histoire étrange s'était passée en cette

famille, mais sans donner aucun détail.

Cet homme me plaisant tout à fait, nous fûmes bientôt liés. Un soir,

comme j'avais dîné chez lui en tête-à-tête, je lui demandai par hasard:

«Êtes-vous né du premier ou du second mariage de madame votre mère?» Je

le vis pâlir un peu, puis rougir; et il demeura quelques secondes sans

parler, visiblement embarrassé. Puis il sourit d'une façon mélancolique

et douce qui lui était particulière, et il dit: «Mon cher ami, si cela

ne vous ennuie point, je vais vous donner sur mon origine des détails

bien singuliers. Je vous sais un homme intelligent, je ne crains donc

pas que votre amitié en souffre, et si elle en devait souffrir, je ne

tiendrais plus alors à vous avoir pour ami.»

Ma mère, Mme de Courcils, était une pauvre petite femme timide, que son

mari avait épousée pour sa fortune. Toute sa vie fut un martyre. D'âme

aimante, craintive, délicate, elle fut rudoyée sans répit par celui

qui aurait dû être mon père, un de ces rustres qu'on appelle des

gentilshommes campagnards. Au bout d'un mois de mariage, il vivait avec

une servante. Il eut en outre pour maîtresses les femmes et les filles

de ses fermiers; ce qui ne l'empêcha point d'avoir deux enfants de sa

femme; on devrait compter trois, en me comprenant. Ma mère ne disait

rien; elle vivait dans cette maison toujours bruyante comme ces petites

souris qui glissent sous les meubles. Effacée, disparue, frémissante,

elle regardait les gens de ses yeux inquiets et clairs, toujours

mobiles, des yeux d'être effaré que la peur ne quitte pas. Elle était

jolie pourtant, fort jolie, toute blonde d'un blond gris, d'un blond

timide; comme si ses cheveux avaient été un peu décolorés par ses

craintes incessantes.

Parmi les amis de M. de Courcils qui venaient constamment au château se

trouvait un ancien officier de cavalerie, veuf, homme redouté, tendre et

violent, capable des résolutions les plus énergiques, M. de Bourneval,

dont je porte le nom. C'était un grand gaillard maigre, avec de grosses

moustaches noires. Je lui ressemble beaucoup. Cet homme avait lu, et ne

pensait nullement comme ceux de sa classe. Son arrière-grand'mère avait

été une amie de J.-J. Rousseau, et on eût dit qu'il avait hérité quelque

chose de cette liaison d'une ancêtre. Il savait par coeur le \_Contrat

social\_, la \_Nouvelle Héloïse\_ et tous ces livres philosophants qui ont

préparé de loin le futur bouleversement de nos antiques usages, de nos

préjugés, de nos lois surannées, de notre morale imbécile.

Il aima ma mère, paraît-il, et en fut aimé. Cette liaison demeura

tellement secrète, que personne ne la soupçonna. La pauvre femme,

délaissée et triste, dut s'attacher à lui d'une façon désespérée, et

prendre dans son commerce toutes ses manières de penser, des théories de

libre sentiment, des audaces d'amour indépendant; mais, comme elle était

si craintive qu'elle n'osait jamais parler haut, tout cela fut refoulé,

condensé, pressé en son coeur qui ne s'ouvrit jamais.

Mes deux frères étaient durs pour elle, comme leur père, ne la

caressaient point, et, habitués à ne la voir compter pour rien dans la

maison, la traitaient un peu comme une bonne.

Je fus le seul de ses fils qui l'aima vraiment et qu'elle aima.

Elle mourut. J'avais alors dix-huit ans. Je dois ajouter, pour que vous

compreniez ce qui va suivre, que son mari était doté d'un conseil

judiciaire, qu'une séparation de biens avait été prononcée au profit de

ma mère, qui avait conservé, grâce aux artifices de la loi et au

dévouement intelligent d'un notaire, le droit de tester à sa guise.

Nous fûmes donc prévenus qu'un testament existait chez ce notaire, et

invités à assister à la lecture.

Je me rappelle cela comme d'hier. Ce fut une scène grandiose,

dramatique, burlesque, surprenante, amenée par la révolte posthume de

cette morte, par ce cri de liberté, cette revendication du fond de la

tombe de cette martyre écrasée par nos moeurs durant sa vie, et qui

jetait, de son cercueil clos, un appel désespéré vers l'indépendance.

Celui qui se croyait mon père, un gros homme sanguin éveillant l'idée

d'un boucher, et mes frères, deux forts garçons de vingt et de

vingt-deux ans, attendaient tranquilles sur leurs sièges. M. de

Bourneval, invité à se présenter, entra et se plaça derrière moi. Il

était serré dans sa redingote, fort pâle, et il mordillait souvent sa

moustache, un peu grise à présent. Il s'attendait sans doute à ce qui

allait se passer.

Le notaire ferma la porte à double tour et commença la lecture, après

avoir décacheté devant nous l'enveloppe scellée à la cire rouge et dont

il ignorait le contenu.

\* \* \* \* \*

Brusquement mon ami se tut, se leva, puis il alla prendre dans son

secrétaire un vieux papier, le déplia, le baisa longuement, et il

reprit. Voici le testament de ma bien-aimée mère:

«Je soussignée Anne-Catherine-Geneviève-Mathilde de Croixluce, épouse

légitime de Jean-Léopold-Joseph Gontran de Courcils, saine de corps et

d'esprit, exprime ici mes dernières volontés.

Je demande pardon à Dieu d'abord, et ensuite à mon cher fils René, de

l'acte que je vais commettre. Je crois mon enfant assez grand de coeur

pour me comprendre et me pardonner. J'ai souffert toute ma vie. J'ai été

épousée par calcul, puis méprisée, méconnue, opprimée, trompée sans

cesse par mon mari.

Je lui pardonne, mais je ne lui dois rien.

Mes fils aînés ne m'ont point aimée, ne m'ont point gâtée, m'ont à peine

traitée comme une mère.

J'ai été pour eux, durant ma vie, ce que je devais être; je ne leur dois

plus rien après ma mort. Les liens du sang n'existent pas sans

l'affection constante, sacrée, de chaque jour. Un fils ingrat est moins

qu'un étranger; c'est un coupable, car il n'a pas le droit d'être

indifférent pour sa mère.

J'ai toujours tremblé devant les hommes, devant leurs lois iniques,

leurs coutumes inhumaines, les préjugés infâmes. Devant Dieu, je ne

crains plus. Morte, je rejette de moi la honteuse hypocrisie; j'ose dire

ma pensée, avouer et signer le secret de mon coeur.

Donc, je laisse en dépôt toute la partie de ma fortune dont la loi me

permet de disposer à mon amant bien-aimé Pierre-Germer-Simon de

Bourneval, pour revenir ensuite à notre cher fils René.

\* \* \* \* \*

(Cette volonté est formulée en outre, d'une façon plus précise, dans un

acte notarié).

\* \* \* \* \*

Et, devant le Juge suprême qui m'entend je déclare que j'aurais maudit

le ciel et l'existence si je n'avais rencontré l'affection profonde,

dévouée, tendre, inébranlable de mon amant, si je n'avais compris dans

ses bras que le Créateur a fait les êtres pour s'aimer, se soutenir, se

consoler, et pleurer ensemble dans les heures d'amertume.

Mes deux fils aînés ont pour père M. de Courcils, René seul doit la vie

à M. de Bourneval. Je prie le Maître des hommes et de leurs destinées de

placer au-dessus des préjugés sociaux le père et le fils, de les faire

s'aimer jusqu'à leur mort et m'aimer encore dans mon cercueil.

Tels sont ma dernière pensée et mon dernier désir.

«MATHILDE DE CROIXLUCE.»

\* \* \* \* \*

M. de Courcils s'était levé; il cria: «C'est là le testament d'une

folle!» Alors M. de Bourneval fit un pas et déclara d'une voix forte,

d'une voix tranchante: «Moi, Simon de Bourneval, je déclare que cet

écrit ne renferme que la stricte vérité. Je suis prêt à le prouver même

par les lettres que j'ai.»

Alors M. de Courcils marcha vers lui. Je crus qu'ils allaient se

colleter. Ils étaient là, grands tous deux, l'un gros, l'autre maigre,

frémissants. Le mari de ma mère articula en bégayant: «Vous êtes un

misérable!» L'autre prononça du même ton vigoureux et sec: «Nous nous

retrouverons autre part, monsieur. Je vous aurais déjà souffleté et

provoqué depuis longtemps si je n'avais tenu avant tout à la

tranquillité, durant sa vie, de la pauvre femme que vous avez tant fait

souffrir.»

Puis il se tourna vers moi: «Vous êtes mon fils. Voulez-vous me suivre?

Je n'ai pas le droit de vous emmener, mais je le prends, si vous voulez

bien m'accompagner.»

Je lui serrai la main sans répondre. Et nous sommes sortis ensemble.

J'étais, certes, aux trois quarts fou.

Deux jours plus tard M. de Bourneval tuait en duel M. de Courcils. Mes

frères, par crainte d'un affreux scandale, se sont tus. Je leur ai cédé

et ils ont accepté la moitié de la fortune laissée par ma mère.

J'ai pris le nom de mon père véritable, renonçant à celui que la loi me

donnait et qui n'était pas le mien.

M. de Bourneval est mort depuis cinq ans. Je ne suis point encore

consolé.

\* \* \* \* \*

Il se leva, fit quelques pas, et, se plaçant en face de moi: «Eh bien,

je dis que le testament de ma mère est une des choses les plus belles,

les plus loyales, les plus grandes qu'une femme puisse accomplir.

N'est-ce pas votre avis?»

Je lui tendis les deux mains: «Oui, certainement, mon ami.»

AUX CHAMPS

\_A Octave Mirbeau.\_

Les deux chaumières étaient côte à côte, au pied d'une colline, proches

d'une petite ville de bains. Les deux paysans besognaient dur sur la

terre inféconde pour élever tous leurs petits. Chaque ménage en avait

quatre. Devant les deux portes voisines, toute la marmaille grouillait

du matin au soir. Les deux aînés avaient six ans et les deux cadets

quinze mois environ; les mariages et, ensuite les naissances, s'étaient

produites à peu près simultanément dans l'une et l'autre maison.

Les deux mères distinguaient à peine leurs produits dans le tas; et les

deux pères confondaient tout à fait. Les huit noms dansaient dans leur

tête, se mêlaient sans cesse; et, quand il fallait en appeler un, les

hommes souvent en criaient trois avant d'arriver au véritable.

La première des deux demeures, en venant de la station d'eaux de

Rolleport, était occupée par les Tuvache, qui avaient trois filles et un

garçon; l'autre masure abritait les Vallin, qui avaient une fille et

trois garçons.

Tout cela vivait péniblement de soupe, de pommes de terre et de grand

air. A sept heures, le matin, puis à midi, puis à six heures, le soir,

les ménagères réunissaient leurs mioches pour donner la pâtée, comme des

gardeurs d'oies assemblent leurs bêtes. Les enfants étaient assis, par

rang d'âge, devant la table en bois, vernie par cinquante ans d'usage.

Le dernier moutard avait à peine la bouche au niveau de la planche. On

posait devant eux l'assiette creuse pleine de pain molli dans l'eau où

avaient cuit les pommes de terre, un demi-chou et trois oignons; et

toute la ligne mangeait jusqu'à plus faim. La mère empâtait elle-même le

petit. Un peu de viande au pot-au-feu, le dimanche, était une fête pour

tous; et le père, ce jour-là, s'attardait au repas en répétant: «Je m'y

ferais bien tous les jours.»

Par un après-midi du mois d'août, une légère voiture s'arrêta

brusquement devant les deux chaumières, et une jeune femme, qui

conduisait elle-même, dit au monsieur assis à côté d'elle:

--Oh! regarde, Henri, ce tas d'enfants! Sont-ils jolis, comme ça, à

grouiller dans la poussière!

L'homme ne répondit rien, accoutumé à ces admirations qui étaient une

douleur et presque un reproche pour lui.

La jeune femme reprit:

--Il faut que je les embrasse! Oh! comme je voudrais en avoir un,

celui-là, le tout petit.

Et, sautant de la voiture, elle courut aux enfants, prit un des deux

derniers, celui des Tuvache, et, l'enlevant dans ses bras, elle le baisa

passionnément sur ses joues sales, sur ses cheveux blonds frisés et

pommadés de terre, sur ses menottes qu'il agitait pour se débarrasser

des caresses ennuyeuses.

Puis elle remonta dans sa voiture et partit au grand trot. Mais elle

revint la semaine suivante, s'assit elle-même par terre, prit le moutard

dans ses bras, le bourra de gâteaux, donna des bonbons à tous les

autres; et joua avec eux comme une gamine, tandis que son mari attendait

patiemment dans sa frêle voiture.

Elle revint encore, fit connaissance avec les parents, reparut tous les

jours, les poches pleines de friandises et de sous.

Elle s'appelait Mme Henri d'Hubières.

Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle; et, sans s'arrêter

aux mioches, qui la connaissaient bien maintenant, elle pénétra dans la

demeure des paysans.

Ils étaient là, en train de fendre du bois pour la soupe; ils se

redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. Alors

la jeune femme, d'une voix entrecoupée, tremblante, commença:

--Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je voudrais bien...

je voudrais bien emmener avec moi votre... votre petit garçon...

Les campagnards, stupéfaits et sans idée, ne répondirent pas.

Elle reprit haleine et continua.

--Nous n'avons pas d'enfants; nous sommes seuls, mon mari et moi... Nous

le garderions... voulez-vous?

La paysanne commençait à comprendre. Elle demanda:

--Vous voulez nous prend'e Charlot? Ah ben non, pour sûr.

Alors M. d'Hubières intervint:

--Ma femme s'est mal expliquée. Nous voulons l'adopter, mais il

reviendra vous voir. S'il tourne bien, comme tout porte à le croire, il

sera notre héritier. Si nous avions, par hasard, des enfants, il

partagerait également avec eux. Mais, s'il ne répondait pas à nos soins,

nous lui donnerions, à sa majorité, une somme de vingt mille francs, qui

sera immédiatement déposée en son nom chez un notaire. Et, comme on a

aussi pensé à vous, on vous servira jusqu'à votre mort une rente de cent

francs par mois. Avez-vous bien compris?

La fermière s'était levée, toute furieuse.

--Vous voulez que j'vous vendions Charlot? Ah! mais non; c'est pas des

choses qu'on d'mande à une mère, ça! Ah! mais non! Ce s'rait une

abomination.

L'homme ne disait rien, grave et réfléchi; mais il approuvait sa femme

d'un mouvement continu de la tête.

Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et, se tournant vers son

mari, avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfant dont tous les

désirs ordinaires sont satisfaits, elle balbutia:

--Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas!

Alors, ils firent une dernière tentative.

--Mais, mes amis, songez à l'avenir de votre enfant, à son bonheur, à...

La paysanne, exaspérée, lui coupa la parole:

--C'est tout vu, c'est tout entendu, c'est tout réfléchi...

Allez-vous-en, et pi, que j'vous revoie point par ici. C'est i permis

d'vouloir prendre un éfant comme ça!

Alors, Mme d'Hubières, en sortant, s'avisa qu'ils étaient deux tout

petits, et elle demanda, à travers ses larmes, avec une ténacité de

femme volontaire et gâtée, qui ne veut jamais attendre:

--Mais l'autre petit n'est pas à vous?

Le père Tuvache répondit:

--Non, c'est aux voisins; vous pouvez y aller, si vous voulez.

Et il rentra dans sa maison, où retentissait la voix indignée de sa

femme.

Les Vallin étaient à table, en train de manger avec lenteur des tranches

de pain qu'ils frottaient parcimonieusement avec un peu de beurre piqué

au couteau, dans une assiette entre eux deux.

M. d'Hubières recommença ses propositions, mais avec plus

d'insinuations, de précautions oratoires, d'astuce.

Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus; mais, quand ils

apprirent qu'ils auraient cent francs par mois, ils se considérèrent, se

consultant de l'oeil, très ébranlés.

Ils gardèrent longtemps le silence, torturés, hésitants. La femme enfin

demanda:

--Qué qu't'en dis, l'homme?

Il prononça d'un ton sentencieux:

--J'dis qu'c'est point méprisable.

Alors Mme d'Hubières, qui tremblait d'angoisse, leur parla de l'avenir

du petit, de son bonheur, et de tout l'argent qu'il pourrait leur donner

plus tard.

Le paysan demanda:

--C'te rente de douze cents francs, ce s'ra promis d'vant l'notaire?

M. d'Hubières répondit:

--Mais certainement, dès demain.

La fermière, qui méditait, reprit:

--Cent francs par mois, c'est point suffisant pour nous priver du p'tit;

ça travaillera dans quéqu'z'ans ct'éfant; i nous faut cent vingt

francs.

Mme d'Hubières, trépignant d'impatience, les accorda tout de suite; et,

comme elle voulait enlever l'enfant, elle donna cent francs en cadeau

pendant que son mari faisait un écrit. Le maire et un voisin, appelés

aussitôt, servirent de témoins complaisants.

Et la jeune femme, radieuse, emporta le marmot hurlant, comme on emporte

un bibelot désiré d'un magasin.

Les Tuvache, sur leur porte, le regardaient partir, muets, sévères,

regrettant peut-être leur refus.

\* \* \* \* \*

On n'entendit plus du tout parler du petit Jean Vallin. Les parents,

chaque mois, allaient toucher leurs cent vingt francs chez le notaire;

et ils étaient fâchés avec leurs voisins parce que la mère Tuvache les

agonisait d'ignominies, répétant sans cesse de porte en porte qu'il

fallait être dénaturé pour vendre son enfant, que c'était une horreur,

une saleté, une corromperie.

Et parfois elle prenait en ses bras son Charlot avec ostentation, lui

criant, comme s'il eût compris:

--J'tai pas vendu, mé, j't'ai pas vendu, mon p'tiot. J'vends pas m's

éfants, mé. J'sieus pas riche, mais vends pas m's éfants.

Et, pendant des années et encore des années, ce fut ainsi chaque jour;

chaque jour des allusions grossières étaient vociférées devant la porte,

de façon à entrer dans la maison voisine. La mère Tuvache avait fini par

se croire supérieure à toute la contrée parce qu'elle n'avait pas vendu

Charlot. Et ceux qui parlaient d'elle disaient:

--J'sais ben que c'était engageant, c'est égal, elle s'a conduite comme

une bonne mère.

On la citait; et Charlot, qui prenait dix-huit ans, élevé avec cette

idée qu'on lui répétait sans répit, se jugeait lui-même supérieur à ses

camarades parce qu'on ne l'avait pas vendu.

\* \* \* \* \*

Les Vallin vivotaient à leur aise, grâce à la pension. La fureur

inapaisable des Tuvache, restés misérables, venait de là.

Leur fils aîné partit au service. Le second mourut; Charlot resta seul à

peiner avec le vieux père pour nourrir la mère et deux autres soeurs

cadettes qu'il avait.

Il prenait vingt et un ans, quand, un matin, une brillante voiture

s'arrêta devant les deux chaumières. Un jeune monsieur, avec une chaîne

de montre en or, descendit, donnant la main à une vieille dame en

cheveux blancs. La vieille dame lui dit:

--C'est là, mon enfant, à la seconde maison.

Et il entra comme chez lui dans la masure des Vallin.

La vieille mère lavait ses tabliers; le père infirme sommeillait près de

l'âtre. Tous deux levèrent la tête, et le jeune homme dit:

--Bonjour, papa; bonjour, maman.

Ils se dressèrent, effarés. La paysanne laissa tomber d'émoi son savon

dans son eau et balbutia:

--C'est-i té, m'n éfant? C'est-i té, m'n éfant?

Il la prit dans ses bras et l'embrassa, en répétant:--«Bonjour, maman.»

Tandis que le vieux, tout tremblant, disait, de son ton calme qu'il ne

perdait jamais:--«Te v'là-t-il revenu, Jean?» Comme s'il l'avait vu un

mois auparavant.

Et, quand ils se furent reconnus, les parents voulurent tout de suite

sortir le fieu dans le pays pour le montrer. On le conduisit chez le

maire, chez l'adjoint, chez le curé, chez l'instituteur.

Charlot, debout sur le seuil de sa chaumière, le regardait passer.

Le soir, au souper, il dit aux vieux:

--Faut-il qu' vous ayez été sots pour laisser prendre le p'tit aux

Vallin.

Sa mère répondit obstinément:

--J'voulions point vendre not' éfant.

Le père ne disait rien. Le fils reprit:

--C'est-il pas malheureux d'être sacrifié comme ça.

Alors le père Tuvache articula d'un ton coléreux:

--Vas-tu pas nous r'procher d' t'avoir gardé.

Et le jeune homme, brutalement:

--Oui, j'vous le r'proche, que vous n'êtes que des niants. Des parents

comme vous ça fait l'malheur des éfants. Qu' vous mériteriez que j'vous

quitte.

La bonne femme pleurait dans son assiette. Elle gémit tout en avalant

des cuillerées de soupe dont elle répandait la moitié:

--Tuez-vous donc pour élever d's éfants!

Alors le gars, rudement:

--J'aimerais mieux n'être point né que d'être c'que j'suis. Quand j'ai

vu l'autre, tantôt, mon sang n'a fait qu'un tour. Je m'suis dit:--v'là

c'que j'serais maintenant.

Il se leva.

--Tenez, j'sens bien que je ferai mieux de n' pas rester ici, parce que

j'vous le reprocherais du matin au soir, et que j'vous ferais une vie

d'misère. Ça, voyez-vous, j'vous l'pardonnerai jamais!

Les deux vieux se taisaient, atterrés, larmoyants.

Il reprit:

--Non, c't' idée-là, ce serait trop dur. J'aime mieux m'en aller

chercher ma vie aut' part.

Il ouvrit la porte. Un bruit de voix entra. Les Vallin festoyaient avec

l'enfant revenu.

Alors Charlot tapa du pied et, se tournant vers ses parents, cria:

--Manants, va!

Et il disparut dans la nuit.

UN COQ CHANTA

\_A René Billotte.\_

Mme Berthe d'Avancelles avait jusque-là repoussé toutes les

supplications de son admirateur désespéré, le baron Joseph de Croissard.

Pendant l'hiver, à Paris, il l'avait ardemment poursuivie, et il donnait

pour elle maintenant des fêtes et des chasses en son château normand de

Carville.

Le mari, M. d'Avancelles, ne voyait rien, ne savait rien, comme

toujours. Il vivait, disait-on, séparé de sa femme, pour cause de

faiblesse physique, que madame ne lui pardonnait point. C'était un gros

petit homme, chauve, court de bras, de jambes, de cou, de nez, de tout.

Mme d'Avancelles était au contraire une grande jeune femme brune et

déterminée, qui riait d'un rire sonore au nez de son maître, qui

l'appelait publiquement «Madame Popote» et regardait d'un certain air

engageant et tendre les larges épaules et l'encolure robuste et les

longues moustaches blondes de son soupirant attitré, le baron Joseph de

Croissard.

Elle n'avait encore rien accordé cependant. Le baron se ruinait pour

elle. C'étaient sans cesse des fêtes, des chasses, des plaisirs nouveaux

auxquels il invitait la noblesse des châteaux environnants.

Tout le jour les chiens courants hurlaient par les bois à la suite du

renard et du sanglier, et, chaque soir, d'éblouissants feux d'artifice

allaient mêler aux étoiles leurs panaches de feu, tandis que les

fenêtres illuminées du salon jetaient sur les vastes pelouses des

traînées de lumière où passaient des ombres.

C'était l'automne, la saison rousse. Les feuilles voltigeaient sur les

gazons comme des voilées d'oiseaux. On sentait traîner dans l'air des

odeurs de terre humide, de terre dévêtue, comme on sent une odeur de

chair nue, quand tombe, après le bal, la robe d'une femme.

Un soir, dans une fête, au dernier printemps, Mme d'Avancelles avait

répondu à M. de Croissard qui la harcelait de ses prières: «Si je dois

tomber, mon ami, ce ne sera pas avant la chute des feuilles. J'ai trop

de choses à faire cet été pour avoir le temps.» Il s'était souvenu de

cette parole rieuse et hardie; et, chaque jour, il insistait davantage,

chaque jour il avançait ses approches, il gagnait un pas dans le coeur

de la belle audacieuse qui ne résistait plus, semblait-il, que pour la

forme.

Une grande chasse allait avoir lieu. Et, la veille, Mme Berthe avait

dit, en riant, au baron: «Baron, si vous tuez la bête, j'aurai quelque

chose pour vous.»

Dès l'aurore, il fut debout pour reconnaître où le solitaire s'était

baugé. Il accompagna ses piqueurs, disposa les relais, organisa tout

lui-même pour préparer son triomphe; et, quand les cors sonnèrent le

départ, il apparut dans un étroit vêtement de chasse rouge et or, les

reins serrés, le buste large, l'oeil radieux, frais et fort comme s'il

venait de sortir du lit.

Les chasseurs partirent. Le sanglier débusqué fila, suivi des chiens

hurleurs, à travers des broussailles; et les chevaux se mirent à

galoper, emportant par les étroits sentiers des bois les amazones et les

cavaliers, tandis que, sur les chemins amollis, roulaient sans bruit les

voitures qui accompagnaient de loin la chasse.

Mme d'Avancelles, par malice, retint le baron près d'elle, s'attardant,

au pas, dans une grande avenue interminablement droite et longue et sur

laquelle quatre rangs de chênes se repliaient comme une voûte.

Frémissant d'amour et d'inquiétude, il écoutait d'une oreille le

bavardage moqueur de la jeune femme, et de l'autre il suivait le chant

des cors et la voix des chiens qui s'éloignaient.

«Vous ne m'aimez donc plus?» disait-elle.

Il répondait: «Pouvez-vous dire des choses pareilles?»

Elle reprenait: «La chasse cependant semble vous occuper plus que moi.»

Il gémissait: «Ne m'avez-vous point donné l'ordre d'abattre moi-même

l'animal?»

Et elle ajoutait gravement: «Mais j'y compte. Il faut que vous le tuiez

devant moi.»

Alors il frémissait sur sa selle, piquait son cheval qui bondissait et,

perdant patience: «Mais sacristi! madame, cela ne se pourra pas si nous

restons ici.»

Puis elle lui parlait tendrement, posant la main sur son bras, ou

flattant, comme par distraction, la crinière de son cheval.

Et elle lui jetait, en riant: «Il faut que cela soit pourtant... ou

alors... tant pis pour vous.»

Puis ils tournèrent à droite dans un petit chemin couvert, et soudain,

pour éviter une branche qui barrait la route, elle se pencha sur lui, si

près qu'il sentit sur son cou le chatouillement des cheveux. Alors

brutalement il l'enlaça, et appuyant sur la tempe ses grandes

moustaches, il la baisa d'un baiser furieux.

Elle ne remua point d'abord, restant ainsi sous cette caresse emportée;

puis, d'une secousse, elle tourna la tête, et, soit hasard, soit

volonté, ses petites lèvres à elle rencontrèrent ses lèvres à lui, sous

leur cascade de poils blonds.

Alors, soit confusion, soit remords, elle cingla le flanc de son cheval,

qui partit au grand galop. Ils allèrent ainsi longtemps, sans échanger

même un regard.

Le tumulte de la chasse se rapprochait; les fourrés semblaient frémir,

et tout à coup, brisant les branches, couvert de sang, secouant les

chiens qui s'attachaient à lui, le sanglier passa.

Alors le baron, poussant un rire de triomphe, cria: «Qui m'aime me

suive!» Et il disparut dans les taillis, comme si la forêt l'eût

englouti.

Quand elle arriva, quelques minutes plus tard, dans une clairière, il se

relevait souillé de boue, la jaquette déchirée, les mains sanglantes,

tandis que la bête étendue portait dans l'épaule le couteau de chasse

enfoncé jusqu'à la garde.

La curée se fit aux flambeaux par une nuit douce et mélancolique. La

lune jaunissait la flamme rouge des torches qui embrumaient la nuit de

leur fumée résineuse. Les chiens mangeaient les entrailles puantes du

sanglier, et criaient, et se battaient. Et les piqueurs et les

gentilshommes chasseurs, en cercle autour de la curée, sonnaient du cor

à plein souffle. La fanfare s'en allait dans la nuit claire au-dessus

des bois, répétée par les échos perdus des vallées lointaines,

réveillant les cerfs inquiets, les renards glapissants et troublant en

leurs ébats les petits lapins gris, au bord des clairières.

Les oiseaux de nuit voletaient, effarés, au-dessus de la meute affolée

d'ardeur. Et des femmes, attendries par toutes ces choses douces et

violentes, s'appuyant un peu au bras des hommes, s'écartaient déjà dans

les allées, avant que les chiens eussent fini leur repas.

Tout alanguie par cette journée de fatigue et de tendresse, Mme

d'Avancelles dit au baron:

«--Voulez-vous faire un tour de parc, mon ami?»

Mais lui, sans répondre, tremblant, défaillant, l'entraîna.

Et, tout de suite, ils s'embrassèrent. Ils allaient au pas, au petit

pas, sous les branches presque dépouillées et qui laissaient filtrer la

lune; et leur amour, leurs désirs, leur besoin d'étreinte étaient

devenus si véhéments qu'ils faillirent choir au pied d'un arbre.

Les cors ne sonnaient plus. Les chiens épuisés dormaient au chenil.

«--Rentrons», dit la jeune femme. Ils revinrent.

Puis, lorsqu'ils furent devant le château, elle murmura d'une voix

mourante: «Je suis si fatiguée que je vais me coucher, mon ami.» Et,

comme il ouvrait les bras pour la prendre en un dernier baiser, elle

s'enfuit, lui jetant comme adieu: «Non... je vais dormir... Qui m'aime

me suive!»

Une heure plus tard, alors que tout le château silencieux semblait mort,

le baron sortit à pas de loup de sa chambre et s'en vint gratter à la

porte de son amie. Comme elle ne répondait pas, il essaya d'ouvrir. Le

verrou n'était point poussé.

Elle rêvait, accoudée à la fenêtre.

Il se jeta à ses genoux qu'il baisait éperdûment à travers la robe de

nuit. Elle ne disait rien, enfonçant ses doigts fins, d'une manière

caressante, dans les cheveux du baron.

Et soudain, se dégageant comme si elle eût pris une grande résolution,

elle murmura de son air hardi, mais à voix basse: «Je vais revenir.

Attendez-moi.» Et son doigt, tendu dans l'ombre, montrait au fond de la

chambre la tache vague et blanche du lit.

Alors, à tâtons, éperdu, les mains tremblantes, il se dévêtit bien vite

et s'enfonça dans les draps frais. Il s'étendit délicieusement,

oubliant presque son amie, tant il avait plaisir à cette caresse du

linge sur son corps las de mouvement.

Elle ne revenait point, pourtant; s'amusant sans doute à le faire

languir. Il fermait les yeux dans un bien-être exquis; et il rêvait

doucement dans l'attente délicieuse de la chose tant désirée. Mais peu à

peu ses membres s'engourdirent, sa pensée s'assoupit, devint incertaine,

flottante. La puissante fatigue enfin le terrassa; il s'endormit.

Il dormit du lourd sommeil, de l'invincible sommeil des chasseurs

exténués. Il dormit jusqu'à l'aurore.

Tout à coup, la fenêtre étant restée entr'ouverte, un coq, perché dans

un arbre voisin, chanta. Alors brusquement, surpris par ce cri sonore,

le baron ouvrit les yeux.

Sentant contre lui un corps de femme, se trouvant en un lit qu'il ne

reconnaissait pas, surpris et ne se souvenant plus de rien, il balbutia,

dans l'effarement du réveil:

«--Quoi? Où suis-je? Qu'y a-t-il?»

Alors elle, qui n'avait point dormi, regardant cet homme dépeigné, aux

yeux rouges, à la lèvre épaisse, répondit, du ton hautain dont elle

parlait à son mari:

«--Ce n'est rien. C'est un coq qui chante. Rendormez-vous, monsieur,

cela ne vous regarde pas.»

UN FILS

\_A René Maizeroy.\_

Ils se promenaient, les deux vieux amis, dans le jardin tout fleuri où

le gai Printemps remuait de la vie.

L'un était Sénateur, et l'autre de l'Académie française, graves tous

deux, pleins de raisonnements très logiques mais solennels, gens de

marque et de réputation.

Ils parlotèrent d'abord de politique, échangeant des pensées, non pas

sur des Idées, mais sur des hommes: les personnalités, en cette matière,

primant toujours la Raison. Puis ils soulevèrent quelques souvenirs;

puis ils se turent, continuant à marcher côte à côte, tout amollis par

la tiédeur de l'air.

Une grande corbeille de ravenelles exhalait des souffles sucrés et

délicats; un tas de fleurs de toute race et de toute nuance jetaient

leurs odeurs dans la brise, tandis qu'un faux-ébénier, vêtu de grappes

jaunes, éparpillait au vent sa fine poussière, une fumée d'or qui

sentait le miel et qui portait, pareille aux poudres caressantes des

parfumeurs, sa semence enbaumée à travers l'espace.

Le sénateur s'arrêta, huma le nuage fécondant qui flottait, considéra

l'arbre amoureux resplendissant comme un soleil et dont les germes

s'envolaient. Et il dit: «Quand on songe que ces imperceptibles atômes,

qui sentent bon, vont créer des existences à des centaines de lieues

d'ici, vont faire tressaillir les fibres et les sèves d'arbres femelles

et produire des êtres à racines, naissant d'un germe comme nous,

mortels comme nous, et qui seront remplacés par d'autres êtres de même

essence, comme nous toujours!»

Puis, planté devant l'ébénier radieux dont les parfums vivifiants se

détachaient à tous les frissons de l'air, M. le sénateur ajouta: «Ah!

mon gaillard, s'il te fallait faire le compte de tes enfants, tu serais

bigrement embarrassé. En voilà un qui les exécute facilement et qui les

lâche sans remords, et qui ne s'en inquiète guère.»

L'académicien ajouta: «Nous en faisons autant, mon ami.»

Le sénateur reprit: «Oui, je ne le nie pas, nous les lâchons

quelquefois, mais nous le savons au moins, et cela constitue notre

supériorité.»

Mais l'autre secoua la tête: «Non, ce n'est pas là ce que je veux dire;

voyez-vous, mon cher, il n'est guère d'homme qui ne possède des enfants

ignorés, ces enfants dits \_de père inconnu\_, qu'il a faits, comme cet

arbre reproduit, presque inconsciemment.

S'il fallait établir le compte des femmes que nous avons eues, nous

serions, n'est-ce pas, aussi embarrassés que cet ébénier que vous

interpelliez le serait pour numéroter ses descendants.

De dix-huit à quarante ans enfin, en faisant entrer en ligne les

rencontres passagères, les contacts d'une heure, on peut bien admettre

que nous avons eu des... rapports intimes avec deux ou trois cents

femmes.

Eh bien, mon ami, dans ce nombre êtes-vous sûr que vous n'en ayez pas

fécondé au moins une, et que vous ne possédiez point sur le pavé, ou au

bagne, un chenapan de fils qui vole et assassine les honnêtes gens,

c'est-à-dire nous; ou bien une fille dans quelque mauvais lieu; ou

peut-être, si elle a eu la chance d'être abandonnée par sa mère,

cuisinière en quelque famille.

Songez en outre que presque toutes les femmes que nous appelons

\_publiques\_ possèdent un ou deux enfants dont elles ignorent le père,

enfants attrapés dans le hasard de leurs étreintes à dix ou vingt

francs. Dans tout métier on fait la part des profits et pertes. Ces

rejetons-là constituent les «pertes» de leur profession. Quels sont les

générateurs?--Vous,--moi,--nous tous, les hommes dits \_comme il faut\_!

Ce sont les résultats de nos joyeux dîners d'amis, de nos soirs de

gaîté, de ces heures où notre chair contente nous pousse aux

accouplements d'aventure.

Les voleurs, les rôdeurs, tous les misérables, enfin, sont nos enfants.

Et cela vaut encore mieux pour nous que si nous étions les leurs, car

ils reproduisent aussi, ces gredins-là!

Tenez, j'ai, pour ma part, sur la conscience une très vilaine histoire

que je veux vous dire. C'est pour moi un remords incessant, plus que

cela, c'est un doute continuel, une inapaisable incertitude qui,

parfois, me torture horriblement.

A l'âge de vingt-cinq ans j'avais entrepris avec un de mes amis,

aujourd'hui conseiller d'État, un voyage en Bretagne, à pied.

\* \* \* \* \*

Après quinze ou vingt jours de marche forcenée, après avoir visité les

Côtes-du-Nord et une partie du Finistère, nous arrivions à Douarnenez;

de là, en une étape, on gagna la sauvage pointe du Raz par la baie des

Trépassés, et on coucha dans un village quelconque dont le nom finissait

en \_of\_; mais, le matin venu, une fatigue étrange retint au lit mon

camarade. Je dis au lit par habitude, car notre couche se composait

simplement de deux bottes de paille.

Impossible d'être malade en ce lieu. Je le forçai donc à se lever, et

nous parvînmes à Audierne vers quatre ou cinq heures du soir.

Le lendemain, il allait un peu mieux; on repartit; mais, en route, il

fut pris de malaises intolérables, et c'est à grand'peine que nous pûmes

atteindre Pont-Labbé.

Là, au moins, nous avions une auberge. Mon ami se coucha, et le médecin,

qu'on fit venir de Quimper, constata une forte fièvre, sans en

déterminer la nature.

Connaissez-vous Pont-Labbé?--Non.--Eh bien, c'est la ville la plus

bretonne de toute cette Bretagne bretonnante qui va de la pointe du Raz

au Morbihan, de cette contrée qui contient l'essence des moeurs, des

légendes, des coutumes bretonnes. Encore aujourd'hui, ce coin de pays

n'a presque pas changé. Je dis: \_encore aujourd'hui\_, car j'y retourne à

présent tous les ans, hélas!

Un vieux château baigne le pied de ses tours dans un grand étang triste,

triste, avec des vols d'oiseaux sauvages. Une rivière sort de là que

les caboteurs peuvent remonter jusqu'à la ville. Et dans les rues

étroites aux maisons antiques, les hommes portent le grand chapeau, le

gilet brodé et les quatre vestes superposées: la première, grande comme

la main, couvrant au plus les omoplates, et la dernière s'arrêtant juste

au-dessus du fond de culotte.

Les filles, grandes, belles, fraîches, ont la poitrine écrasée dans un

gilet de drap qui forme cuirasse, les étreint, ne laissant même pas

deviner leur gorge puissante et martyrisée; et elles sont coiffées d'une

étrange façon: sur les tempes, deux plaques brodées en couleur encadrent

le visage, serrent les cheveux qui tombent en nappe derrière la tête,

puis remontent se tasser au sommet du crâne sous un singulier bonnet,

tissu souvent d'or ou d'argent.

La servante de notre auberge avait dix-huit ans au plus, des yeux tout

bleus, d'un bleu pâle que perçaient les deux petits points noirs de la

pupille; et ses dents courtes, serrées, qu'elle montrait sans cesse en

riant, semblaient faites pour broyer du granit.

Elle ne savait pas un mot de français, ne parlant que le breton, comme

la plupart de ses compatriotes.

Or, mon ami n'allait guère mieux, et, bien qu'aucune maladie ne se

déclarât, le médecin lui défendait de partir encore, ordonnant un repos

complet. Je passais donc les journées près de lui, et sans cesse la

petite bonne entrait, apportant soit mon dîner, soit de la tisane.

Je la lutinais un peu, ce qui semblait l'amuser, mais nous ne causions

pas, naturellement, puisque nous ne nous comprenions point.

Or, une nuit, comme j'étais resté fort tard auprès du malade, je

croisai, en regagnant ma chambre, la fillette qui rentrait dans la

sienne. C'était juste en face de ma porte ouverte; alors, brusquement,

sans réfléchir à ce que je faisais, plutôt par plaisanterie

qu'autrement, je la saisis à pleine taille, et, avant qu'elle fût

revenue de sa stupeur, je l'avais jetée et enfermée chez moi. Elle me

regardait, effarée, affolée, épouvantée, n'osant pas crier de peur d'un

scandale, d'être chassée sans doute par ses maîtres d'abord, et

peut-être par son père ensuite.

J'avais fait cela en riant; mais, dès qu'elle fut chez moi, le désir de

la posséder m'envahit. Ce fut une lutte longue et silencieuse, une lutte

corps à corps, à la façon des athlètes, avec les bras tendus, crispés,

tordus, la respiration essoufflée, la peau mouillée de sueur. Oh! elle

se débattit vaillamment; et parfois nous heurtions un meuble, une

cloison, une chaise; alors, toujours enlacés, nous restions immobiles

plusieurs secondes dans la crainte que le bruit n'eût éveillé

quelqu'un; puis nous recommencions notre acharnée bataille, moi

l'attaquant, elle résistant.

Épuisée enfin, elle tomba; et je la pris brutalement, par terre, sur le

pavé.

Sitôt relevée, elle courut à la porte, tira les verrous et s'enfuit.

Je la rencontrai à peine les jours suivants. Elle ne me laissait point

l'approcher. Puis, comme mon camarade était guéri et que nous devions

reprendre notre voyage, je la vis entrer, la veille de mon départ, à

minuit, nu-pieds, en chemise, dans ma chambre où je venais de me

retirer.

Elle se jeta dans mes bras, m'étreignit passionnément, puis, jusqu'au

jour, m'embrassa, me caressa, pleurant, sanglotant, me donnant enfin

toutes les assurances de tendresse et de désespoir qu'une femme nous

peut donner quand elle ne sait pas un mot de notre langue.

Huit jours après, j'avais oublié cette aventure, commune et fréquente

quand on voyage, les servantes d'auberge étant généralement destinées à

distraire ainsi les voyageurs.

Et je fus trente ans sans y songer et sans revenir à Pont-Labbé.

Or, en 1876, j'y retournai par hasard au cours d'une excursion en

Bretagne, entreprise pour documenter un livre et pour me bien pénétrer

des paysages.

Rien ne me sembla changé. Le château mouillait toujours ses murs

grisâtres dans l'étang, à l'entrée de la petite ville; et l'auberge

était la même quoique réparée, remise à neuf, avec un air plus moderne.

En entrant, je fus reçu par deux jeunes Bretonnes de dix-huit ans,

fraîches et gentilles, encuirassées dans leur étroit gilet de drap,

casquées d'argent avec les grandes plaques brodées sur les oreilles.

Il était environ six heures du soir. Je me mis à table pour dîner et,

comme le patron s'empressait lui-même à me servir, la fatalité sans

doute me fit dire: «Avez-vous connu les anciens maîtres de cette maison?

J'ai passé ici une dizaine de jours il y a trente ans maintenant. Je

vous parle de loin.»

Il répondit: «C'étaient mes parents, monsieur.»

Alors je lui racontai en quelle occasion je m'étais arrêté, comment

j'avais été retenu par l'indisposition d'un camarade. Il ne me laissa

pas achever.

«--Oh! je me rappelle parfaitement J'avais alors quinze ou seize ans.

Vous couchiez dans la chambre du fond et votre ami dans celle dont j'ai

fait la mienne, sur la rue.»

C'est alors seulement que le souvenir très vif de la petite bonne me

revint. Je demandai: «--Vous rappelez-vous une gentille petite servante

qu'avait alors votre père, et qui possédait, si ma mémoire ne me

trompe, de jolis yeux bleus et des dents fraîches?»

Il reprit: «--Oui, monsieur; elle est morte en couches quelque temps

après.»

Et, tendant la main vers la cour où un homme maigre et boiteux remuait

du fumier, il ajouta: «--Voilà son fils.»

Je me mis à rire. «--Il n'est pas beau et ne ressemble guère à sa mère.

Il tient du père sans doute.»

L'aubergiste reprit: «--Ça se peut bien; mais on n'a jamais su à qui

c'était. Elle est morte sans le dire et personne ici ne lui connaissait

de galant. Ç'a été un fameux étonnement quand on a appris qu'elle était

enceinte. Personne ne voulait le croire.»

J'eus une sorte de frisson désagréable, un de ces effleurements pénibles

qui nous touchent le coeur, comme l'approche d'un lourd chagrin. Et je

regardai l'homme dans la cour. Il venait maintenant de puiser de l'eau

pour les chevaux et portait ses deux seaux en boitant, avec un effort

douloureux de la jambe plus courte. Il était déguenillé, hideusement

sale, avec de longs cheveux jaunes tellement mêlés qu'ils lui tombaient

comme des cordes sur les joues.

L'aubergiste ajouta: «--Il ne vaut pas grand'chose, ç'a été gardé par

charité dans la maison. Peut-être qu'il aurait mieux tourné si on

l'avait élevé comme tout le monde. Mais que voulez-vous, monsieur? Pas

de père, pas de mère, pas d'argent! Mes parents ont eu pitié de

l'enfant, mais ce n'était pas à eux, vous comprenez.»

Je ne dis rien.

Et je couchai dans mon ancienne chambre; et toute la nuit je pensai à cet

affreux valet d'écurie en me répétant: «--Si c'était mon fils, pourtant?

Aurais-je donc pu tuer cette fille et procréer cet être?»--C'était

possible, enfin!

Je résolus de parler à cet homme et de connaître exactement la date de

sa naissance. Une différence de deux mois devait m'arracher mes doutes.

Je le fis venir le lendemain. Mais il ne parlait pas le français non

plus. Il avait l'air de ne rien comprendre d'ailleurs, ignorant

absolument son âge qu'une des bonnes lui demanda de ma part. Et il se

tenait d'un air idiot devant moi, roulant son chapeau dans ses pattes

noueuses et dégoûtantes, riant stupidement, avec quelque chose du rire

ancien de la mère dans le coin des lèvres et dans le coin des yeux.

Mais le patron survenant alla chercher l'acte de naissance du misérable.

Il était entré dans la vie huit mois et vingt-six jours après mon

passage à Pont-Labbé, car je me rappelais parfaitement être arrivé à

Lorient le 15 août. L'acte portait la mention: «Père inconnu». La mère

s'était appelée Jeanne Kerradec.

Alors mon coeur se mit à battre à coups pressés. Je ne pouvais plus

parler tant je me sentais suffoqué; et je regardais cette brute dont les

grands cheveux jaunes semblaient un fumier plus sordide que celui des

bêtes; et le gueux, gêné par mon regard, cessait de rire, détournait la

tête, cherchait à s'en aller.

Tout le jour j'errai le long de la petite rivière, en réfléchissant

douloureusement. Mais à quoi bon réfléchir? Rien ne pouvait me fixer.

Pendant des heures et des heures je pesais toutes les raisons bonnes ou

mauvaises pour ou contre mes chances de paternité, m'énervant en des

suppositions inextricables, pour revenir sans cesse à la même horrible

incertitude, puis à la conviction plus atroce encore que cet homme était

mon fils.

Je ne pus dîner et je me retirai dans ma chambre. Je fus longtemps sans

parvenir à dormir; puis le sommeil vint, un sommeil hanté de visions

insupportables. Je voyais ce goujat qui me riait au nez, m'appelait

«papa»; puis il se changeait en chien et me mordait les mollets, et,

j'avais beau me sauver, il me suivait toujours, et au lieu d'aboyer il

parlait, m'injuriait; puis il comparaissait devant mes collègues de

l'Académie réunis pour décider si j'étais bien son père; et l'un d'eux

s'écriait: «C'est indubitable! Regardez donc comme il lui ressemble.» Et

en effet je m'apercevais que ce monstre me ressemblait. Et je me

réveillai avec cette idée plantée dans le crâne et avec le désir fou de

revoir l'homme pour décider si, oui ou non, nous avions des traits

communs.

Je le joignis comme il allait à la messe (c'était un dimanche) et je lui

donnai cent sous en le dévisageant anxieusement. Il se remit à rire

d'une ignoble façon, prit l'argent, puis, gêné de nouveau par mon oeil,

il s'enfuit après avoir bredouillé un mot à peu près inarticulé, qui

voulait dire «merci», sans doute.

La journée se passa pour moi dans les mêmes angoisses que la veille.

Vers le soir je fis venir l'hôtelier, et avec beaucoup de précautions,

d'habiletés, de finesses, je lui dis que je m'intéressais à ce pauvre

être si abandonné de tous et privé de tout, et que je voulais faire

quelque chose pour lui.

Mais l'homme répliqua: «Oh! n'y songez pas, monsieur, il ne vaut rien,

vous n'en aurez que du désagrément. Moi, je l'emploie à vider l'écurie,

et c'est tout ce qu'il peut faire. Pour ça je le nourris et il couche

avec les chevaux. Il ne lui en faut pas plus. Si vous avez une vieille

culotte, donnez-la lui, mais elle sera en pièces dans huit jours.»

Je n'insistai pas, me réservant d'aviser.

Le gueux rentra le soir horriblement ivre, faillit mettre le feu à la

maison, assomma un cheval à coups de pioche, et, en fin de compte,

s'endormit dans la boue sous la pluie, grâce à mes largesses.

On me pria le lendemain de ne plus lui donner d'argent. L'eau-de-vie le

rendait furieux, et, dès qu'il avait deux sous en poche, il les buvait.

L'aubergiste ajouta: «Lui donner de l'argent c'est vouloir sa mort.» Cet

homme n'en avait jamais eu, absolument jamais, sauf quelques centimes

jetés par les voyageurs, et il ne connaissait pas d'autre destination à

ce métal que le cabaret.

Alors je passai des heures dans ma chambre, avec un livre ouvert que je

semblais lire, mais ne faisant autre chose que de regarder cette brute,

mon fils! mon fils! en tâchant de découvrir s'il avait quelque chose de

moi. A force de chercher je crus reconnaître des lignes semblables dans

le front et à la naissance du nez, et je fus bientôt convaincu d'une

ressemblance que dissimulaient l'habillement différent et la crinière

hideuse de l'homme.

Mais je ne pouvais demeurer plus longtemps sans devenir suspect, et je

partis, le coeur broyé, après avoir laissé à l'aubergiste quelque argent

pour adoucir l'existence de son valet.

Or, depuis six ans, je vis avec cette pensée, cette horrible

incertitude, ce doute abominable. Et, chaque année, une force invincible

me ramène à Pont-Labbé. Chaque année je me condamne à ce supplice de

voir cette brute patauger dans son fumier, de m'imaginer qu'il me

ressemble, de chercher, toujours en vain, à lui être secourable. Et

chaque année je reviens ici, plus indécis, plus torturé, plus anxieux.

J'ai essayé de le faire instruire. Il est idiot sans ressource.

J'ai essayé de lui rendre la vie moins pénible. Il est irrémédiablement

ivrogne et emploie à boire tout l'argent qu'on lui donne; et il sait

fort bien vendre ses habits neufs pour se procurer de l'eau-de-vie.

J'ai essayé d'apitoyer sur lui son patron pour qu'il le ménageât, en

offrant toujours de l'argent. L'aubergiste, étonné à la fin, m'a répondu

fort sagement: «Tout ce que vous ferez pour lui, monsieur, ne servira

qu'à le perdre. Il faut le tenir comme un prisonnier. Sitôt qu'il a du

temps ou du bien-être, il devient malfaisant. Si vous voulez faire du

bien, ça ne manque pas, allez, les enfants abandonnés, mais

choisissez-en un qui réponde à votre peine.»

Que dire à cela?

Et si je laissais percer un soupçon des doutes qui me torturent, ce

crétin, certes, deviendrait malin pour m'exploiter, me compromettre, me

perdre. Il me crierait «papa», comme dans mon rêve.

Et je me dis que j'ai tué la mère et perdu cet être atrophié, larve

d'écurie, éclose et poussée dans le fumier, cet homme qui, élevé comme

d'autres, aurait été pareil aux autres.

Et vous ne vous figurez pas la sensation étrange, confuse et intolérable

que j'éprouve en face de lui, en songeant que cela est sorti de moi,

qu'il tient à moi par ce lien intime qui lie le fils au père, que grâce

aux terribles lois de l'hérédité, il est moi par mille choses, par son

sang et par sa chair, et qu'il a jusqu'aux mêmes germes de maladies, aux

mêmes ferments de passions.

Et j'ai sans cesse un inapaisable et douloureux besoin de le voir; et sa

vue me fait horriblement souffrir; et de ma fenêtre, là-bas, je le

regarde pendant des heures remuer et charrier les ordures des bêtes, en

me répétant: «C'est mon fils.»

Et je sens, parfois, d'intolérables envies de l'embrasser. Je n'ai même

jamais touché sa main sordide.

L'académicien se tut. Et son compagnon, l'homme politique, murmura: «Oui

vraiment, nous devrions bien nous occuper un peu plus des enfants qui

n'ont pas de père.»

\* \* \* \* \*

Et un souffle de vent traversant, le grand arbre jaune secoua ses

grappes, enveloppa d'une nuée odorante et fine les deux vieillards qui

la respirèrent à longs traits.

Et le sénateur ajouta: «C'est bon vraiment d'avoir vingt-cinq ans, et

même de faire des enfants comme ça.»

SAINT-ANTOINE

\_A X. Charmes.\_

On l'appelait Saint-Antoine, parce qu'il se nommait Antoine, et aussi

peut-être parce qu'il était bon vivant, joyeux, farceur, puissant

mangeur et fort buveur, et vigoureux trousseur de servantes, bien qu'il

eût plus de soixante ans.

C'était un grand paysan du pays de Caux, haut en couleur, gros de

poitrine et de ventre, et perché sur de longues jambes qui semblaient

trop maigres pour l'ampleur du corps.

Veuf, il vivait seul avec sa bonne et ses deux valets dans sa ferme

qu'il dirigeait en madré compère, soigneux de ses intérêts, entendu dans

les affaires et dans l'élevage du bétail, et dans la culture de ses

terres. Ses deux fils et ses trois filles mariés avec avantage, vivaient

aux environs, et venaient, une fois par mois, dîner avec le père. Sa

vigueur était célèbre dans tout le pays d'alentour; on disait en manière

de proverbe: «Il est fort comme Saint-Antoine.»

Lorsque arriva l'invasion prussienne, Saint-Antoine, au cabaret,

promettait de manger une armée, car il était hâbleur comme un vrai

Normand, un peu couard et fanfaron. Il tapait du poing sur la table de

bois, qui sautait en faisant danser les tasses et les petits verres, et

il criait, la face rouge et l'oeil sournois, dans une fausse colère de

bon vivant: «Faudra que j'en mange, nom de Dieu!» Il comptait bien que

les Prussiens ne viendraient pas jusqu'à Tanneville; mais lorsqu'il

apprit qu'ils étaient à Rautôt, il ne sortit plus de sa maison, et il

guettait sans cesse la route par la petite fenêtre de sa cuisine,

s'attendant à tout moment à voir passer des baïonnettes.

Un matin, comme il mangeait la soupe avec ses serviteurs, la porte

s'ouvrit, et le maire de la commune, maître Chicot, parut suivi d'un

soldat coiffé d'un casque noir à pointe de cuivre. Saint-Antoine se

dressa d'un bond; et tout son monde le regardait, s'attendant à le voir

écharper le Prussien; mais il se contenta de serrer la main du maire qui

lui dit: «--En v'la un pour toi, Saint-Antoine. Ils sont venus c'te

nuit. Fais pas de bêtise surtout, vu qu'ils parlent de fusiller et de

brûler tout si seulement il arrive la moindre chose. Te v'la prévenu.

Donne-li à manger, il a l'air d'un bon gars. Bonsoir, je vas chez

l's'autres. Y en a pour tout le monde.» Et il sortit.

Le père Antoine, devenu pâle, regarda son Prussien. C'était un gros

garçon à la chair grasse et blanche, aux yeux bleus, au poil blond,

barbu jusqu'aux pommettes, qui semblait idiot, timide et bon enfant. Le

Normand malin le pénétra tout de suite, et, rassuré, lui fit signe de

s'asseoir. Puis il lui demanda: «Voulez-vous de la soupe?» L'étranger ne

comprit pas. Antoine alors eut un coup d'audace, et lui poussant sous le

nez une assiette pleine: «--Tiens, avale ça, gros cochon.»

Le soldat répondit: «Ya» et se mit à manger goulûment pendant que le

fermier triomphant, sentant sa réputation reconquise, clignait de l'oeil

à ses serviteurs qui grimaçaient étrangement, ayant en même temps

grand'peur et envie de rire.

Quand le Prussien eut englouti son assiettée, Saint-Antoine lui en

servit une autre qu'il fit disparaître également; mais il recula devant

la troisième, que le fermier voulait lui faire manger de force, en

répétant: «Allons fous-toi ça dans le ventre. T'engraisseras ou tu diras

pourquoi, va, mon cochon!»

Et le soldat, comprenant seulement qu'on voulait le faire manger tout

son saoul, riait d'un air content, en faisant signe qu'il était plein.

Alors Saint-Antoine devenu tout à fait familier lui tapa sur le ventre

en criant: «--Y en a-t-il dans la bedaine à mon cochon!» Mais soudain il

se tordit, rouge à tomber d'une attaque, ne pouvant plus parler. Une

idée lui était venue qui le faisait étouffer de rire: «C'est ça, c'est

ça, saint Antoine et son cochon. V'là mon cochon.» Et les trois

serviteurs éclatèrent à leur tour.

Le vieux était si content qu'il fit apporter l'eau-de-vie, la bonne, le

fil en dix, et qu'il en régala tout le monde. On trinqua avec le

Prussien, qui claqua de la langue par flatterie, pour indiquer qu'il

trouvait ça fameux. Et Saint-Antoine lui criait dans le nez: «Hein? En

v'là d'la fine. T'en bois pas comme ça chez toi, mon cochon.»

\* \* \* \* \*

Dès lors, le père Antoine ne sortit plus sans son Prussien. Il avait

trouvé là son affaire, c'était sa vengeance à lui, sa vengeance de gros

malin. Et tout le pays, qui crevait de peur, riait à se tordre derrière

le dos des vainqueurs de la farce de Saint-Antoine. Vraiment, dans la

plaisanterie il n'avait pas son pareil. Il n'y avait que lui pour

inventer des choses comme ça. Cré coquin, va!

Il s'en allait chez les voisins, tous les jours après midi, bras dessus

bras dessous avec son Allemand qu'il présentait d'un air gai en lui

tapant sur l'épaule: «--Tenez, v'là mon cochon, r'gardez-moi s'il

engraisse c't'animal-là.»

Et les paysans s'épanouissaient.--Est-il donc rigolo, ce bougre

d'Antoine!

--J'te l'vend, Césaire, trois pistoles.

--Je l'prends, Antoine, et j't'invite à manger du boudin.

--Mé, c'que j'veux, c'est d'ses pieds.

--Tâte li l'ventre, tu verras qu'il n'a que d'la graisse.»

Et tout le monde clignait de l'oeil sans rire trop haut cependant, de

peur que le Prussien devinât à la fin qu'on se moquait de lui. Antoine

seul, s'enhardissant tous les jours, lui pinçait les cuisses en criant:

«Rien qu'du gras»; lui tapait sur le derrière en hurlant: «Tout ça d'la

couenne»; l'enlevait dans ses bras de vieux colosse capable de porter

une enclume en déclarant: «Il pèse six cents, et pas de déchet.»

Et il avait pris l'habitude de faire offrir à manger à son cochon

partout où il entrait avec lui. C'était là le grand plaisir, le grand

divertissement de tous les jours: «--Donnez-li de c'que vous voudrez, il

avale tout.» Et on offrait à l'homme du pain et du beurre, des pommes de

terre, du fricot froid, de l'andouille qui faisait dire: «--De la vôtre,

et du choix.»

Le soldat, stupide et doux, mangeait par politesse, enchanté de ces

attentions, se rendait malade pour ne pas refuser; et il engraissait

vraiment, serré maintenant dans son uniforme, ce qui ravissait

Saint-Antoine et lui faisait répéter: «--Tu sais, mon cochon, faudra te

faire faire une autre cage.»

Ils étaient devenus, d'ailleurs, les meilleurs amis du monde; et, quand

le vieux allait à ses affaires dans les environs, le Prussien

l'accompagnait de lui-même pour le seul plaisir d'être avec lui.

Le temps était rigoureux; il gelait dur; le terrible hiver de 1870

semblait jeter ensemble tous les fléaux sur la France.

Le père Antoine, qui préparait les choses de loin et profitait des

occasions, prévoyant qu'il manquerait de fumier pour les travaux du

printemps, acheta celui d'un voisin qui se trouvait dans la gêne; et il

fut convenu qu'il irait chaque soir avec son tombereau chercher une

charge d'engrais.

Chaque jour donc il se mettait en route à l'approche de la nuit et se

rendait à la ferme des Haules, distante d'une demi-lieue, toujours

accompagné de son cochon. Et chaque jour c'était une fête de nourrir

l'animal. Tout le pays accourait là comme on va, le dimanche, à la

grand'messe.

Le soldat, cependant, commençait à se méfier; et quand on riait trop

fort il roulait des yeux inquiets qui, parfois, s'allumaient d'une

flamme de colère.

Or, un soir, quand il eut mangé à sa contenance, il refusa d'avaler un

morceau de plus; et il essaya de se lever pour s'en aller. Mais

Saint-Antoine l'arrêta d'un tour de poignet, et lui posant ses deux

mains puissantes sur les épaules il le rassit si durement que la chaise

s'écrasa sous l'homme.

Une gaieté de tempête éclata; et Antoine, radieux, ramassant son cochon,

fit semblant de le panser pour le guérir, puis il déclara: «Puisque tu

n'veux pas manger, tu vas boire, nom de Dieu!» Et on alla chercher de

l'eau-de-vie au cabaret.

Le soldat roulait des yeux méchants: mais il but néanmoins; il but tant

qu'on voulut; et Saint-Antoine lui tenait la tête, à la grande joie des

assistants.

Le Normand, rouge comme une tomate, le regard en feu, emplissait les

verres, trinquait en gueulant «à la tienne!» Et le Prussien, sans

prononcer un mot, entonnait coup sur coup des lampées de cognac.

C'était une lutte, une bataille, une revanche! A qui boirait le plus,

nom d'un nom! Ils n'en pouvaient ni l'un ni l'autre quand le litre fut

séché. Mais aucun des deux n'était vaincu. Ils s'en allaient manche à

manche, voilà tout. Faudrait recommencer le lendemain!

Ils sortirent en titubant et se mirent en route, à côté du tombereau de

fumier que traînaient lentement les deux chevaux.

La neige commençait à tomber, et la nuit sans lune s'éclairait

tristement de cette blancheur morte des plaines. Le froid saisit les

deux hommes, augmentant leur ivresse, et Saint-Antoine, mécontent de

n'avoir pas triomphé, s'amusait à pousser de l'épaule son cochon pour le

faire culbuter dans le fossé. L'autre évitait les attaques par des

retraites; et, chaque fois, il prononçait quelques mots allemands sur un

ton irrité qui faisait rire aux éclats le paysan. A la fin, le Prussien

se fâcha; et juste au moment où Antoine lui lançait une nouvelle

bourrade, il répondit par un coup de poing terrible qui fit chanceler

le colosse.

Alors, enflammé d'eau-de-vie, le vieux saisit l'homme à bras le corps,

le secoua quelques secondes comme il eût fait d'un petit enfant, et il

le lança à toute volée de l'autre côté du chemin. Puis, content de cette

exécution, il croisa ses bras pour rire de nouveau.

Mais le soldat se releva vivement, nu-tête, son casque ayant roulé, et,

dégainant son sabre, il se précipita sur le père Antoine.

Quand il vit cela, le paysan saisit son fouet par le milieu, son grand

fouet de houx, droit, fort et souple comme un nerf de boeuf.

Le Prussien arriva, le front baissé, l'arme en avant, sûr de tuer. Mais

le vieux, attrapant à pleine main la lame dont la pointe allait lui

crever le ventre, l'écarta, et il frappa d'un coup sec sur la tempe,

avec la poignée du fouet, son ennemi qui s'abattit à ses pieds.

Puis il regarda, effaré, stupide d'étonnement, le corps d'abord secoué

de spasmes, puis immobile sur le ventre. Il se pencha, le retourna, le

considéra quelque temps. L'homme avait les yeux clos; et un filet de

sang coulait d'une fente au coin du front. Malgré la nuit, le père

Antoine distinguait la tache brune de ce sang sur la neige.

Il restait là, perdant la tête, tandis que son tombereau s'en allait

toujours, au pas tranquille des chevaux.

Qu'allait-il faire? Il serait fusillé! On brûlerait sa ferme, on

ruinerait le pays! Que faire? que faire? Comment cacher le corps, cacher

la mort, tromper les Prussiens? Il entendit des voix au loin, dans le

grand silence des neiges. Alors, il s'affola, et, ramassant le casque,

il recoiffa sa victime, puis, l'empoignant par les reins, il l'enleva,

courut, rattrapa son attelage et lança le corps sur le fumier. Une fois

chez lui, il aviserait.

Il allait à petits pas, se creusant la cervelle, ne trouvant rien. Il se

voyait, il se sentait perdu. Il rentra dans sa cour. Une lumière

brillait à une lucarne, sa servante ne dormait pas encore; alors il fit

vivement reculer sa voiture jusqu'au bord du trou à l'engrais. Il

songeait qu'en renversant la charge, le corps posé dessus tomberait

dessous dans la fosse; et il fit basculer le tombereau.

Comme il l'avait prévu, l'homme fut enseveli sous le fumier. Antoine

aplanit le tas avec sa fourche, puis la planta dans la terre à côté. Il

appela son valet, ordonna de mettre les chevaux à l'écurie; et il rentra

dans sa chambre.

Il se coucha, réfléchissant toujours à ce qu'il allait faire, mais

aucune idée ne l'illuminait, son épouvante allait croissant dans

l'immobilité du lit. On le fusillerait! Il suait de peur; ses dents

claquaient; il se releva, grelottant, ne pouvant plus tenir dans ses

draps.

Alors il descendit à la cuisine, prit la bouteille de fine dans le

buffet, et remonta. Il but deux grands verres de suite jetant une

ivresse nouvelle par-dessus l'ancienne, sans calmer l'angoisse de son

âme. Il avait fait là un joli coup, nom de Dieu d'imbécile!

Il marchait maintenant de long en large, cherchant des ruses, des

explications et des malices; et, de temps en temps, il se rinçait la

bouche avec une gorgée de fil en dix pour se mettre du coeur au ventre.

Et il ne trouvait rien. Mais rien.

Vers minuit, son chien de garde, une sorte de demi-loup qu'il appelait

«Dévorant» se mit à hurler à la mort. Le père Antoine frémit jusque dans

les moelles; et, chaque fois que la bête reprenait son gémissement

lugubre et long, un frisson de peur courait sur la peau du vieux.

Il s'était abattu sur une chaise, les jambes cassées, hébété, n'en

pouvant plus, attendant avec anxiété que «Dévorant» recommençât sa

plainte, et secoué par tous les sursauts dont la terreur fait vibrer nos

nerfs.

L'horloge d'en bas sonna cinq heures. Le chien ne se taisait pas. Le

paysan devenait fou. Il se leva pour aller déchaîner la bête, pour ne

plus l'entendre. Il descendit, ouvrit la porte, s'avança dans la nuit.

La neige tombait toujours. Tout était blanc. Les bâtiments de la ferme

faisaient de grandes taches noires. L'homme s'approcha de la niche. Le

chien tirait sur sa chaîne. Il le lâcha. Alors «Dévorant» fit un bond,

puis s'arrêta net, le poil hérissé, les pattes tendues, les crocs au

vent, le nez tourné vers le fumier.

Saint-Antoine, tremblant de la tête aux pieds, balbutia: «--Qué qu't'as

donc, sale rosse?» et il avança de quelques pas, fouillant de l'oeil

l'ombre indécise, l'ombre terne de la cour.

Alors, il vit une forme, une forme d'homme assis sur son fumier!

Il regardait cela perclus d'horreur et haletant. Mais, soudain, il

aperçut auprès de lui le manche de sa fourche piquée dans la terre; il

l'arracha du sol; et, dans un de ces transports de peur qui rendent

téméraires les plus lâches, il se rua en avant, pour voir.

C'était lui, son Prussien, sorti fangeux de sa couche d'ordure qui

l'avait réchauffé, ranimé. Il s'était assis machinalement, et il restait

là, sous la neige qui le poudrait, souillé de saletés et de sang, encore

hébété par l'ivresse, étourdi par le coup, épuisé par sa blessure.

Il aperçut Antoine, et, trop abruti pour rien comprendre, il fit un

mouvement afin de se lever. Mais le vieux, dès qu'il l'eut reconnu,

écuma ainsi qu'une bête enragée.

Il bredouillait: «--Ah! cochon! cochon! t'es pas mort! Tu vas me

dénoncer, à c't'heure... Attends... attends!»

Et, s'élançant sur l'Allemand, il jeta en avant de toute la vigueur de

ses deux bras sa fourche levée comme une lance, et il lui enfonça

jusqu'au manche les quatre pointes de fer dans la poitrine.

Le soldat se renversa sur le dos en poussant un long soupir de mort,

tandis que le vieux paysan, retirant son arme des plaies, la replongeait

coup sur coup dans le ventre, dans l'estomac, dans la gorge, frappant

comme un forcené, trouant de la tête aux pieds le corps palpitant dont

le sang fuyait par gros bouillons.

Puis il s'arrêta, essoufflé de la violence de sa besogne, aspirant l'air

à grandes gorgées, apaisé par le meurtre accompli.

Alors, comme les coqs chantaient dans les poulaillers et comme le jour

allait poindre, il se mit à l'oeuvre pour ensevelir l'homme.

Il creusa un trou dans le fumier, trouva la terre, fouilla plus bas

encore, travaillant d'une façon désordonnée dans un emportement de force

avec des mouvements furieux des bras et de tout le corps.

Lorsque la tranchée fut assez creuse, il roula le cadavre dedans, avec

la fourche, rejeta la terre dessus, la piétina longtemps, remit en place

le fumier, et il sourit en voyant la neige épaisse qui complétait sa

besogne, et couvrait les traces de son voile blanc.

Puis il repiqua sa fourche sur le tas d'ordure et rentra chez lui. Sa

bouteille encore à moitié pleine d'eau-de-vie était restée sur une

table. Il la vida d'une haleine, se jeta sur son lit, et s'endormit

profondément.

Il se réveilla dégrisé, l'esprit calme et dispos, capable de juger le

cas et de prévoir l'événement.

Au bout d'une heure il courait le pays en demandant partout des

nouvelles de son soldat. Il alla trouver les officiers, pour savoir,

disait-il, pourquoi on lui avait repris son homme.

Comme on connaissait leur liaison, on ne le soupçonna pas; et il dirigea

même les recherches en affirmant que le Prussien allait chaque soir

courir le cotillon.

Un vieux gendarme en retraite, qui tenait une auberge dans un village

voisin et qui avait une jolie fille, fut arrêté et fusillé.

L'AVENTURE DE WALTER SCHNAFFS

\_A Robert Pinchon.\_

Depuis son entrée en France avec l'armée d'invasion, Walter Schnaffs se

jugeait le plus malheureux des hommes. Il était gros, marchait avec

peine, soufflait beaucoup et souffrait affreusement des pieds qu'il

avait fort plats et fort gras. Il était en outre pacifique et

bienveillant, nullement magnanime ou sanguinaire, père de quatre enfants

qu'il adorait et marié avec une jeune femme blonde, dont il regrettait

désespérément chaque soir les tendresses, les petits soins et les

baisers. Il aimait se lever tard et se coucher tôt, manger lentement de

bonnes choses et boire de la bière dans les brasseries. Il songeait en

outre que tout ce qui est doux dans l'existence disparaît avec la vie;

et il gardait au coeur une haine épouvantable, instinctive et raisonnée

en même temps, pour les canons, les fusils, les revolvers et les sabres,

mais surtout pour les baïonnettes, se sentant incapable de manoeuvrer

assez vivement cette arme rapide pour défendre son gros ventre.

Et, quand il se couchait sur la terre, la nuit venue, roulé dans son

manteau à côté des camarades qui ronflaient, il pensait longuement aux

siens laissés là-bas et aux dangers semés sur sa route:--S'il était tué,

que deviendraient les petits? Qui donc les nourrirait et les élèverait?

A l'heure même, ils n'étaient pas riches, malgré les dettes qu'il avait

contractées en partant pour leur laisser quelque argent. Et Walter

Schnaffs pleurait quelquefois.

Au commencement des batailles il se sentait dans les jambes de telles

faiblesses qu'il se serait laissé tomber, s'il n'avait songé que toute

l'armée lui passerait sur le corps. Le sifflement des balles hérissait

le poil sur sa peau.

Depuis des mois il vivait ainsi dans la terreur et dans l'angoisse.

Son corps d'armée s'avançait vers la Normandie; et il fut un jour envoyé

en reconnaissance avec un faible détachement qui devait simplement

explorer une partie du pays et se replier ensuite. Tout semblait calme

dans la campagne; rien n'indiquait une résistance préparée.

Or, les Prussiens descendaient avec tranquillité dans une petite vallée

que coupaient des ravins profonds quand une fusillade violente les

arrêta net, jetant bas une vingtaine des leurs; et une troupe de

francs-tireurs, sortant brusquement d'un petit bois grand comme la main,

s'élança en avant, la baïonnette au fusil.

Walter Schnaffs demeura d'abord immobile, tellement surpris et éperdu

qu'il ne pensait même pas à fuir. Puis un désir fou de détaler le

saisit; mais il songea aussitôt qu'il courait comme une tortue en

comparaison des maigres Français qui arrivaient en bondissant comme un

troupeau de chèvres. Alors, apercevant à six pas devant lui un large

fossé plein de broussailles couvertes de feuilles sèches, il y sauta à

pieds joints, sans songer même à la profondeur, comme on saute d'un pont

dans une rivière.

Il passa, à la façon d'une flèche, à travers une couche épaisse de

lianes et de ronces aiguës qui lui déchirèrent la face et les mains, et

il tomba lourdement assis sur un lit de pierres.

Levant aussitôt les yeux, il vit le ciel par le trou qu'il avait fait.

Ce trou révélateur le pouvait dénoncer, et il se traîna avec précaution,

à quatre pattes, au fond de cette ornière, sous le toit de branchages

enlacés, allant le plus vite possible, en s'éloignant du lieu du combat.

Puis il s'arrêta et s'assit de nouveau, tapi comme un lièvre au milieu

des hautes herbes sèches.

Il entendit pendant quelque temps encore des détonations, des cris et

des plaintes. Puis les clameurs de la lutte s'affaiblirent, cessèrent.

Tout redevint muet et calme.

Soudain quelque chose remua contre lui. Il eut un sursaut épouvantable.

C'était un petit oiseau qui, s'étant posé sur une branche, agitait des

feuilles mortes. Pendant près d'une heure, le coeur de Walter Schnaffs

en battit à grands coups pressés.

La nuit venait, emplissant d'ombre le ravin. Et le soldat se mit à

songer. Qu'allait-il faire? Qu'allait-il devenir? Rejoindre son

armée?... Mais comment? Mais par où? Et il lui faudrait recommencer

l'horrible vie d'angoisses, d'épouvantes, de fatigues et de souffrances

qu'il menait depuis le commencement de la guerre! Non! Il ne se sentait

plus ce courage! Il n'aurait plus l'énergie qu'il fallait pour supporter

les marches et affronter les dangers de toutes les minutes.

Mais que faire? Il ne pouvait rester dans ce ravin et s'y cacher jusqu'à

la fin des hostilités. Non, certes. S'il n'avait pas fallu manger, cette

perspective ne l'aurait pas trop atterré; mais il fallait manger, manger

tous les jours.

Et il se trouvait ainsi tout seul, en armes, en uniforme, sur le

territoire ennemi, loin de ceux qui le pouvaient défendre. Des frissons

lui couraient sur la peau.

Soudain il pensa: «Si seulement j'étais prisonnier!» Et son coeur frémit

de désir, d'un désir violent, immodéré, d'être prisonnier des Français.

Prisonnier! Il serait sauvé, nourri, logé, à l'abri des balles et des

sabres, sans appréhension possible, dans une bonne prison bien gardée.

Prisonnier! Quel rêve!

Et sa résolution fut prise immédiatement:

--Je vais me constituer prisonnier.

Il se leva, résolu à exécuter ce projet sans tarder d'une minute. Mais

il demeura immobile, assailli soudain par des réflexions fâcheuses et

par des terreurs nouvelles.

Où allait-il se constituer prisonnier? Comment? De quel côté? Et des

images affreuses, des images de mort, se précipitèrent dans son âme.

Il allait courir des dangers terribles en s'aventurant seul, avec son

casque à pointe, par la campagne.

S'il rencontrait des paysans? Ces paysans, voyant un Prussien perdu, un

Prussien sans défense, le tueraient comme un chien errant! Ils le

massacreraient avec leurs fourches, leurs pioches, leurs faux, leurs

pelles! Ils en feraient une bouillie, une pâtée, avec l'acharnement des

vaincus exaspérés.

S'il rencontrait des francs-tireurs? Ces francs-tireurs, des enragés

sans loi ni discipline, le fusilleraient pour s'amuser, pour passer une

heure, histoire de rire en voyant sa tête. Et il se croyait déjà appuyé

contre un mur en face de douze canons de fusils, dont les petits trous

ronds et noirs semblaient le regarder.

S'il rencontrait l'armée française elle-même? Les hommes d'avant-garde

le prendraient pour un éclaireur, pour quelque hardi et malin troupier

parti seul en reconnaissance, et ils lui tireraient dessus. Et il

entendait déjà les détonations irrégulières des soldats couchés dans les

broussailles, tandis que lui, debout au milieu d'un champ, s'affaissait,

troué comme une écumoire par les balles qu'il sentait entrer dans sa

chair.

Il se rassit, désespéré. Sa situation lui paraissait sans issue.

La nuit était tout à fait venue, la nuit muette et noire. Il ne bougeait

plus, tressaillant à tous les bruits inconnus et légers qui passent dans

les ténèbres. Un lapin, tapant du cul au bord d'un terrier, faillit

faire s'enfuir Walter Schnaffs. Les cris des chouettes lui déchiraient

l'âme, le traversant de peurs soudaines, douloureuses comme des

blessures. Il écarquillait ses gros yeux pour tâcher de voir dans

l'ombre; et il s'imaginait à tout moment entendre marcher près de lui.

Après d'interminables heures et des angoisses de damné, il aperçut, à

travers son plafond de branchages, le ciel qui devenait clair. Alors, un

soulagement immense le pénétra; ses membres se détendirent, reposés

soudain; son coeur s'apaisa; ses yeux se fermèrent. Il s'endormit.

Quand il se réveilla, le soleil lui parut arrivé à peu près au milieu du

ciel; il devait être midi. Aucun bruit ne troublait la paix morne des

champs; et Walter Schnaffs s'aperçut qu'il était atteint d'une faim

aiguë.

Il bâillait, la bouche humide à la pensée du saucisson, du bon saucisson

des soldats; et son estomac lui faisait mal.

Il se leva, fit quelques pas, sentit que ses jambes étaient faibles, et

se rassit pour réfléchir. Pendant deux ou trois heures encore, il

établit le pour et le contre, changeant à tout moment de résolution,

combattu, malheureux, tiraillé par les raisons les plus contraires.

Une idée lui parut enfin logique et pratique, c'était de guetter le

passage d'un villageois seul, sans armes, et sans outils de travail

dangereux, de courir au-devant de lui et de se remettre en ses mains en

lui faisant bien comprendre qu'il se rendait.

Alors il ôta son casque, dont la pointe le pouvait trahir, et il sortit

sa tête au bord de son trou, avec des précautions infinies.

Aucun être isolé ne se montrait à l'horizon. Là-bas, à droite, un petit

village envoyait au ciel la fumée de ses toits, la fumée des cuisines!

Là-bas, à gauche, il apercevait, au bout des arbres d'une avenue, un

grand château flanqué de tourelles.

Il attendit ainsi jusqu'au soir, souffrant affreusement, ne voyant rien

que des vols de corbeaux, n'entendant rien que les plaintes sourdes de

ses entrailles.

Et la nuit encore tomba sur lui.

Il s'allongea au fond de sa retraite et il s'endormit d'un sommeil

fiévreux, hanté de cauchemars, d'un sommeil d'homme affamé.

L'aurore se leva de nouveau sur sa tête. Il se remit en observation.

Mais la campagne restait vide comme la veille; et une peur nouvelle

entrait dans l'esprit de Walter Schnaffs, la peur de mourir de faim! Il

se voyait étendu au fond de son trou, sur le dos, les yeux fermés. Puis

des bêtes, des petites bêtes de toute sorte s'approchaient de son

cadavre et se mettaient à le manger, l'attaquant partout à la fois, se

glissant sous ses vêtements pour mordre sa peau froide. Et un grand

corbeau lui piquait les yeux de son bec effilé.

Alors, il devint fou, s'imaginant qu'il allait s'évanouir de faiblesse

et ne plus pouvoir marcher. Et déjà, il s'apprêtait à s'élancer vers le

village, résolu à tout oser, à tout braver, quand il aperçut trois

paysans qui s'en allaient aux champs avec leur fourches sur l'épaule, et

il replongea dans sa cachette.

Mais, dès que le soir obscurcit la plaine, il sortit lentement du fossé,

et se mit en route, courbé, craintif, le coeur battant, vers le château

lointain, préférant entrer là dedans plutôt qu'au village qui lui

semblait redoutable comme une tannière pleine de tigres.

Les fenêtres d'en bas brillaient. Une d'elles était même ouverte; et une

forte odeur de viande cuite s'en échappait, une odeur qui pénétra

brusquement dans le nez et jusqu'au fond du ventre de Walter Schnaffs,

qui le crispa; le fit haleter, l'attirant irrésistiblement, lui jetant

au coeur une audace désespérée.

Et brusquement, sans réfléchir, il apparut, casqué, dans le cadre de la

fenêtre.

Huit domestiques dînaient autour d'une grande table. Mais soudain une

bonne demeura béante, laissant tomber son verre, les yeux fixes. Tous

les regards suivirent le sien!

On aperçut l'ennemi!

Seigneur! les Prussiens attaquaient le château!...

Ce fut d'abord un cri, un seul cri, fait de huit cris poussés sur huit

tons différents, un cri d'épouvante horrible, puis une levée

tumultueuse, une bousculade, une mêlée, une fuite éperdue vers la porte

du fond. Les chaises tombaient, les hommes renversaient les femmes et

passaient dessus. En deux secondes, la pièce fut vide, abandonnée, avec

la table couverte de mangeaille en face de Walter Schnaffs stupéfait,

toujours debout dans sa fenêtre.

Après quelques instants d'hésitation, il enjamba le mur d'appui et

s'avança vers les assiettes. Sa faim exaspérée le faisait trembler

comme un fiévreux: mais une terreur le retenait, le paralysait encore.

Il écouta. Toute la maison semblait frémir; des portes se fermaient, des

pas rapides couraient sur le plancher du dessus. Le Prussien inquiet

tendait l'oreille à ces confuses rumeurs; puis il entendit des bruits

sourds comme si des corps fussent tombés dans la terre molle, au pied

des murs, des corps humains sautant du premier étage.

Puis tout mouvement, toute agitation cessèrent, et le grand château

devint silencieux comme un tombeau.

Walter Schnaffs s'assit devant une assiette restée intacte, et il se mit

à manger. Il mangeait par grandes bouchées comme s'il eût craint d'être

interrompu trop tôt, de n'en pouvoir engloutir assez. Il jetait à deux

mains les morceaux dans sa bouche ouverte comme une trappe; et des

paquets de nourriture lui descendaient coup sur coup dans l'estomac,

gonflant sa gorge en passant. Parfois, il s'interrompait, prêt à crever

à la façon d'un tuyau trop plein. Il prenait alors la cruche au cidre et

se déblayait l'oesophage comme on lave un conduit bouché.

Il vida toutes les assiettes, tous les plats et toutes les bouteilles;

puis, saoul de liquide et de mangeaille, abruti, rouge, secoué par des

hoquets, l'esprit troublé et la bouche grasse, il déboutonna son

uniforme pour souffler, incapable d'ailleurs de faire un pas. Ses yeux

se fermaient, ses idées s'engourdissaient; il posa son front pesant dans

ses bras croisés sur la table, et il perdit doucement la notion des

choses et des faits.

\* \* \* \* \*

Le dernier croissant éclairait vaguement l'horizon au-dessus des arbres

du parc. C'était l'heure froide qui précède le jour.

Des ombres glissaient dans les fourrés, nombreuses et muettes; et

parfois, un rayon de lune faisait reluire dans l'ombre une pointe

d'acier.

Le château tranquille dressait sa grande silhouette noire. Deux fenêtres

seules brillaient encore au rez-de-chaussée.

Soudain, une voix tonnante hurla:

--En avant! nom d'un nom! à l'assaut! mes enfants!

Alors, en un instant, les portes, les contrevents et les vitres

s'enfoncèrent sous un flot d'hommes qui s'élança, brisa, creva tout,

envahit la maison. En un instant cinquante soldats armés jusqu'aux

cheveux, bondirent dans la cuisine où reposait pacifiquement Walter

Schnaffs, et lui posant sur la poitrine cinquante fusils chargés, le

culbutèrent, le roulèrent, le saisirent, le lièrent des pieds à la tête.

Il haletait d'ahurissement, trop abruti pour comprendre, battu, crossé

et fou de peur.

Et tout d'un coup, un gros militaire chamarré d'or lui planta son pied

sur le ventre en vociférant:

--Vous êtes mon prisonnier, rendez-vous!

Le Prussien n'entendit que ce seul mot «prisonnier», et il gémit: «\_ya,

ya, ya\_».

Il fut relevé, ficelé sur une chaise, et examiné avec une vive curiosité

par ses vainqueurs qui soufflaient comme des baleines. Plusieurs

s'assirent, n'en pouvant plus d'émotion et de fatigue.

Il souriait, lui, il souriait maintenant, sûr d'être enfin prisonnier!

Un autre officier entra et prononça:

--Mon colonel, les ennemis se sont enfuis; plusieurs semblent avoir été

blessés. Nous restons maîtres de la place.

Le gros militaire qui s'essuyait le front vociféra: «Victoire!»

Et il écrivit sur un petit agenda de commerce tiré de sa poche:

«Après une lutte acharnée, les Prussiens ont dû battre en retraite,

emportant leurs morts et leurs blessés, qu'on évalue à cinquante hommes

hors de combat. Plusieurs sont restés entre nos mains.»

Le jeune officier reprit:

--Quelles dispositions dois-je prendre, mon colonel?

Le colonel répondit:

--Nous allons nous replier pour éviter un retour offensif avec de

l'artillerie et des forces supérieures.

Et il donna l'ordre de repartir.

La colonne se reforma dans l'ombre, sous les murs du château, et se mit

en mouvement, enveloppant de partout Walter Schnaffs garotté, tenu par

six guerriers le revolver au poing.

Des reconnaissances furent envoyées pour éclairer la route. On avançait

avec prudence, faisant halte de temps en temps.

Au jour levant, on arrivait à la sous-préfecture de La Roche-Oysel, dont

la garde nationale avait accompli ce fait d'armes.

La population anxieuse et surexcitée attendait. Quand on aperçut le

casque du prisonnier, des clameurs formidables éclatèrent. Les femmes

levaient les bras; des vieilles pleuraient; un aïeul lança sa béquille

au Prussien et blessa le nez d'un de ses gardiens.

Le colonel hurlait.

--Veillez à la sûreté du captif!

On parvint enfin à la maison de ville. La prison fut ouverte, et Walter

Schnaffs jeté dedans, libre de liens.

Deux cents hommes en armes montèrent la garde autour du bâtiment.

Alors, malgré des symptômes d'indigestion qui le tourmentaient depuis

quelque temps, le Prussien, fou de joie, se mit à danser, à danser

éperdument, en levant les bras et les jambes, à danser en poussant des

rires frénétiques, jusqu'au moment où il tomba, épuisé au pied d'un mur.

Il était prisonnier! Sauvé!

\* \* \* \* \*

C'est ainsi que le château de Champignet fut repris à l'ennemi après six

heures seulement d'occupation.

Le colonel Ratier, marchand de drap, qui enleva cette affaire à la tête

des gardes nationaux de La Roche-Oysel, fut décoré.

FIN

TABLE

La Bécasse

Ce cochon de Morin

La Folle

Pierrot

Menuet

La Peur

Farce normande

Les Sabots

La Rempailleuse

En mer

Un Normand

Le Testament

Aux Champs

Un Coq chanta

Un Fils

Saint-Antoine

L'Aventure de Walter Schnaffs

End of Project Gutenberg's Contes de la Becasse, by Guy de Maupassant

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CONTES DE LA BECASSE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 11714-8.txt or 11714-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/1/7/1/11714/

Produced by Miranda van de Heijning, Christine De Ryck and the PG

Online Distributed Proofreaders. This file was produced from images

generously made available by the Bibliothèque nationale de France

(BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr.

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's

eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII,

compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over

the old filename and etext number. The replaced older file is renamed.

VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving

new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000,

are filed in directories based on their release date. If you want to

download any of these eBooks directly, rather than using the regular

search system you may utilize the following addresses and just

download by the etext year. For example:

http://www.gutenberg.net/etext06

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,

98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are

filed in a different way. The year of a release date is no longer part

of the directory path. The path is based on the etext number (which is

identical to the filename). The path to the file is made up of single

digits corresponding to all but the last digit in the filename. For

example an eBook of filename 10234 would be found at:

http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234

or filename 24689 would be found at:

http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689

An alternative method of locating eBooks:

http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL